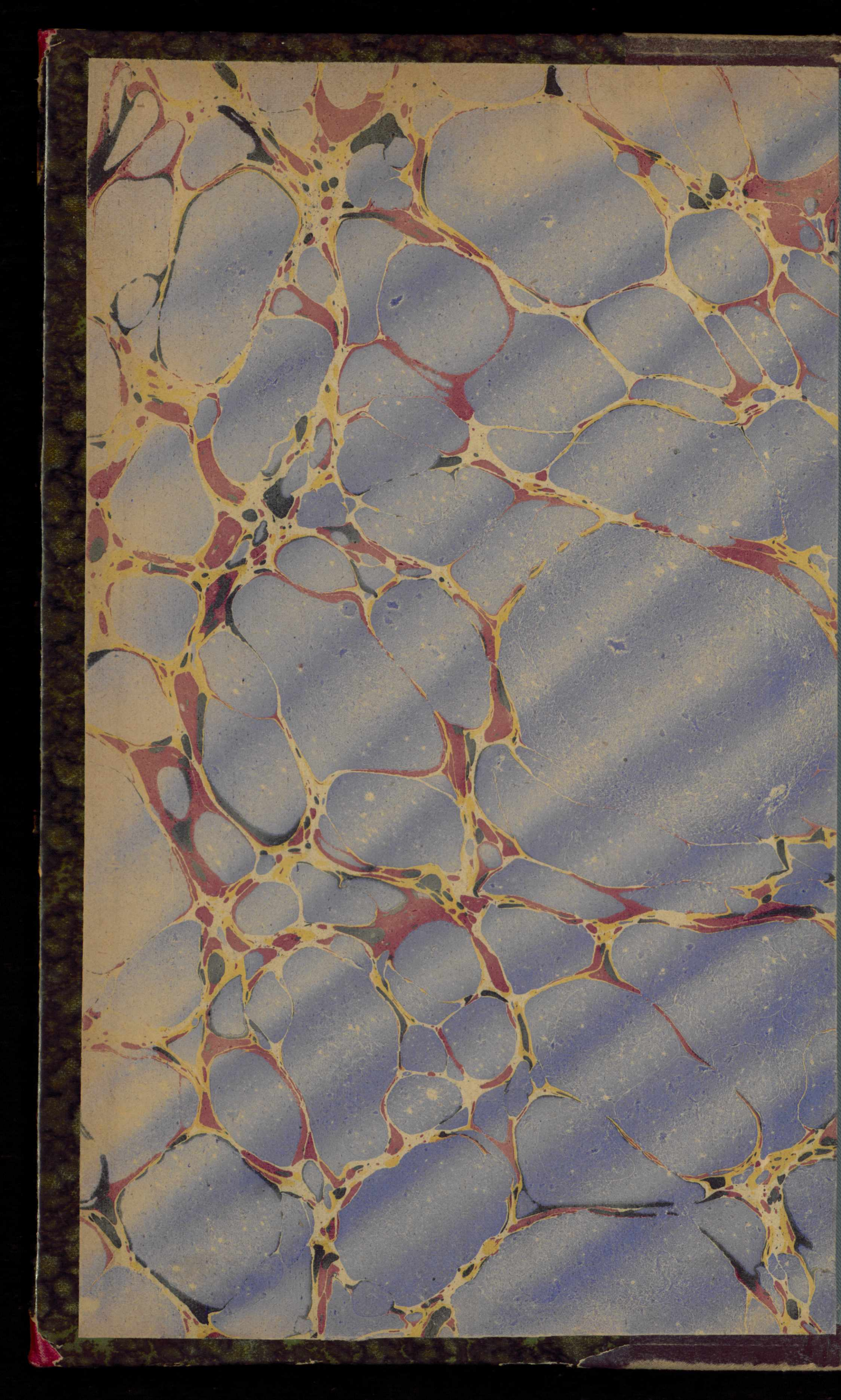
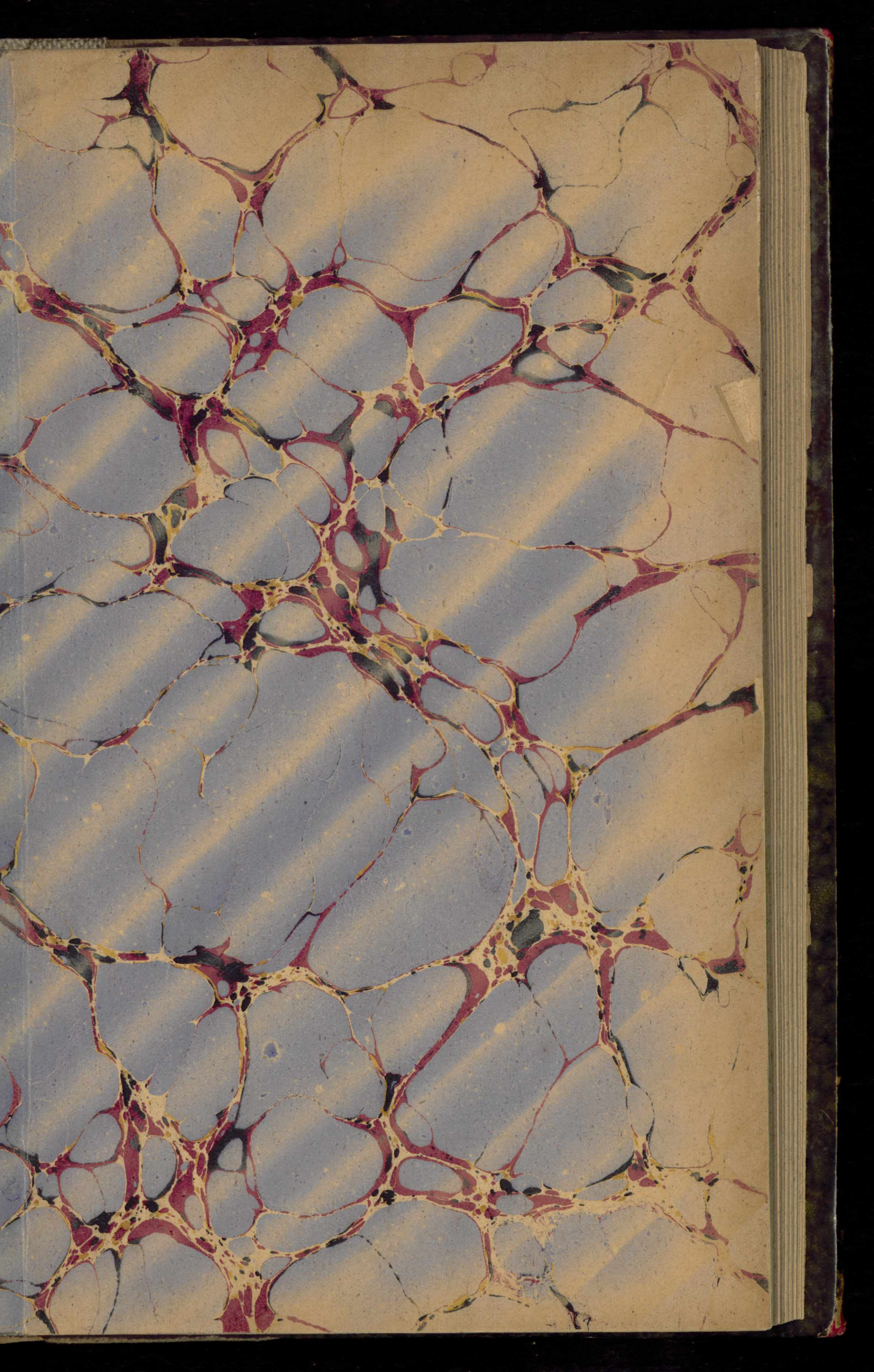
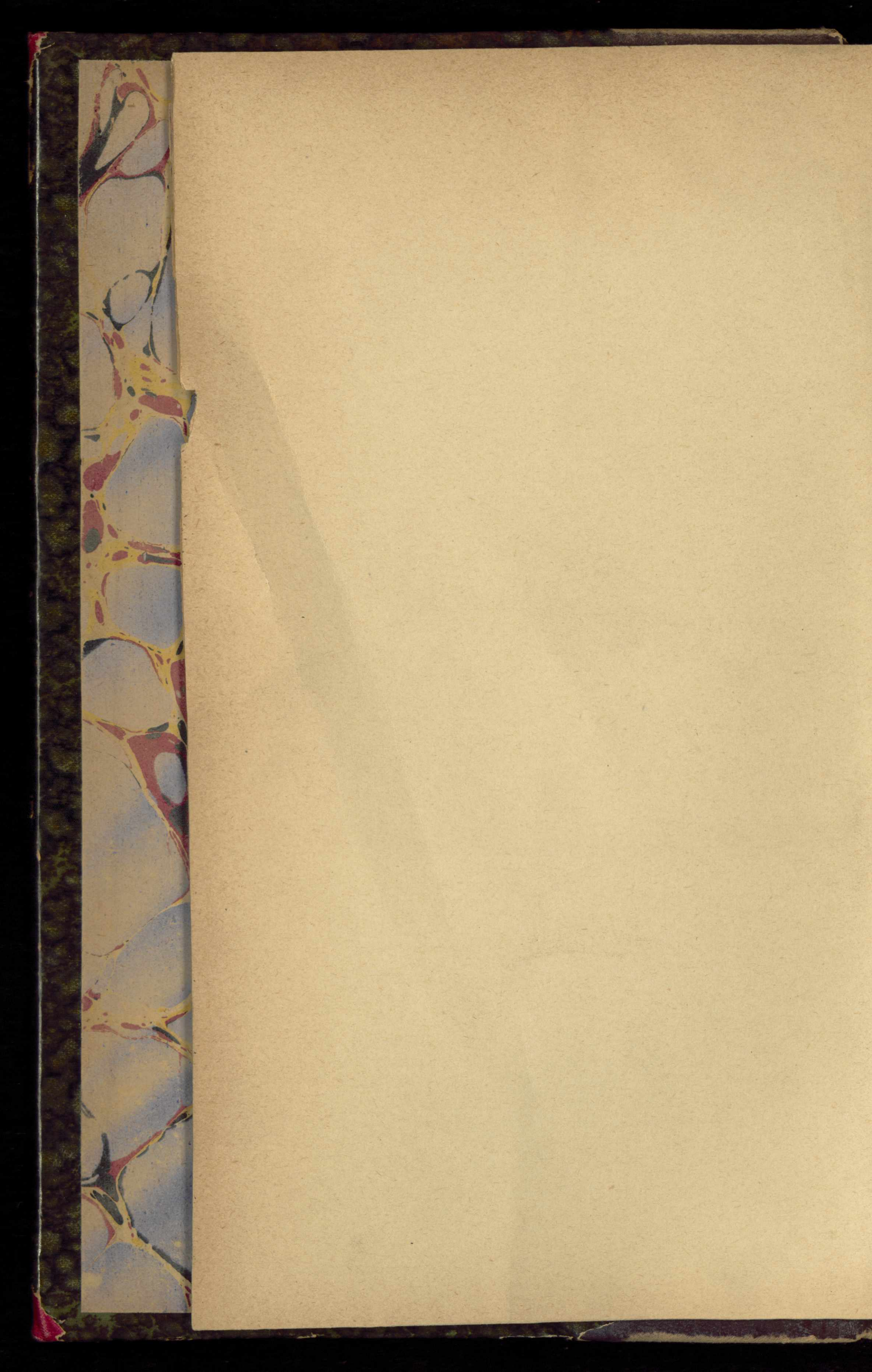

G
964
Sup
EJOUR
AU
AFRICAIN

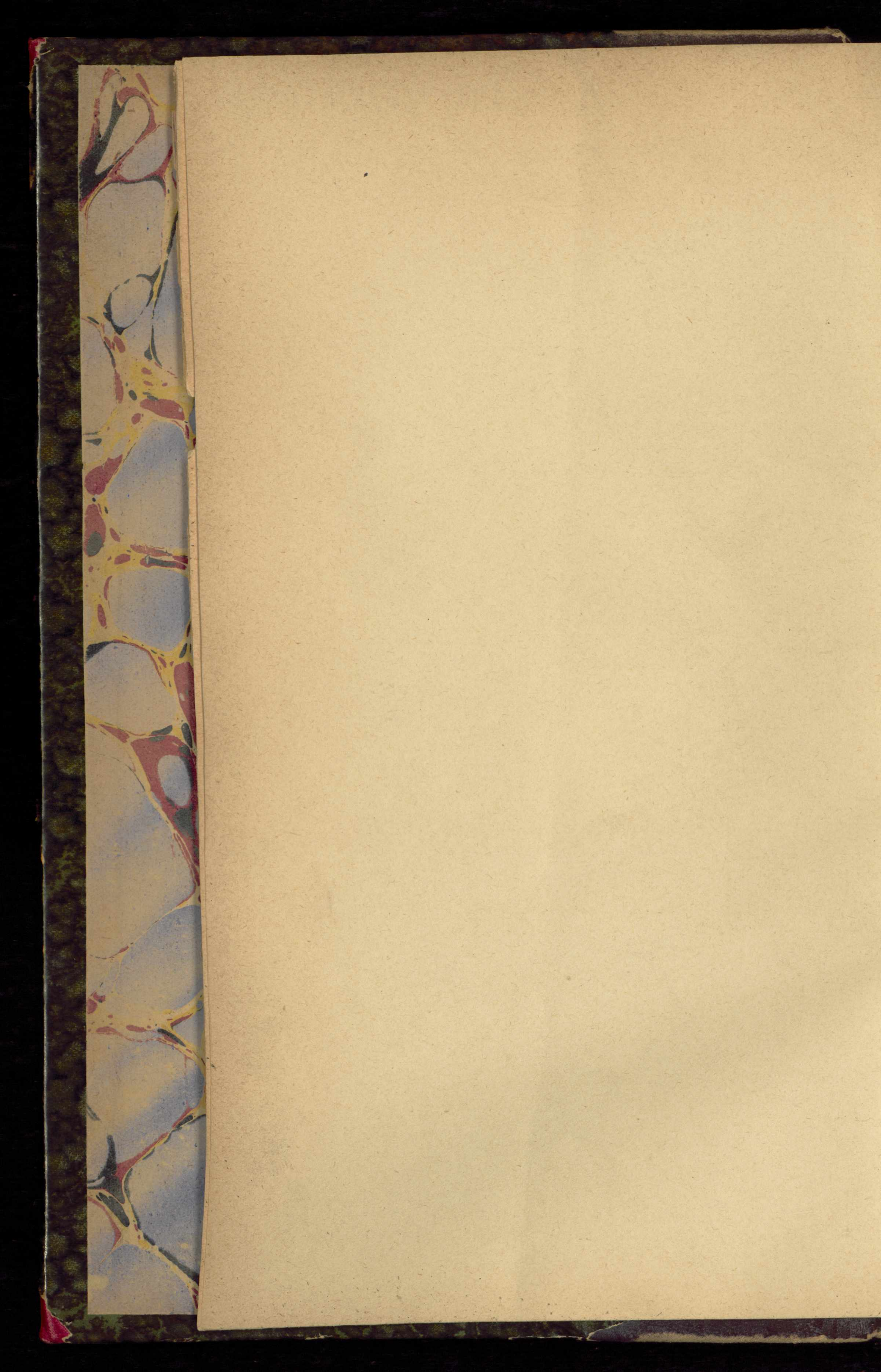










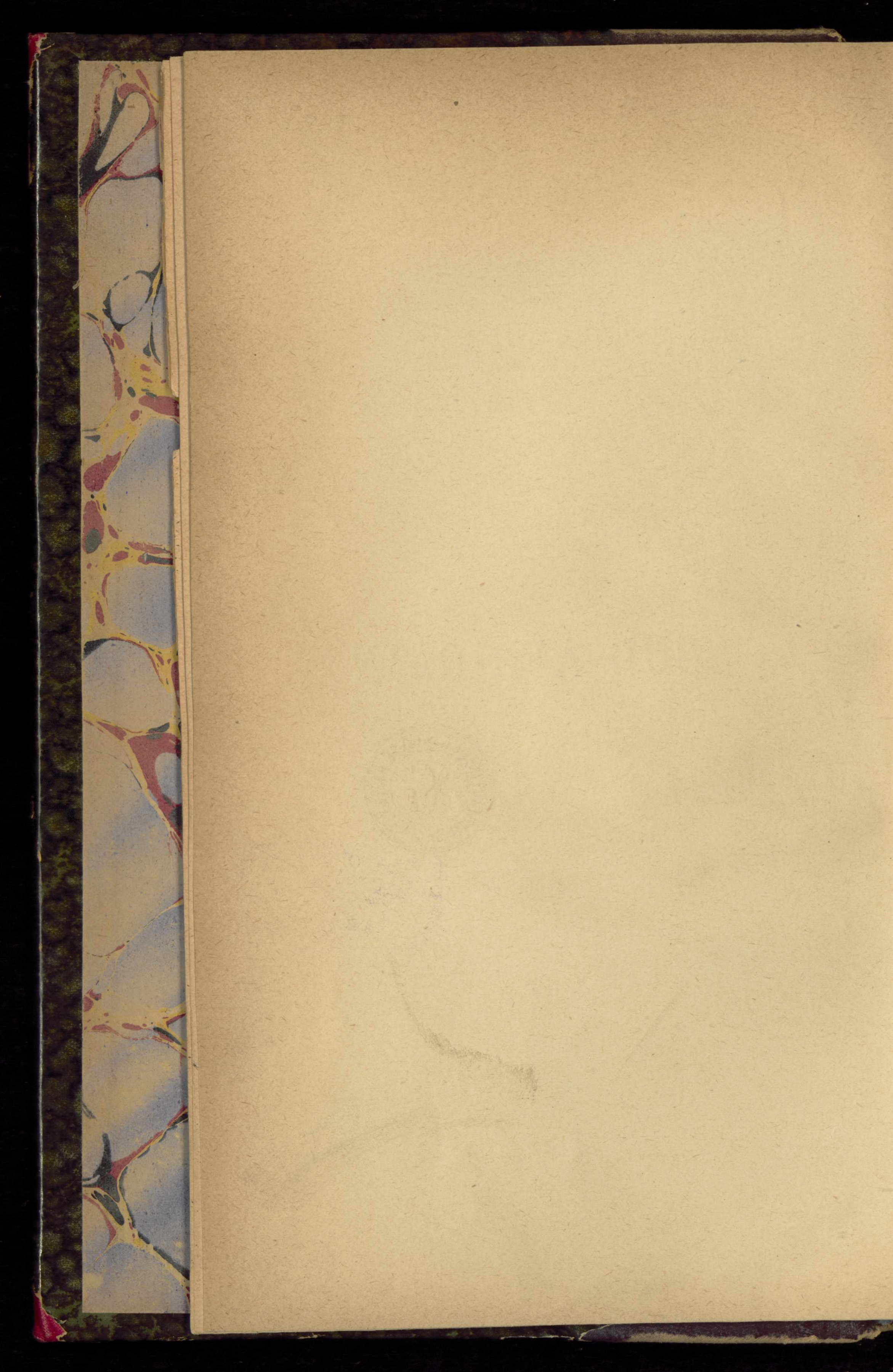


DERNIER SÉJOUR

AU

SUD-AFRICAIN





DERNIER SÉJOUR

AU

SUD-AFRICAIN

SUIVI

D'UNE ÉTUDE SUR LE BECHUANALAND
ET LE PROTECTORAT ANGLAIS

D'UN OUVRAGE SUR LES MINES DE DIAMANTS DU CAP
(M. TH. REUNERT)
[TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. LE COMTE DE M.]

D'UNE ÉTUDE MINÉRALOGIQUE
(M. COUTTOLLENC)



PARIS
IMPRIMERIE DES ORPHELINS-APPRENTIS
40, RUE LA FONTAINE, 40
Dépôt : 15, rue Férou, PARIS VIe
1901

Dernier séjour au Sud-Africain

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Comme suite et comme complément de deux précédentes publications qui obtinrent, il y a dix ans déjà, un bienveillant accueil, je ne crois pas inutile de faire, même aujourd'hui, le récit de mon dernier séjour dans le Sud-Africain.

Les événements graves qui s'y poursuivent depuis de longs mois donneront certainement à ce travail un regain d'actualité, surtout si l'on veut bien se reporter à la conclusion de l'étude faite sur le Bechuanaland et le Protectorat anglais (récit d'un voyage récent, imprimé à Paris, le 20 juillet 1890), étude (1) *qui est reproduite intégralement, à la fin de ce volume.*

Cette conclusion est l'explication rationnelle de la guerre pendante, assez impopulaire d'ailleurs en France, mais qui démontre surabondamment l'esprit de suite des gouvernants anglais, ce qui, par opposition, expliquerait bien l'antipathie des gens qui changent aussi souvent d'idées que de ministres.

Je ne suis prophète ni de bonheur ni de malheur, mais ce que j'ai écrit, il y a dix ans, à une époque où personne ne pouvait prévoir ni même pressentir les événements actuels, prouve tout au moins ma parfaite sincérité et démontre que je n'étais ni sourd ni aveugle dans les pays que j'ai traversés ou habités.

20 AOUT 1900.

(1) Voir *Étude sur le Bechuanaland et le Protectorat anglais*, page 133.



CHAPITRE PREMIER

Départ de Southampton. — Le « Hawarden-Castle ». — Escale à Madère. — Habitants, Productions, Curiosités. — Ténériffe.

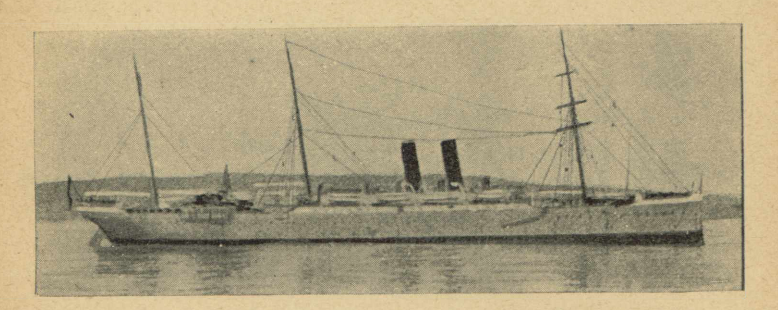
L'Angleterre est, sans contredit, le pays le mieux outillé pour les voyages maritimes, et l'on reconnaît tout de suite que ses habitants, quand ils montent sur un bateau, aiment à y être à l'aise, à jouir d'un grand confort et à ne pas perdre, surtout, leur temps en route. Je me faisais cette réflexion en pensant que je m'embarquais pour une vingtaine de jours environ et que je n'aurais, pendant ce long parcours, que deux escales, à Madère et à Sainte-Hélène, et j'escomptais déjà le plaisir de revoir ces îles si aimées du voyageur, la première à cause de son climat, de sa luxuriante végétation tropicale, la seconde par les nombreux souvenirs qu'évoquent pour un Français la captivité, le martyre et la mort de Napoléon Ier.

Je m'embarquais sur le *Hawarden-Castle* (1), beau steamer de 4.500 tonneaux, à deux machines et à trois

(1) Ce navire a servi à deux reprises différentes, dans les derniers mois, au transport de troupes anglaises au Transvaal.

mâts, de construction assez récente, et réputé bon marcheur. Je me plais à constater qu'il mérite sa réputation.

A partir de Southampton jusqu'au golfe de Gascogne, le voyage se déroule sans incident notable, mais, arrivés à



Le « Hawarden-Castle ».

hauteur de la frontière Sud-Ouest de la France, nous fûmes assaillis par un vent violent qui accéléra notre marche et nous fit perdre bientôt la vue de nos côtes. Salut, Bayonne ! adieu, France !

Le vent furieux, qui nous a accompagnés et poussés depuis le golfe de Gascogne, s'est abattu ; avec lui la fraîcheur est partie. La chaleur commence.

Notre navire s'arrêta en vue de Madère et ce ne fut pas sans une joie immense qu'on nous annonça une descente facultative à terre de quelques heures.

C'était le matin, la mer était calme, d'une couleur sombre, bleu foncé. Inutile de dire que tous les passagers, informés de la bonne nouvelle, se précipitèrent sur le pont, pour profiter au plus vite de la permission accordée.

En attendant le moment de débarquer, accoudés sur

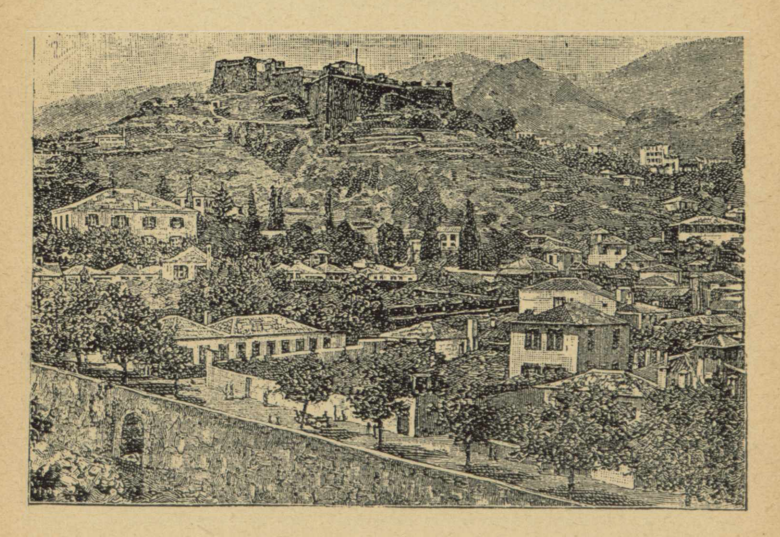
les bastingages, nous pûmes jouir, en toute sérénité, du magnifique panorama qui se déroulait à nos yeux. Les rayons de ce merveilleux soleil levant des tropiques éclairaient d'une teinte pourpre les cimes de la grande île. L'air était doux, l'atmosphère transparente ; du bas au sommet des rochers, tout paraissait vert, frais, attrayant et, après quelques instants, ces brillantes couleurs d'une végétation exubérante, maintenant éclairées et ravivées par le soleil, donnent une impression absolument éblouissante, presque fantastique. Les maisons et les nombreuses villas qui se voient au milieu de ces verdures prennent des physionomies d'un charme exquis.

Le rivage, fermé par une succession de rochers de hauteurs différentes, a un aspect également impressionnant ; ils sont tous couverts de nombreuses plantes grimpantes,principalement d'immenses « bougainvilliers » aux couleurs éclatantes et de treilles aux puissantes ramures.

Les heures passées à Madère ne me permettent pas d'affirmer que les vignes produisent tout le vin qui se consomme sous son nom dans le monde entier ; il existe une légende assez accréditée qui prétend que l'île de Madère n'a plus un cep de vigne, qu'elle a été privée de cette appréciable production par un incendie colossal, déjà ancien, qui en a détruit toutes les pousses. J'ignore si les marchands de vin de Cette ou de Portugal s'approvisionnent tous aux vignes de Madère pour en faire le vin qui porte son nom, mais il est certain qu'il y a encore des vignes à Madère et que, par conséquent, il doit

s'y fabriquer du vin authentique, à moins que, chose improbable, toute la production soit exclusivement réservée à la consommation locale.

La ville de Funchal, capitale de l'île, s'élève juste devant notre mouillage ; de notre bateau, elle apparaît propre



Vue de l'île de Madère et de Funchal sa capitale.

et blanche ; elle est défendue par un fort, bâti sur un rocher basaltique qui, émergeant de la mer, imprime à tout le paysage un ensemble des plus pittoresques.

Les maisons sont d'une architecture presque uniforme qui serait plutôt défectueuse, si on pouvait en détailler tous les côtés ; mais les élégantes vérandas qui les ornent toutes et la draperie naturelle des merveilleuses plantes grimpantes des tropiques leur donnent un cachet spécial

qui cache l'irrégularité des lignes, tout en leur conservant une saveur particulière.

Nous dûmes longtemps nous contenter de ce spectacle... à distance, et nous repaître de la vue des beautés de l'île ; car, si les heures que nous devions passer à terre étaient nécessaires à faire du charbon, nous devions, avant de débarquer, subir la visite de l'officier de santé portugais. Comme leurs confrères européens, les médecins de Madère ne sont jamais pressés, le nôtre se fit longuement attendre. Il faut avouer que nous nous consolâmes sans ennui, avec les spectacles variés qui nous furent offerts. En effet, des indigènes, en grand nombre, venus, en petits bateaux de pêche, accoster les flancs de notre paquebot, nous donnaient la mesure de leur prodigieuse agilité et de leur habitude de l'eau. C'étaient, soit de grands gaillards, soit de jeunes garçons, qui exhibaient devant nous leur talent de plongeurs, et il était singulier de voir ces êtres humains se comporter dans l'eau comme de véritables poissons. A chaque menue pièce d'argent jetée par un des passagers, les plongeurs se précipitaient dans l'eau claire et tranquille ; de l'œil on pouvait les suivre, se pressant, se bousculant, se bataillant, puis disparaissant sous le navire pour revenir à la surface, de l'autre côté, avec la pièce de monnaie entre leurs dents blanches, leurs cheveux noirs et longs collés à leur visage brun.

Entre temps, le docteur, arrivé à bord, accordait la permission à qui voulait aller à terre. Aussitôt le paquebot se trouva envahi par une nuée de marchands

apportant, les uns, des broderies d'un travail parfait, les autres, des fleurs, des fruits de toute espèce, quelques-uns, d'élégants paniers, des chaises ou de petites tables en bambou. Le temps de faire à la hâte quelques achats, de sauter dans un bateau et, en quelques minutes, nous fûmes déposés sur le rivage. Les deux amis que j'accompagnais avaient, comme moi, le grand désir de visiter la ville ; nous y procédâmes sans retard.

Les rues sont pavées de petites pierres rondes, usées et unies, sur lesquelles glissent des voitures sans roues, tirées par des bœufs et louées par des conducteurs bruyants armés d'un aiguillon. Le contraste est frappant entre la ville gaie, propre, verdoyante, d'apparence riche, et sa population. Impossible de voir un amas plus répugnant d'êtres aussi sordides, aussi dépenaillés. Des troupes de mendiants viennent vous assiéger et l'on se demande, à leur vue, si les hôpitaux n'ont pas ouvert toutes leurs portes pour permettre à leurs aveugles, leurs fous, leurs infirmes, leurs lépreux, de venir en masse implorer la charité des voyageurs. Heureusement on s'en débarrasse à peu de frais, car rien ne semble bien cher là-bas. Pour quatre sous, nous eûmes d'une jeune fille, assez propre celle-là et pas trop laide, d'énormes bouquets de violettes qui nous parfumèrent toute la journée.

Aussi bien pour ne pas nous perdre en de longues recherches que pour nous dérober aux assauts réitérés des mendiants, nous sautâmes dans un des véhicules disponibles qui nous conduisit, pour déjeuner, au grand Hôtel de la ville. C'est si bon de changer de cuisine, surtout

quand on abandonne, même pour un repas, celle d'un bateau anglais!

La fenêtre de la salle à manger donnait sur un parterre absolument féerique. Ce n'était partout que lilas et bougainvilliers rouges, couverts de fleurs, des treilles, chargées de fruits pourpres. Les lauriers-roses remplissaient l'air des senteurs les plus douces. Nous étions au milieu de la végétation la plus luxuriante. La table était ornée de fleurs et de fruits tropicaux : bananes, ananas, grenadines, gouyaves, raisins.

Le repas copieux, bien préparé, se termina par une excellente tasse de ce merveilleux café indigène sans nom, pourtant (peut-être à cause de sa production restreinte), parmi ses congénères des autres pays. C'est peut-être le complément de la légende du vin de Madère.

La visite de la ville commença, nous remontâmes dans notre voiture à bœufs pour gravir la montagne au sommet de laquelle se trouve l'église qui se dresse, dans son calme majestueux, sur les rochers dominant la mer. Pour la circonstance et en raison du soleil, notre voiture était surmontée d'une toile de teinte rosée qui nous sembla parfaitement appréciable, car nous étions sous un ciel de feu, obligés de monter très lentement au pas de notre rudimentaire attelage. Trois cents mètres seulement nous séparaient de « Nostra senora di Monte » où nous arrivâmes au milieu des cris, des appels et des hurlements de nos bruyants conducteurs.

Cette église n'a rien de bien remarquable, ni comme architecture, ni comme ornementation intérieure ; ce

qui en fait la beauté, c'est son admirable situation au milieu de cette nature à la fois sauvage et riante, au-dessus de la ville enfouie dans ses ombrages verdoyants, et, devant elle, la mer bleue sans limites, sur laquelle se détachait notre navire, comme un grand point noir allongé.

Heureusement pour nous, la descente de la montagne ne devait pas ressembler à l'ascension ; elle constitue une des curiosités les plus frappantes de ce pays. La voiture, sorte de traîneau, débarrassée de son attelage, abandonnée à son propre poids, doit descendre une rampe très rapide. Sa direction est assurée au moyen de cordes tenues en mains par trois ou quatre hommes qui courent à toute vitesse en arrière et sur les côtés et en modèrent l'allure. Quelques minutes suffisent pour la descente, les conducteurs du retour, comme ceux de l'aller, d'ailleurs, agrémentent leur course,pour le plus grand ennui des voyageurs, de cris gutturaux et de vociférations diaboliques.

Revenus à Funchal, nous prîmes un guide pour nous montrer les curiosités de la ville à peu près nulles. Il n'y a réellement dans ce pays qu'une chose, la nature, mais celle-ci est incomparable.

Les costumes du peuple assez pittoresques seraient séduisants s'ils étaient propres. Mais le chapeau masculin est tout simplement ridicule. Figurez-vous celui d'Escamillo de Carmen, et de tous les toréadors, en drap bleu foncé, bordé de violet, à petits bords si étroits qu'on se demande à quoi peut bien servir un couvre-chef de cette taille sous le soleil ardent de l'île. La mode, sans doute, peut-être, aussi, l'habitude.

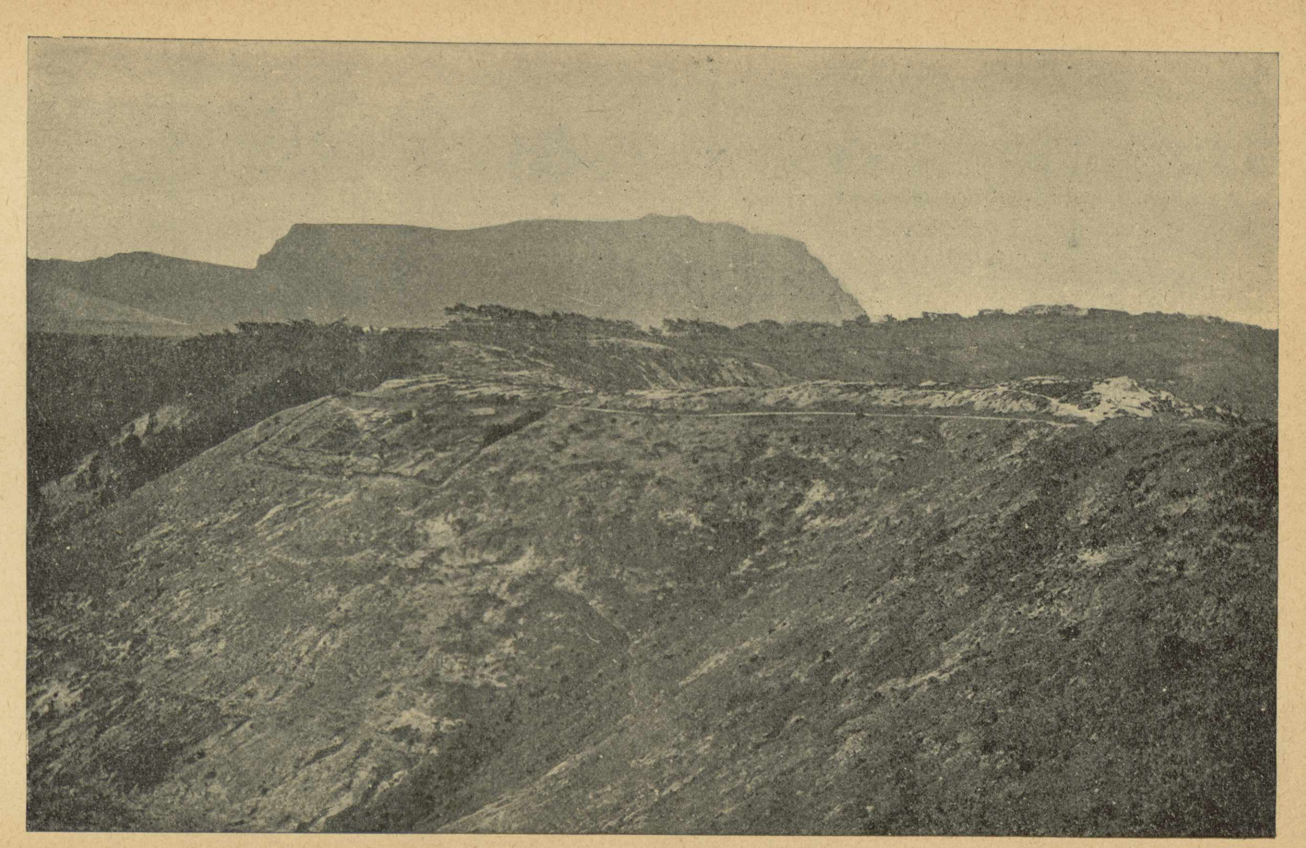
Mais il fallait penser au retour, car notre temps était limité ; nous revînmes au rivage par la magnifique avenue qui relie la ville au quai d'embarquement. Remontés sur le navire, nos yeux se reportèrent encore amoureusement vers cette terre enchantée ; ce ne fut que lorsque la nuit arriva que nous nous décidâmes à rentrer dans nos cabines et à nous habiller pour le repas du soir.

Le surlendemain, nous étions en vue de Ténériffe, dont les rochers majestueux qui défendent son port forment un des points les plus dangereux de la côte. D'après les marins fréquentant ces parages, on passe rarement aux abords de Ténériffe sans avoir à subir quelque bonne tempête, quand ce n'est pas pour courir de plus grands et de plus irréparables dangers (1).

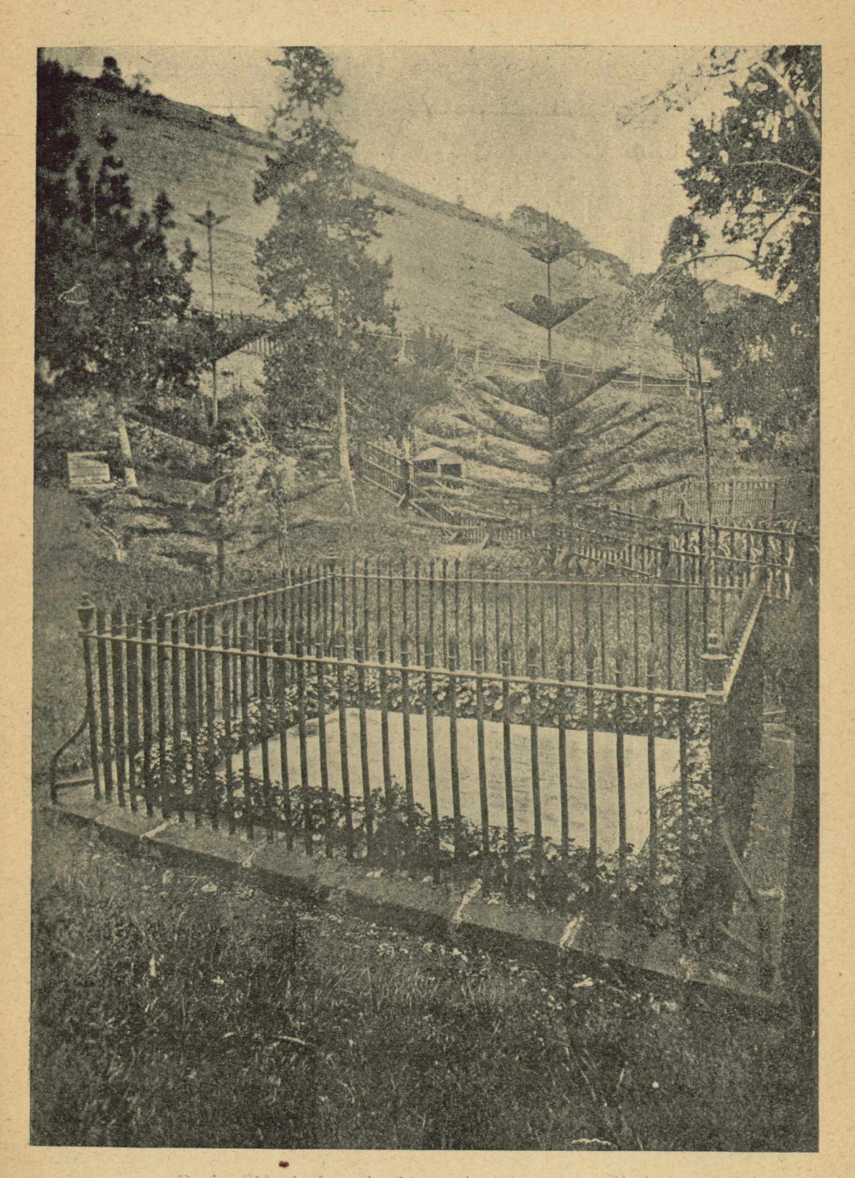
Pour ne pas perdre sa bonne renommée et sa redoutable habitude, Ténériffe déchaîna sur nous la plus effroyable tempête. Des lames de hauteur prodigieuse viennent frapper le navire et se briser furieusement sur l'avant, sur l'arrière et sur les flancs. Malgré ses dimensions énormes et sa masse imposante, notre bateau est soulevé, ballotté, près d'être désemparé.

Le calme du capitaine, au milieu de ces soubresauts terribles, de ces plongeons vertigineux, nous inspire confiance ; en bon Anglais qui n'a pas de temps à perdre

(1) Naufrage récent, le 15 février 1898, du steam-boat le *Flachat*, capitaine A. Leroy, de la Compagnie Générale Transatlantique, qui s'y est perdu corps et biens, à part quelques rares passagers recueillis à grand'peine par la brave population espagnole.



Longwood.



Tombeau de Napoléon Ier.

à des événements de ce genre, qui doit arriver coûte que coûte, il résiste et continue sa marche pour trouver un peu plus loin une voie moins agitée.

La route ordinaire, suivie par les bâtiments anglais se rendant au Cap, ne comporte ordinairement pas d'escale intermédiaire entre Madère et Cape-Town. Quelquefois cependant les navires touchent aux îles de l'*Ascension*, et de *Sainte-Hélène*.

Nous avons eu le bonheur de nous arrêter quelques heures dans cette dernière île et de pouvoir nous livrer, suivant nos caractères, aux impressions poignantes qui vous saisissent au souvenir du glorieux prisonnier de 1815.

Un livre considérable, dû à la plume d'un homme d'Etat anglais, vient de paraître tout récemment, il fournit sur cette île et sur les souvenirs qu'elle évoque tous les renseignements désirables ; il nous a semblé inutile de rappeler nos souvenirs personnels qui ne seraient vraisemblablement que des redites ou des paraphrases.

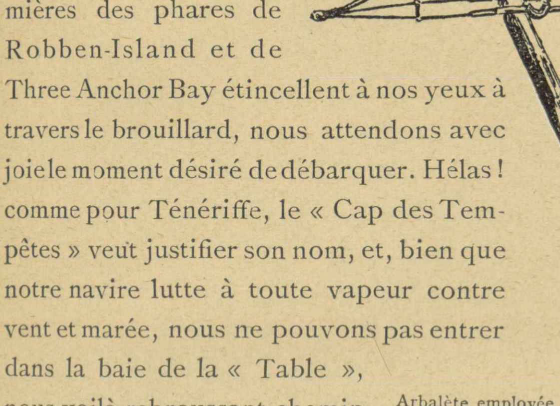
Je ne résiste pas toutefois au désir de reproduire avec quelques vues un objet qui pourrait passer pour un jouet d'enfant, s'il n'avait pas eu une importance plus grande. En effet, la petite arbalète (1), dont nous donnons ci-après l'image, était la seule arme, bien inoffensive, dont les Anglais aient autorisé l'usage à Napoléon pendant toute la durée de sa captivité.

Je laisse aux méditations de tous à tirer la leçon de cette ironie des choses.

(1) Cette arbalète est conservée au Muséum de la ville du Cap.

Napoléon armé d'une arbalète ! ! !

Hélas ! nous n'en avons pas fini avec les caprices et les fureurs de la mer, nous voici au *Cap des Tempêtes*, dont le seul nom indique le caractère (1). Les lumières des phares de Robben-Island et de Three Anchor Bay étincellent à nos yeux à travers le brouillard, nous attendons avec joie le moment désiré de débarquer. Hélas ! comme pour Ténériffe, le « Cap des Tempêtes » veut justifier son nom, et, bien que notre navire lutte à toute vapeur contre vent et marée, nous ne pouvons pas entrer dans la baie de la « Table », nous voilà rebroussant chemin et reprenant la haute mer.



Arbalète employée par Napoléon Ier à Sainte-Hélène.

Tous ceux qui ont été à pareille aventure savent, comme moi, que ce n'est pas sans un certain désappointement qu'on voit un changement si complet d'itinéraire. Par bonheur, notre retraite ne fut pas de longue durée ; le lendemain matin, nous étions dans le port, salué, comme bien on le pense, par la satisfaction intime de chacun. C'était le terme du voyage pour la plus grande partie des passagers qui allaient retrouver leur famille, leur pays, leurs habitudes ; je jugeai du bonheur des autres

(1) Jean II, roi de Portugal, lui donna le nom de Cap de Bonne-Espérance, qu'il a conservé depuis, et qui, bien que ne lui enlevant rien de ses dangers, est une dénomination plus suggestive, moins effarouchante.

en songeant que, moi aussi, j'aurais à mon retour la joie de revoir les miens, les chers miens, dont je devais rester séparé plusieurs mois.



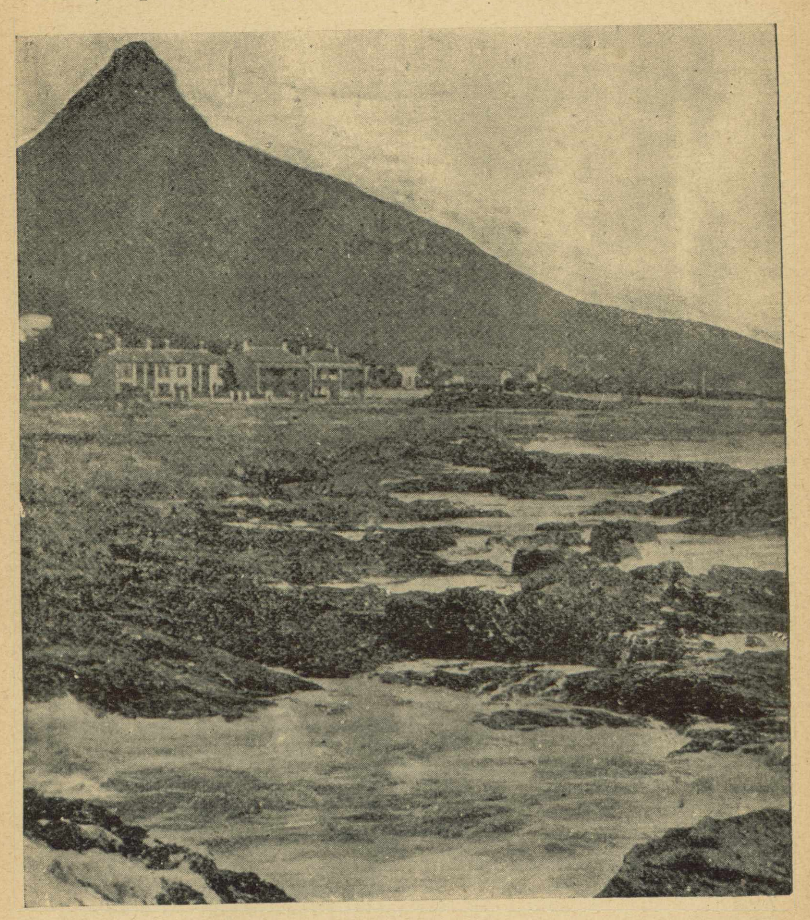
Sainte-Hélène. — A droite, route de Longwood.

CHAPITRE II

Colonie du Cap. — Aspect général. — Cape-Town. — Muséum d'histoire naturelle. — Académie de Peinture. — Jardin botanique. — Bibliothèque publique.

En débarquant, nous nous trouvâmes enfin à l'abri des inclémences de la mer qui, pendant les dix-huit jours de traversée, nous avait fait passer par des émotions diverses, dont quelques-unes plutôt pénibles ; nous n'étions pas encore quittes des surprises qu'on connaît bien, mais que l'on ne se rappelle pas toujours, quand on passe d'un hémisphère dans l'autre. Ainsi, le thermomètre, qui marquait + 39° centigrades sous l'Équateur, n'était plus, en touchant la terre ferme qu'à + 7°. En outre, le vent de Nord-Ouest rendait le froid pénétrant. Il faut ajouter que nous étions au mois de mai, dans l'hémisphère austral, c'est-à-dire en automne ; le froid qui nous accueille n'a donc rien de surprenant. Nous sommes tellement dans la saison ingrate, que le froid s'agrémente bientôt d'une pluie torrentielle.

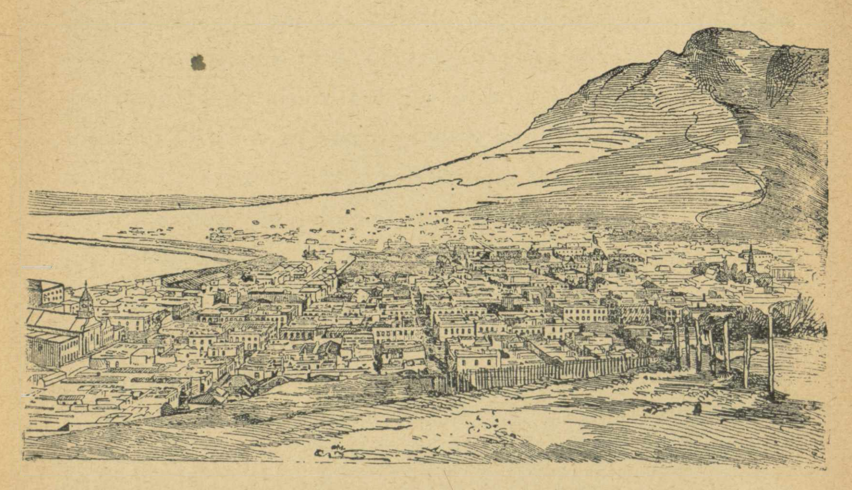
La colonie du Cap a été, comme on le sait, découverte en 1486 par le portugais Bartholoméo Diaz, et son aspect



Tête du Lion et baie de Three Anchor.

général ne devait rien avoir qui pût réaliser le rêve d'un explorateur, si ce n'est la valeur réelle de ce grand point stratégique. Dans presque toutes les autres parties de

l'Afrique, même australe on remarque, à côté de grandes solitudes et d'immenses territoires incultes, quelques



Vue générale de Cape-Town.

coins de verdure, quelques parties cultivées qui reposent l'esprit et le corps du voyageur. En Algérie, par exemple, qui procède par beaucoup d'autres points de comparaison avec la colonie du Cap, qui a les mêmes montagnes, les mêmes chaleurs d'été, les mêmes variations de température pendant l'hiver, on voit presque partout des montagnes dont les flancs sont couverts de forêts et de végétations luxuriantes qui se prolongent jusque dans les recoins les plus sauvages, les plus abandonnés. Ici, au contraire, au début de l'automne, c'est-à-dire avant les longs jours de pluie, on ne rencontre que peu de verdure ; la plaine est sombre, la montagne abrupte, d'une couleur uniformément grise, la végétation n'existe pas à l'état naturel. Cependant automne et

hiver sont les deux saisons préférées des habitants qui, grâce aux pluies, trouvent, avec un peu de fraîcheur, un adjuvant pour leur maigre culture citadine.

Cape-Town. — La ville du Cap, ou Cape-Town, capitale de la colonie, est bâtie sur les bords de la mer, au pied des contreforts des montagnes de la « Table » et du « Lion ». Elle compte aujourd'hui plus de 65.000 habitants. Son tracé est celui d'un grand nombre de villes américaines, grandes artères coupées à angle droit par des voies de plus petite dimension, courant de l'ouest à l'est, tandis que les grandes se prolongent du pied de la montagne de la Table à l'immense jetée qui ferme une partie du port. Les constructions nombreuses, villas, hôtels, monuments, jardins ont fait disparaître les vallons et les précipices sur lesquels elles se sont élevées.

Quelques vieilles maisons, datant de plus d'un siècle, se détachent, çà et là, au milieu de la verdure et des fleurs, sans aucun souci de l'alignement et des tracés géométriques à la mode. Ces antiques demeures, très confortables, très complètes, se distinguent cependant par des particularités qui leur sont propres, entre autres, un toit plat, un escalier extérieur simple ou double qui donne accès à un perron élevé et aux portes d'entrée de la maison, généralement, de plain-pied avec la petite terrasse de l'immeuble.

Loin d'être déplaisantes, ces anciennes maisons du Cap ont un caractère vieillot qui n'est pas sans charme. Ces habitations d'un type si différent des autres constructions de la ville sont toutes la propriété d'anciennes

familles, une sorte d'aristocratie locale qui portent, pour la plupart, des noms français.

Qu'il me soit permis, à cet égard, de faire une remarque qui peut ne pas être sans quelque intérêt. On a beaucoup



Vieille maison de famille ancienne.

reproché à la France, depuis quelques années, de ne pas avoir l'esprit colonisateur, de préférer l'existence, même médiocre, de la mère-patrie aux aléas d'une vie plus large à l'étranger. Que ce ne soit pas l'ordinaire, c'est certain, nous ne pouvons pas nous comparer, au point de vue émigrateur et colonial, à nombre de nations pour lesquelles l'exode régulier et systématique devient presque une nécessité, ou tout au moins une habitude. Toutefois,

pour quiconque a voyagé, on ne peut nier que partout où l'on va, aux Indes, en Amérique, en Algérie ou dans le Sud-Africain, on trouve des traces, non seulement de passages, mais encore d'établissements français et bien français. N'a-t-on pas été très étonné, il y a quelques mois, d'apprendre que le pauvre défenseur du Transvaal, Cronje, successeur actuellement de Napoléon à Sainte-Hélène, portait un nom qui doit se prononcer Cronier, dont la désinence française n'est pas douteuse. Or, il y a plus d'un siècle que la famille Cronje a gagné au Transvaal son droit de cité. Il serait facile de répéter des exemples de ce genre, quand ce ne devrait avoir pour but que de détruire une légende antipatriotique qui fait de nos compatriotes des êtres casaniers, sans énergie, s'engourdissant dans un demi-bien-être, incapables de l'effort et de la volonté nécessaires pour aller au loin porter le bon renom de la France, en même temps qu'augmenter leur fortune en créant de nouveaux débouchés avec la Métropole.



P.-J. Cronje.

N'avons-nous pas présent à la mémoire que, dès 1688, arrivèrent au Cap environ 300 réfugiés français parmi lesquels je citerai : les du Plessis, de Malherbe,

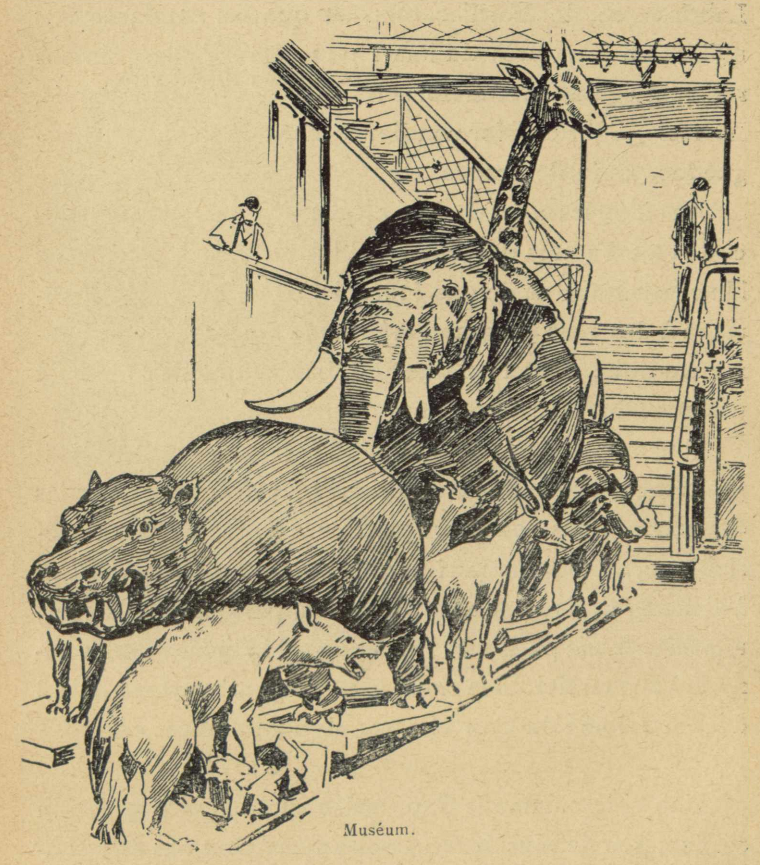
Rousseau, Fouché, de Villiers, du Toit, Malan, Marais, Jourdan, Mesnard, du Pré, Notier, Le Febre, Cordier, Rétief, Théron, Hugo, Joubert, Le Roux, La Grange, Labriscagne, de Marillac, etc., et que les emplacements qu'ils choisirent près du Paarl pour établir leurs fermes reçurent également des noms français tels que : Le Parais, Lamotte, Cabrier, Normandie, Rhône, Champagne, Languedoc, Coin de France, etc.

En citant les noms de Joubert, de Cronier, de du Plessis et de tant d'autres qui ont été illustrés dans la guerre de l'Indépendance et de nos jours, je rends un faible hommage à des gens de grand mérite, de cœur élevé, de courage antique dont l'origine, si lointaine qu'elle soit, n'est pas pour déplaire à notre orgueil national.

Que ce soit l'édit de Nantes ou toute autre cause qui ait produit cet exode de Français dans les différentes parties du monde, nous nous bornons à enregistrer ce fait matériel, que, si nos compatriotes ne sont pas très nombreux à l'étranger, ils sont tout au moins, partout où ils sont, une élite et une puissance ; à cet égard la qualité est préférable à la quantité. Si la chose n'est pas vraie partout, hélas ! dans la colonie du Cap elle est rigoureusement exacte.

Une ville comme le Cap, qui compte une population agglomérée de plus de 65.000 âmes, ne peut pas être simplement la réunion et la juxtaposition de maisons particulières. La capitale d'une grande et puissante colonie se doit à elle-même d'avoir des monuments publics et d'en être fière, s'il y a lieu.

Mais ici, malgré mon admiration non suspecte pour bien des choses anglaises, je ne puis pas dissimuler ma désillusion.



Muséum.

Le *Muséum d'histoire naturelle* ressemble à ces baraques de foire à affiches alléchantes, où l'on entre par curiosité et d'où l'on sort avec le regret des quelques sous qu'on a dépensés pour cela. Dans une installation des plus som-

maires, on arrive devant un assemblage mal compris, mal agencé, d'une foule d'animaux mal empaillés. A côté d'un éléphant très ordinaire, d'un hippopotame et de diverses autres bêtes du pays, on reste stupéfait à la vue d'une girafe, spécimen unique dans ce musée. Elle mesure, il est vrai, trois mètres de hauteur au garrot sur deux mètres de long, mais sa fourrure allongée lui donne l'apparence d'un animal en baudruche, et on pense involontairement à une scène, jadis à la mode, de nos cirques forains, où des clowns, revêtus d'une enveloppe figurant un animal quelconque, se livraient à des marches, des danses, des luttes et des agonies qui avaient surtout le don de faire la joie des enfants.

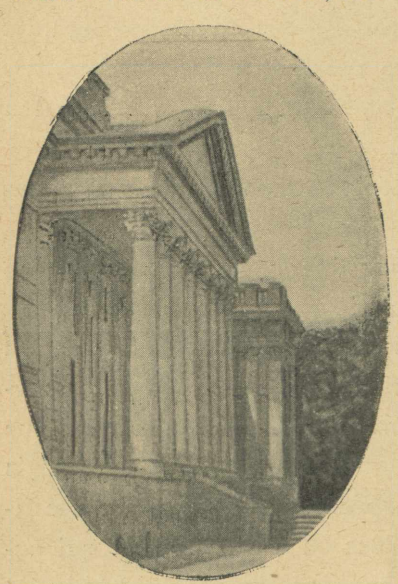
Le musée possède toutefois de remarquables collections d'oiseaux et d'insectes.

Le savant conservateur du musée et son adjoint, M. Péringué, notre compatriote, comprenant sans doute les défectuosités un peu trop flagrantes de l'installation actuelle, viennent d'obtenir l'autorisation de faire construire un nouveau bâtiment au milieu du jardin botanique où prendront place, catalogués, étiquetés, classés, rangés avec soin et méthode, les spécimens de la nombreuse famille des gazelles, empaillées en Angleterre, et qui occupaient auparavant les sous-sols du musée, faute de place. Ce sera une annexe, ce qui est bien, mais non un remplacement, ce qui eût été mieux.

L'*Académie de peinture* porte un nom pompeux, qu'il faut se garder de prendre à la lettre. Ici, les arts sont absolument dans l'enfance, les couleurs brique et grise do-

minent partout. A part un ou deux portraits, un ou deux paysages de valeur, rien ne charme l'œil, rien n'arrête l'attention. Il semble que les habitants du pays n'aient ni le temps ni le goût de s'occuper de ces futilités que nous appelons des arts d'agrément.

Dans un pays comme celui-ci, un jardin botanique semblerait ce qu'il y a de plus facile à faire merveilleux ; il n'y aurait pour cela qu'à rassembler, à soigner les échantillons variés des arbres, des fleurs et des plantes qui foisonnent dans les plaines et sur les coteaux. Il paraît que la chose est plus difficile qu'on le pense ou bien qu'on s'en soit peu préoccupé, car le *Jardin botanique*, mal tenu, ne présente qu'un intérêt fort médiocre. Il faut, pour rester impartial, admirer ses serres délicieuses, où du milieu de gracieuses orchidées s'élancent, jusqu'au faîte, les arbres des tropiques, palmiers, bananiers, caoutchoutiers, arbres fou-

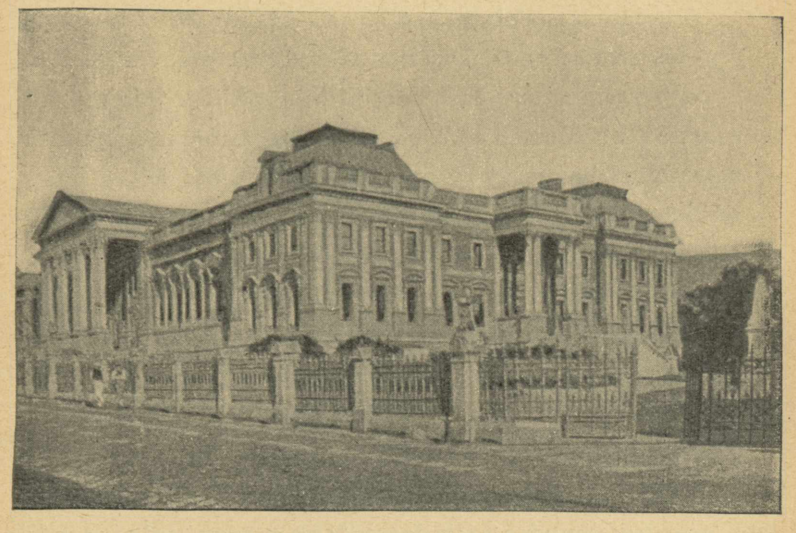


hèque publique.

avons-nous pas aussi, dans nos jardins publics des grandes villes de France, les mêmes arbres poussant en serres, et n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de voir si peu de différence entre les productions de

notre pays et celles d'une contrée où notre imagination a des tendances à rêver du grandiose.

La *Bibliothèque publique* renferme environ 50.000 volumes, c'est-à-dire, comme nombre et comme valeur, les éléments nécessaires aux travaux et aux recherches des habitants. Elle possède, en outre, 130 manuscrits, la plupart sur vélin ou sur parchemin. Parmi les curiosités, je citerai avec plaisir, sans pouvoir en expliquer la provenance :



Le Parlement.

Un missel, richement enluminé, ayant appartenu à Marguerite de Valois ;

Deux manuscrits du « Dante » et une des premières copies du *Roman de la Rose ;*

Une bible hébraïque du XIIIe siècle avec des embellissements de style mauresque ;

Enfin, deux cartes du monde, datées, l'une de 1489, l'autre de 1546.

A l'encontre des monuments ou des curiosités dont je viens de parler qui ne sortent pas d'une honnête médiocrité, nous sommes maintenant devant un édifice imposant. C'est le *Parlement*, vaste construction moderne où sont accumulées toutes les applications du confort le plus raffiné, et qui n'a pas coûté moins de 5.500.000 francs.

Aussi bien au Palais-Bourbon qu'à la *Legislative Assembly*, les séances sont bruyantes, souvent mouvementées, et on peut constater avec une certaine philosophie qu'une assemblée parlementaire ressemble beaucoup à une autre assemblée du même genre, souvent distante de plusieurs milliers de kilomètres, mais que fréquemment ce ne sont pas les mêmes causes qui produisent les mêmes effets.

Ainsi, en France, nos honorables pérorent, discutent et ne s'entendent pas ; au Cap, les *Members* parlent aussi, discutent et ne s'entendent pas davantage. Ici la raison en est toute différente : depuis 1882, les débats de la Chambre peuvent être conduits soit en anglais, soit en langue hollandaise, concession faite à la majorité afrikander du Parlement ; or, comme la plus grande partie des députés ne parle qu'une seule de ces deux langues, il s'ensuit que beaucoup d'entre eux, suivant le langage adopté, n'émettent leur vote que d'après l'inspiration du collègue ou du voisin qui comprend les deux langages et auquel ils sont obligés d'avoir recours. —

Il est bizarre de constater que, malgré un siècle d'annexion, il y a encore dans la colonie, à peu de distance de la capitale, des gens riches, des propriétaires, ne parlant pas l'anglais. Cette résistance, une des caractéristiques de l'énergie du caractère afrikander, semble une sorte de protestation individuelle. Elle se remarque parmi les membres du Parlement, les élus de leurs concitoyens, qui n'emploient la langue anglaise (lorsqu'ils la savent) que dans leurs rapports forcés avec les autorités anglaises.

Qu'il me soit permis, à ce propos, de relater un souvenir de 1879, lors de mon premier séjour au Cap.

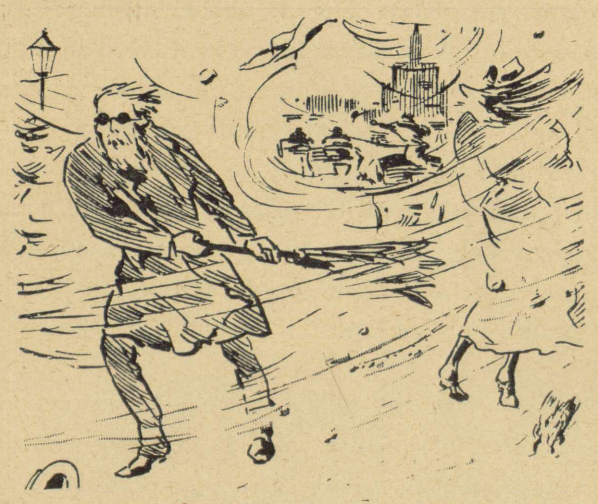
Emporté par l'amour de la chasse à la poursuite d'un gibier quelconque, je m'en vins échouer, un certain soir, dans un hameau aux environs de Saldanha Bay, où je me trouvai fort dépaysé. Le bonheur voulut qu'en qualité de Français je fusse bien accueilli par le pasteur de la localité, pour qui le passage accidentel d'un touriste dans sa thébaïde était une réelle bonne fortune. Mais les difficultés commencèrent bientôt, quand mon hôte, qui ne parlait que le hollandais, voulut me faire les compliments d'usage. J'avoue, à ma honte, que je ne connais pas un mot de cette langue ; il ne me fut pas difficile de prévoir que notre conversation allait manquer d'entrain, quand l'idée me vint d'aborder avec le bon pasteur le latin que je croyais être la langue universelle, surtout des gens d'église. Et me voici, fort de mes prix d'autrefois, à entasser, non sans quelque prétention, les solécismes les plus extraordinaires sur les barbarismes les plus odieux. Mon étonnement n'était pas mince de voir mon interlocu-

teur se contenter de sourire, sans doute de confiance, car il était évident qu'il ne me comprenait pas du tout. Le latin de ses psaumes ou celui qu'il avait appris ne serait-il donc pas le même que celui de notre Université ? Pour la première fois, tout en maudissant Tite-Live, Quinte-Curce et Cicéron qui m'avaient souvent fait passer de mauvais quarts d'heure, j'ai eu des doutes sur la sincérité de notre enseignement classique. Je dois avouer, en toute humilité, qu'il nous restait, pour nous comprendre, le langage bien connu des nègres et des muets, nous usâmes largement du geste pour suppléer à ce qui nous manquait et nous finîmes par nous entendre — à peu près.

Cape-Town est une ville essentiellement saine, on n'y a jamais constaté ni maladies endémiques ni épidémies ; elle doit certainement sa salubrité aux vents violents qui en chassent les miasmes ; la ville n'a pas de service de drainage, bien que depuis quelque temps le système du tout à la mer compte de chauds et nombreux partisans. Après de vives polémiques qui ont eu l'heureux résultat d'amener une entente commune, la Municipalité a obtenu de la Chambre les crédits nécessaires pour l'assainissement normal et méthodique de la ville qui pourra maintenant se passer du vent pour enlever ses ordures et ses microbes. On ne cite, en fouillant les souvenirs anciens, qu'une épidémie de variole qui aurait sévi en 1879, ne faisant de nombreuses victimes que parmi les gens de couleur.

La facilité avec laquelle cette grande œuvre d'utilité et

de salubrité publiques a été menée à bonne fin me fait penser à ce qui se passe chez nous en pareille occasion, à propos du port du Havre, par exemple. Les édiles de cette



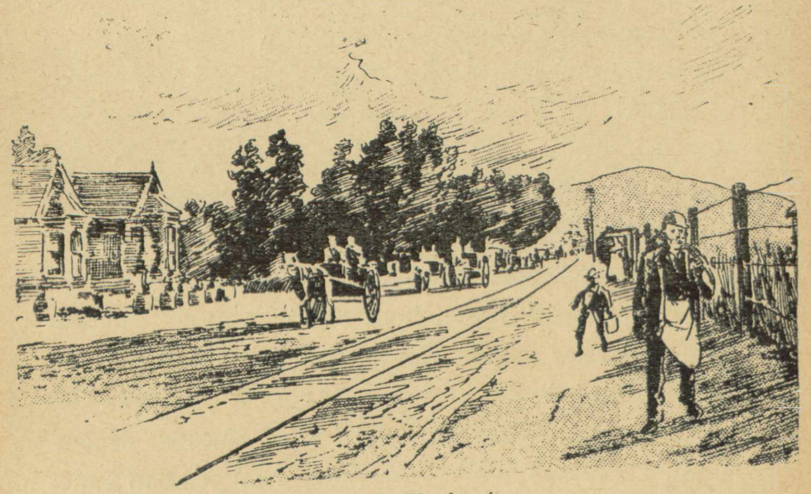
Vent du Sud-Est.

grande ville s'adressent, pour des travaux reconnus indispensables et urgents, au gouvernement, qui reçoit, il faut le reconnaître, des demandes de ce genre à peu près tous les jours. Le ministre compétent s'adresse aux Chambres qui nomment des commissions, celles-ci des sous-commissions et, quand études et rapports sont à peu près terminés, le gouvernement change et les travaux sont décommandés. On alloue, dans l'intervalle, 2 ou 300.000 francs de crédit, il faudrait au moins 3 millions, l'argent du Ministère sert à peine à payer les études préalables des ingénieurs. Le vrai travail se fera plus tard, si toutefois on l'entreprend jamais.

Au Cap, les choses se passent autrement ; on soumet une question de ce genre aux membres élus de la municipalité ou de la représentation, ceux-ci la discutent sans retard et si, après étude sérieuse, elle est jugée nécessaire, on accorde immédiatement les fonds demandés et l'on se met au travail.

Exemple à méditer pour bien des gens !

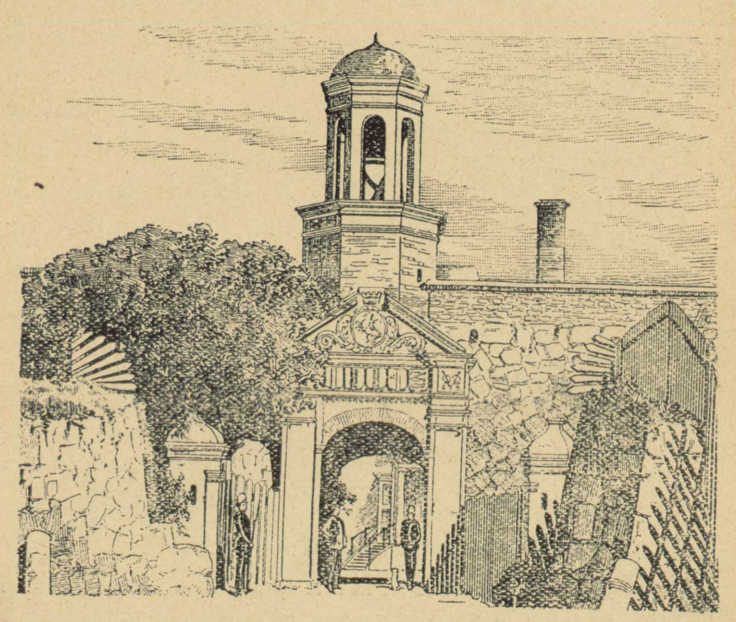
Conclusion à tirer également. Suppression d'échelons administratifs qui, sous le prétexte louable de contrôle, n'apportent souvent, dans le règlement d'une question, que des objections, des lenteurs, des suppléments d'enquête pour aboutir au *statu quo*.



Village de Woodstock.

En se rendant à Woodstock, village situé à deux milles de la ville, on peut visiter le château, forteresse de forme pentagonale, élevée en 1665 par le gouverneur hollandais,

Van Riebeck. Elle conserve encore aujourd'hui ses fortifications d'autrefois : fossés, glacis, poternes, pont-levis, etc.,



Le Château.

mais, comme elle n'est armée d'aucune pièce d'artillerie moderne, elle n'a plus aucune valeur défensive. Aujourd'hui ce monument, curieux au point de vue de l'art militaire rétrospectif, et qui fait honneur à l'ancienne puissance hollandaise, sert simplement de caserne aux soldats de Sa Majesté la reine d'Angleterre.

Différents souvenirs historiques se rattachent cependant à ce coin de terre. Dans le château fut enfermé, prisonnier des Anglais, le roi Zulu Cettiwayo, dont le nom

restera toujours attaché à la mort dramatique du Prince Impérial, fils de Napoléon III.

Ce fut dans le village de Woodstock, nommé alors « Papendorp », que le général hollandais Jannsens signa, en janvier 1806, la reddition aux Anglais de la ville du Cap. — La remise complète, définitive de la colonie ne devait leur être faite qu'en 1815, après la chute et l'exil de Napoléon Ier.



Cettiwayo.

La principale industrie de Woodstock, celle du poisson séché, occupe presque tous ses habitants. En outre des pêcheurs chargés de ravitailler les travailleurs de la terre, la population s'occupe à vider, à sécher et à emmagasiner le poisson ; comme cette opération se pratique en plein air sur une grande étendue, il se dégage dans tous les environs une odeur âcre, nauséabonde. Cette industrie, exercée par des procédés très rudimentaires, a cependant l'avantage de faire vivre à la fois les habitants pauvres du pays et les besogneux d'autres contrées. C'est ainsi que les pauvres du Natal, de Madagascar, de la Réunion, se nourrissent en grande partie de poissons, pêchés et séchés au Cap. Ce petit village devient ainsi la providence des malheureux.

Les pêcheurs sont généralement des Malais. — Quelque

temps qu'il fasse, ils vont jeter en mer hameçons ou filets. Ils donnent également la chasse à une sorte de veau marin (seal) dont l'huile est appréciée.



Sécheurs de poissons.

Les baleines, nombreuses dans la baie de *Simon*, sont difficiles à approcher. On en a cependant capturé cinq dans le courant de la présente année, mais c'est là plutôt une moyenne exagérée, car une baleine de grosseur ordinaire fournit pour 12 ou 14.000 francs d'huile. — Chaque jour de pêche peut fournir environ de 40 à 50 « Snoecks » par bateau, et ces poissons avec les « Harders » sont les plus recherchés par l'industrie locale. Le poids des snoecks

étant d'environ 3 à 4 livres, leur prix de 6 sous pièce, on voit que, malgré les déchets provenant de l'enlèvement



Marchands de poissons.

des têtes, des intestins, etc., les pêcheurs se font, en somme, de bonnes journées que la mer inépuisable renouvelle sans cesse pour le plus grand bien de ceux qui en vivent.

J'aurai l'occasion, dans le courant de ce récit, de parler d'une partie de pêche à laquelle j'ai pris une part active et dont le bon souvenir est certainement la cause de l'intérêt que je prends à l'industrie de Woodstock.



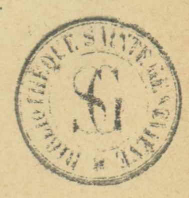
CHAPITRE III

La Cour suprême. — Le Théâtre. — Célébration de la fête de la reine Victoria. — Les Malais. — La société et le monde dans la Colonie. — Une partie de pêche.

J'ai eu le plaisir d'assister à une séance de la Cour suprême, et je demande à cette noble cour de justice qu'il lui plaise de me pardonner le rire fou dont je fus pris à mon entrée dans la salle. Le hasard m'avait mal servi du reste, l'audience était consacrée à une affaire de divorce, et la plaignante



La Cour Suprême.



était une horrible vieille de plus de cinquante ans, dont les charmes, sinon la jalousie, avaient disparu de longue date. J'espère, pour son mari, qu'il ne s'est pas fait défendre outre mesure, et qu'il a recouvré une liberté peut-être chèrement acquise.



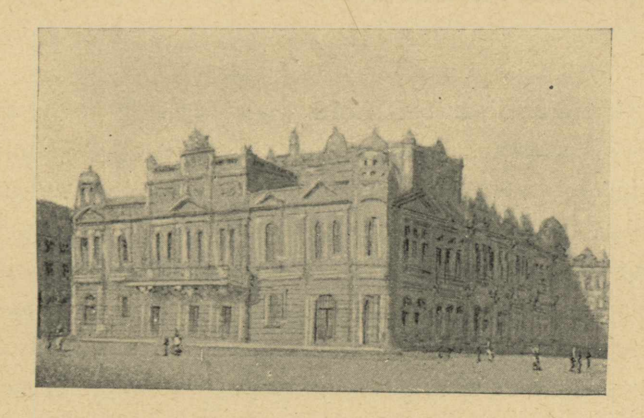
Juge de la Cour Suprême.

Les juges de ce tribunal, par analogie avec ce qui se passe en Angleterre, siègent, affublés de grandes robes, coiffés de perruques à marteaux en laine, poudrées à frimas, retombant sur les épaules.

Incontestablement ces vêtements, ces coiffures ne sont plus de notre époque et nous sourions volontiers, les Français surtout, des costumes surannés, dont les magistrats anglais s'affublent journellement, et dont le lord-maire, par exemple, se pare dans les grandes cérémonies officielles. Nous ne voyons pas, dans la circonstance, les mêmes reproches qui pourraient nous être appliqués. Car, si l'Angleterre a conservé, pour ses magistrats de tous les ordres, la perruque poudrée et la grande robe flottante, avec des nuances de dorures et de distinctions, nous avons, nous-mêmes, maintenu dans nos mœurs des uniformes analogues, perruque à part. Que ce soit à

une séance de la Cour de cassation, d'une Cour d'appel quelconque, d'un tribunal de première instance, que ce soit à un cours de faculté, à une classe de lycée, nous trouvons invariablement, sur des sièges ou dans leur chaire, de graves Messieurs vêtus de longues robes rouges ou noires, avec des pèlerines ou des rabats d'hermine, coiffés uniformément de bonnets ronds ou carrés, dorés, argentés ou non, qui diffèrent essentiellement des coiffures que ces mêmes personnes portent dans la rue.

Une conclusion à tirer : — c'est que la magistrature de tous les pays a peut-être besoin d'une mise en scène spéciale et de costumes particuliers et que, chez nous,



Théâtre de Cape-Town.

tout au moins, la toque du juge a pour complément le tricorne du gendarme.

Les *Soirées au Cap* sont la partie de la vie quotidienne la plus difficile à passer agréablement ; après le dîner à

l'hôtel ou au club, généralement mauvais, on se promène, puis on se couche.

Les amateurs de musique et de théâtre vont au spectacle qui n'est guère défrayé que par les opéras de Balfe. C'est maigre et peu varié.

Cependant les troupes de théâtre abondent en Afrique ; qui dit nombre ne dit pas qualité, et même la qualité, dans certains cas, n'implique pas la prospérité. Témoin cet avis laconique, collé, par un *impresario* dans la déconfiture, sur les portes du théâtre d'une des villes alors les plus prospères du Transvaal : « Par suite de l'état de banqueroute dans lequel gémit la « Cité d'Or », et la demande croissante de billets de faveur, la Direction se voit forcée de fermer les portes. »

Grand émoi, aujourd'hui 24 mai, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté la reine Victoria. La population tout entière célèbre cette fête avec une conviction, une ferveur sans pareilles ; ce qui distingue son enthousiasme de beaucoup d'autres de commande en usage ailleurs, c'est qu'il est spontané, individuel. Le gouvernement ne prescrit rien, il se contente de laisser faire, et l'on voit, non sans étonnement et avec plaisir, un peuple entier se livrer à la joie, sans cris, sans hurlements, sans bousculades, sans rixes. J'ajouterai qu'on ne croise qu'un nombre très limité d'ivrognes, résultat dû, certainement, aux prédications de la « Salvation Army », dont il n'est pas inutile de dire quelques mots, ne serait-ce que pour édifier beaucoup de nos compatriotes incrédules ou incorrigibles.

Cette Société, dont tous les jours le nombre des membres s'accroît et se recrute dans tous les mondes, a pour mission d'interdire à ses adhérents l'usage des boissons fermentées : bière, whisky, rhum, etc., sont invariablement proscrits, et l'on constate que la consigne est généralement suivie. Dans son origine, la Société a eu à vaincre bien des préjugés, bien des difficultés, même quand elle ne s'adressait qu'aux femmes.

Elle n'autorise que l'emploi, aux repas, de l'eau, du thé ou de la limonade ; elle a dû supprimer, pour triompher, bien des préférences, ou tout au moins bien des habitudes.

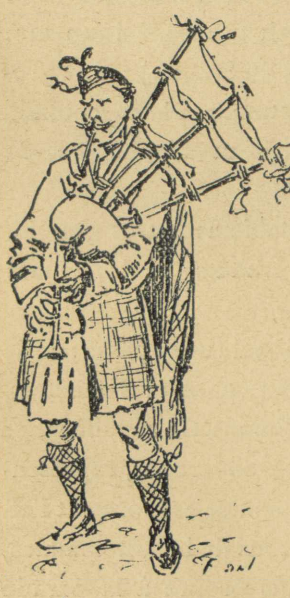
Puissante aujourd'hui, elle a oublié les plaisanteries qui ont accompagné sa naissance (plus heureuse, à coup sûr, que sa parente française l'« Armée du Salut ») ; fort prospère, elle possède, dans toute l'étendue de la colonie, un nombre très important de fermes et d'immeubles de toute nature.

Son influence morale, incontestablement très grande, permet d'enregistrer ses heureux résultats, en les louant fort.

Comme en France, une fête nationale ne se passe pas de l'élément militaire. J'entends, en effet, sous mes fenêtres, marcher en cadence un régiment d'infanterie régulière, se rendant à la revue que va passer le Gouverneur, représentant officiel de la reine. Les 800 hommes qui forment l'effectif de ce régiment sont presque tous de beaux hommes, au costume élégant et soigné, plus propre à la parade qu'à la guerre. Nos habitudes françaises ne nous font pas

concevoir un régiment colonial, aussi éloigné de la Métropole, avec des vêtements tout flambants neufs et des buffleteries en cuir blanchi.

La revue, véritable succès, se passe avec un ordre parfait, les commandements ne laissent rien à reprendre, les mouvements sont exécutés avec une correction absolue, les feux de salve ou de joie tirés avec un irréprochable ensemble. Le défilé qui termine la fête se fait avec régularité, aux sons d'une excellente musique ; le corps des volontaires ne dépare pas ce bel ensemble et attire l'attention par son air essentiellement martial. Le général commandant adresse à toutes les troupes des compliments flatteurs, ratifiés par la foule et qui font un égal plaisir aux acteurs et aux spectateurs de cette imposante cérémonie.



Écossais d'un régiment de volontaires.

Un seul petit point moins brillant à signaler, c'est la présence, dans le défilé, d'Écossais d'un régiment volontaire, qui, à mon avis, ne doivent être Écossais que de costume, jambes nues, le chef couvert de bérets ornés de plumes de coq. Tous les régiments écossais portent ce même costume depuis des siècles. J'avoue que je n'ai pas pu digérer ces

plumes de coq ; il est vrai que j'ai vu tant de sauvages dans ce pays avec ce genre de décoration que je ne l'accepte pas pour des soldats, même volontaires, et que je



Types Malais.

leur conseillerais plutôt d'y renoncer, sous peine d'encourir le ridicule, ce qu'il faut éviter avant tout, même quand il s'agit d'une tradition.

L'exemple du voisinage n'est pas toujours bon à suivre.

La soirée se passe en fête, la ville est pavoisée, on entend sur tous les points des fanfares, des orchestres. Il n'est

pas jusqu'aux orgues de Barbarie qui ne mêlent leurs accents aux autres musiques, et je ne puis me défendre d'une certaine admiration pour ce brave peuple, qui semble plutôt prendre plaisir à entendre moudre ces airs démodés et énervants. Un honnête Parisien se serait cru à la torture ;



Danse Malaise.

le citadin du Cap, à l'oreille moins délicate sans doute, s'en réjouit et n'en rougit pas.

Dans la foule bigarrée que l'on coudoie dans les rues, les Malais sont les plus nombreux. Ils forment une variété spéciale, dont l'origine remonte aux Galiciens et aux esclaves envoyés jadis au Cap par les Hollandais de Bata-

via et des îles orientales de l'Inde. Ils se distinguent entre tous par leur type asiatique, essentiellement différent de celui des indigènes, et, pour indiquer qu'ils ne veulent pas être confondus avec eux, ils affectent des modes spéciales, comme des mouchoirs aux teintes violentes enroulés autour de la tête ou le chapeau pointu en rotin, à larges bords. Malgré leur divergence d'origine, ils vivent, dans la colonie, de la même vie que les naturels, avec lesquels ils se sont assimilés avec le temps. Une bizarrerie les caractérise, ils ont pour plaisir favori la musique et la danse en plein air.



Les Malaises, généralement belles, ont la physionomie gracieuse et intelligente ; elles affectionnent, entre toutes, pour leur accoutrement, les couleurs les plus vives : le rouge écarlate, le jaune d'ocre, le violet. Leurs robes s'étalent sur des jupons empesés qui rappellent nos crinolines d'antan et qui offrent plutôt l'aspect de cages à poulets en osier ; n'était l'indiscutable charme de ces femmes, elles seraient plutôt ridicules, en conservant, malgré le temps qui a marché, des modes dont le bon goût européen a fait justice.

Elles complètent leur toilette par une petite disposition non sans attrait : croisant sur leur poitrine un fichu de soie, de couleur toujours très éclatante, elles ornent coquettement leur tête d'un foulard de teinte différente, à la manière adoptée chez nous par nombre de communautés religieuses de femmes.

Je touche maintenant, pour l'effleurer à peine, un sujet délicat. Dois-je parler du monde et de la société du Cap ? J'aurais tort de ne pas en dire au moins quelques mots, car ils doivent être tous à son éloge. Il est bien certain qu'il ne s'agit pas de comparaison à établir ni de critiques à formuler, surtout au point de vue de la mondanité proprement dite. A considérer une Provinciale, même élégante, avec une Parisienne de grand ton, on s'aperçoit vite qu'il y a un écart considérable entre les deux et que la première retarde notablement sur la seconde : ce qui peut passer à Toulouse, par exemple, pour une nouveauté est déjà, à Paris, relégué au musée des antiques. Il en est de même, *a fortiori*, dans une colonie aussi éloignée de sa métropole, qui souvent a recours à notre goût et à nos modes pour fixer son propre choix et l'on comprend, dans ces conditions, que les élégantes du Cap ne soient pas toujours dans le mouvement des étoffes sensationnelles et des coupes du dernier modèle.

Je m'empresse de dire que ces détails qui, pour des femmes, ont d'ordinaire une importance capitale, m'ont toujours laissé indifférent ; j'ai gardé l'habitude, bonne je crois, de juger les gens et les choses au fond non à l'apparence.

D'ailleurs la société du Cap a de quoi soutenir toutes les comparaisons,et personne ne m'accusera de flatterie ni de lyrisme quand j'aurai dit que les femmes du monde ont ici presque toutes une expression enjouée, qu'elles sont vives, sémillantes, qu'elles aiment les visites, les réunions, la danse, qu'elles se parent avec un bon

goût réel. Ne sont-ce pas là les qualités primordiales de la femme ? Comment alors ne pas ressentir un grand charme dans leur société ?

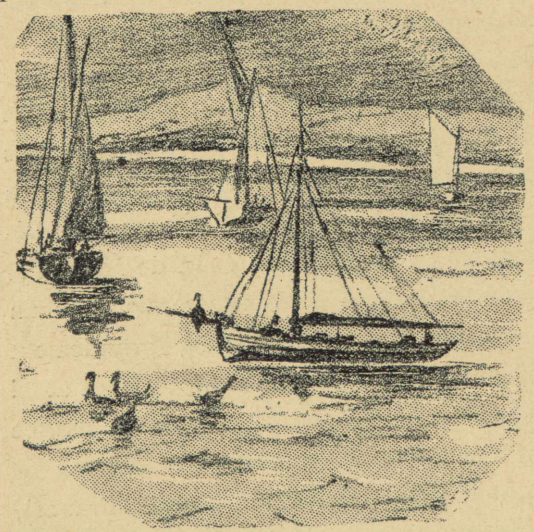
J'ai parlé plus haut des pêcheurs de la côte ; je puis bien avouer que leurs prouesses m'avaient laissé dans l'esprit une petite pointe de scepticisme, comme un ferment de jalousie. J'aurais voulu savoir si tous ces pêcheurs-là n'étaient pas un peu comme ceux de Marseille.

Le hasard voulut que je rencontrasse un soir un Français, un compatriote, bonne aubaine, grandement précieuse, dans les pays lointains. Le hasard voulut aussi que mon nouvel ami fût un fervent amateur de pêche, ce qu'il ne tarda pas à me faire connaître.

J'appris également qu'il était du Midi (de notre France), qu'il passait presque tous ses loisirs à louvoyer en mer et à tendre ses filets. Après les exploits du capitaine Pamphile et ceux de Tartarin de Tarascon, je ne croyais plus rien avoir à apprendre de ces hécatombes d'animaux vivants et je mettais volontiers sur le dos de son imagination méridionale ses récits extraordinaires sur les prouesses de pêche qu'il faisait journellement dans les eaux des baies de la « Table » de Houts et de Simon.

Sans être un fanatique de la gaule ou du filet, je ne suis pas ennemi de ce sport qui compte tant d'adeptes dans nos pays et qui mérite le culte dont il est entouré. Je comprends, sans toujours les partager, l'émotion et la joie de l'homme convaincu qui consacre des heures d'atten-

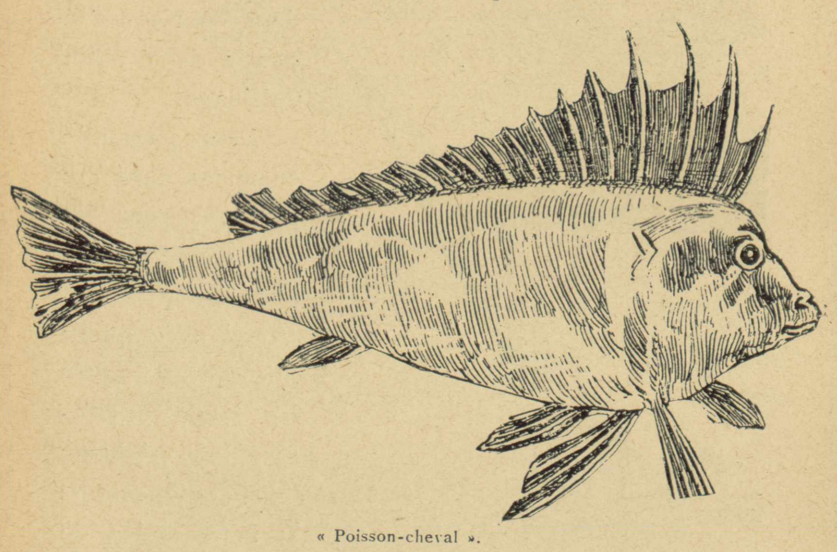
tion et de silence à son plaisir favori, abandonnant un intérieur souvent confortable pour une installation des plus sommaires au bord d'un cours d'eau, et dont la



satisfaction est complète quand il rapporte dans sa besace quelques gardons à l'œil rouge et quelques brèmes au corps plat. Comme je n'avais guère connu personnellement que ces émotions et ces victoires-là, on comprendra l'intérêt que je pris à entendre le récit des pêches miraculeuses de mon compagnon, tout entaché qu'il pût paraître de l'exagération naturelle à son pays. Le plus simple était sans contredit de l'accompagner, pour juger par moi-même de son adresse, de sa chance et aussi de sa véracité. Nous convînmes de nous trouver à 4 heures, le lendemain matin, à Three Anchor Bay où à l'heure dite nous prîmes la mer de compagnie.

A la distance peu considérable de la côte où nous fûmes bientôt rendus, la mer est couverte d'oiseaux de toute espèce, dont la plupart me sont inconnus ; l'albatros,

dont le nom évoque plutôt l'idée de sauvagerie et de cruauté, semble un animal domestique si peu farouche que le contact seul de notre bateau lui fait quitter la place dont on le dérange, encore est-ce à la nage qu'il va s'établir ailleurs, pas bien loin. C'est plaisir de voir leur ébahissement, bien plus que leur effroi, à se laisser approcher, même toucher par notre barque. Seul, leur énorme



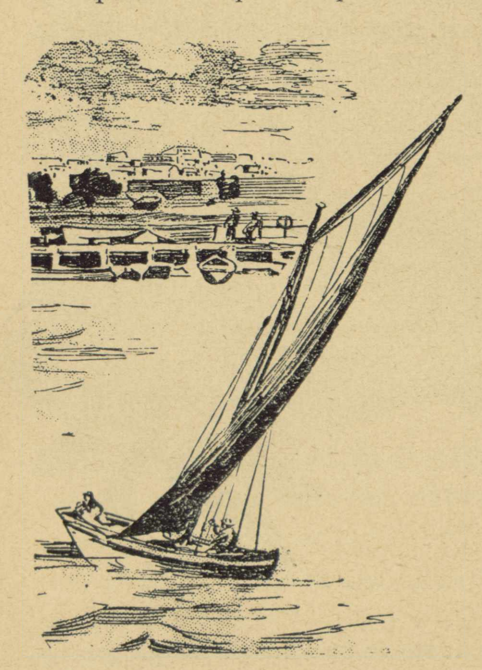
« Poisson-cheval ».

bec s'entr'ouvre, sans doute en manière de simple protestation.

Pendant ce temps, le filet se déroule et, après quelques minutes d'attente, nous le relevons, avec une certaine émotion. Mon ami ne m'avait pas trompé, notre premier coup de filet était un coup de maître, nous sortions à la fois de l'eau 3 Galjoëns, 1 Steinbrass, 2 Geelbecks,

2 Gabeljows, 1 magnifique Hottentot à la queue bleuâtre, pesant cinq livres, enfin un énorme « Poisson-cheval ».

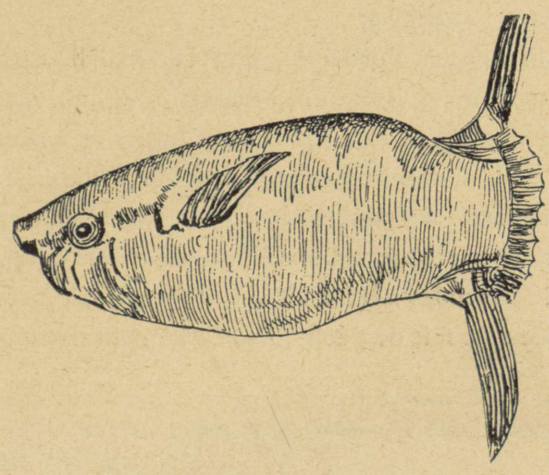
Au milieu de ces poissons aux mille reflets, nous apercevons, faisant escorte à notre bateau et semblant attendre quelque épave de notre pêche, deux énormes requins, qui ne disparaissent que lorsqu'ils ont bien compris qu'il n'y aurait pour eux que de gros risques à courir dans notre voisinage.



Les requins, très communs dans ces parages, sont les plus mortels ennemis des poissons. Aussi avec quelle joie sauvage, après les avoir capturés, les pêcheurs leur enfoncent-ils la lame effilée de leur couteau à travers l'épine dorsale près de la tête, pour rejeter, avec un dédain vainqueur, leur cadavre par-dessus bord. De leur côté, les langoustes, ces hyènes de la mer, se réjouissent de la bonne aubaine et se régalent avec avidité de cette chair qui ne doit être rien moins que succulente.

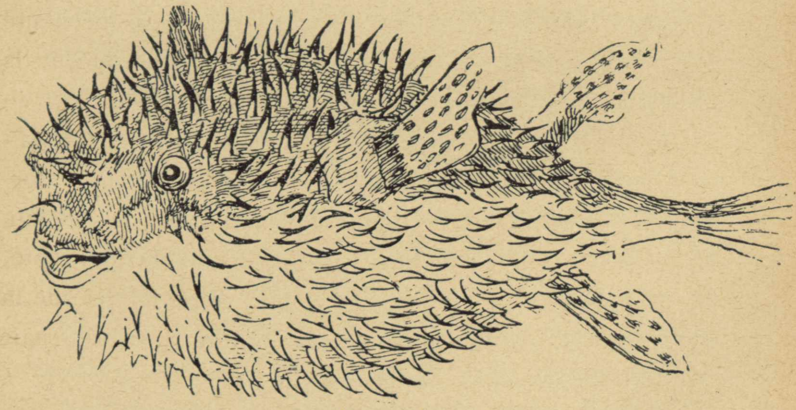
Notre pêche, si heureuse au début, ne devait pas

s'arrêter là ; de nouveaux lauriers nous étaient réservés sous forme de nouveaux poissons. Après avoir tendu et



L'Orthagoriscus Truncatus.

relevé le filet une seconde fois, nous eûmes la chance de capturer deux curieux échantillons des mers australes :



Le Porc-épic.

1° Un Orthagorisque (*Orthagoriscus truncatus*) qui, n'ayant pas de queue, comme son nom l'indique, semble un poisson incomplet;

2° Un poisson Porc-épic, dont les écailles armées de piquants acérés lui font un rempart toujours victorieux contre les attaques de ses plus redoutables ennemis.

Je revins enchanté de cette partie de pêche et je l'eusse recommencée sous peu, si je n'avais pas dû entreprendre sur-le-champ mes excursions à l'intérieur. Du coup, j'étais réconcilié avec les gens du Midi, et je me plais à constater que, même en fait de pêche, ils ne blaguent pas toujours !



CHAPITRE IV

Ascension de la montagne de la Table. — Départ pour Kimberley. — Le Karoo. — Ses productions. — Sa population. — Beaufort-West.

La montagne de la « Table » est trop proche de la ville pour ne pas attirer l'attention du touriste et exercer sur lui une fascination dont il n'est guère possible de se défendre. Je n'avais pas besoin de sollicitations étrangères pour réaliser un rêve depuis longtemps resté comme une idée fixe dans mon esprit et je me lançai, seul, sans guide, à grimper les pentes de la montagne.

Cette masse énorme de granit, de nuance gris bleu, s'élève presque perpendiculairement, au-dessus de la ville dominant la mer, à une hauteur exacte de 3.852 pieds. Elle était boisée autrefois, et son nom de « Table » lui a été donné par le premier Européen qui l'ait escaladée, Antonio de Saldanha, sans doute en raison du plateau qui la domine, qui a la forme d'une table.

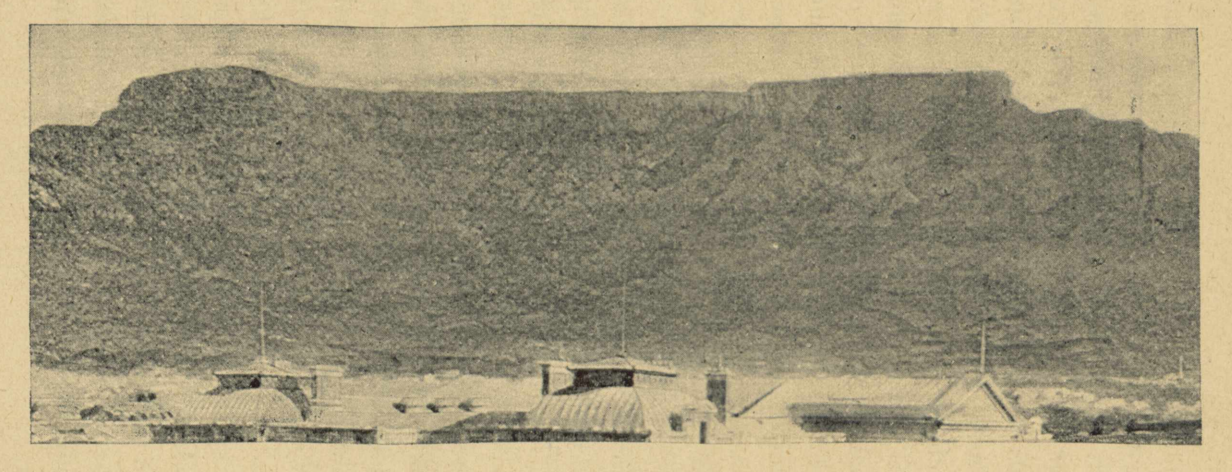
Presque en toutes saisons, cette montagne de la « Table » est entourée de brumes plus ou moins denses qui s'étalent comme une couverture blanche autour du sommet. Ce phénomène météorologique, qu'on nomme « la Nappe », en rend l'accès difficile, souvent périlleux.

Les vents du Sud-Est chassent devant eux des nuages formant un amas considérable, qui se précipitent du haut de la montagne vers la ville, sans jamais envahir celle-ci. Le plus souvent ces nuages se fondent en pluie ; d'autres fois, ils restent accrochés aux flancs de la montagne ou aux saillies des rochers, pendant que d'épais nuages blancs couvrent le plateau.

On dit alors que « la Nappe » est mise sur « la Table ».

Le côté particulièrement escarpé le plus rapproché de la ville fut celui que je me décidai de prendre.

Je n'ai pas eu à regretter le choix de cet itinéraire, car j'ai passé successivement, presque sans interruption, de surprises en émerveillements. Tout d'abord, la grande et poignante impression de la solitude au milieu de cette grande nature morte vous saisit tout entier et ne laisse pas place aux sensations de l'extérieur, puis, à mesure que l'on monte, qu'on s'habitue au vide et à l'isolement, la perception plus intense du magnifique spectacle, majestueux entre tous, s'étale devant soi. A mes pieds, la ville qui, sous le sourire des premiers rayons du soleil, s'éveille animée, bruyante ; au loin, la grande, l'immense mer, tout émue, toute vibrante encore de la tempête passée ; en face, des montagnes à l'aspect sévère se dressent en échafaudages, présentant les formes les plus



Montagne de la Table. — Vue prise du Parlement.

pittoresques, les unes pointues, d'autres arrondies, toutes d'une sauvagerie, d'une aridité impressionnantes. A peine si, de loin en loin, un peu d'herbe rompt cette monotonie pour donner une teinte plus tendre à ce grand chaos sombre. Sous mes pas, je fais envoler un « Francolin », qui semble ne s'éloigner qu'à regret, des hirondelles voltigent à quelques mètres pour se poser de nouveau non loin de moi. Tous les rochers qui m'environnent sont garnis d'oiseaux qui courent et sautillent, sans se soucier de ma présence. On dirait que tout le monde ailé chante et gazouille à qui mieux mieux pour saluer mon arrivée et me souhaiter la bienvenue. Je suis littéralement dans l'extase, au milieu d'un air pur, doux, réconfortant.

En continuant mon ascension, je me retrouve au milieu des quartz et des grès, j'ai l'agréable surprise de quelques jolies fleurs, des « Ixias » qui semblent bien dépaysées dans ce milieu si triste, mais qui suffisent pour lui donner un aspect plus riant. Hélas ! les pauvrettes n'ont pas d'odeur, elles n'ont qu'un rôle décoratif. J'en cueille cependant en grand nombre, en souvenir de mes chers enfants, à qui je les destine et qui auront, comme moi, sans l'avoir ressentie toutefois, l'impression du seul sourire de cette nature avare.

Après deux heures de marche, je suis parvenu au but de ma promenade, au sommet de la « Table ».

Spectacle absolument sublime : au loin, plusieurs rangées de montagnes aux formes fantastiques, indescriptibles, bornent l'horizon et descendent presque à pic sur la

mer qui glisse à leurs pieds. C'est le pays appelé la « Hollande Hottentote ».

Je regarde, en spectateur émerveillé, toutes les cimes de ces montagnes éclairées par un soleil radieux qui leur donne des tons velouté, doré ; quelques-unes d'entre elles sont encore couvertes de neige ; je vois des vallons profonds couleur pourpre, de rares maisons se détachant dans les immensités et quelques buissons piquetant de leur verdure les larges espaces environnants, tout cela laisse, malgré son charme, une impression indéfinissable de grandiose et de sauvage, de séduisant et de troublant.

Inutile de dire combien je revins ravi de mon excursion, ravi surtout d'avoir échappé aux sollicitations d'accompagnement de mon ami du Midi, mon camarade de pêche. Cet excellent M. X..., incontestablement fort galant homme, à qui je devais de délicieuses émotions toutes récentes, aurait pu être un moins agréable compagnon de route et un ascensionniste des plus piteux. Or, cette dernière expérience m'a prouvé qu'il y a des voyages, quand ils ne sont ni longs, ni périlleux, qu'il vaut mieux faire tout seul, quitte à passer pour un parfait égoïste. En effet, la réunion, même de deux personnes, implique, pour l'une comme pour l'autre, des devoirs réciproques, même des obligations de tous les moments, des concessions de toute nature.

Il faut causer quand on veut être muet, continuer sa route quand on voudrait s'arrêter pour contempler un beau paysage qui ne dit rien à l'autre, revenir les mains vides, parce que votre compagnon n'aime pas les sur-

charges ou se moque des souvenirs à rapporter, aller vite quand il serait plus doux d'aller doucement, s'arrêter quand il y a mieux à faire plus loin, échanger souvent des impressions qui ne trouvent d'écho nulle part.

Tandis que la solitude, dans des excursions qui ont un caractère plutôt contemplatif, n'a rien que d'agréable, puisqu'elle permet, sans mélange et sans distraction, la réalisation du projet conçu, la recherche de l'émotion désirée, la joie intime de la satisfaction obtenue, le tête-à-tête de l'homme avec son âme en présence des grands spectacles toujours émouvants de la nature.

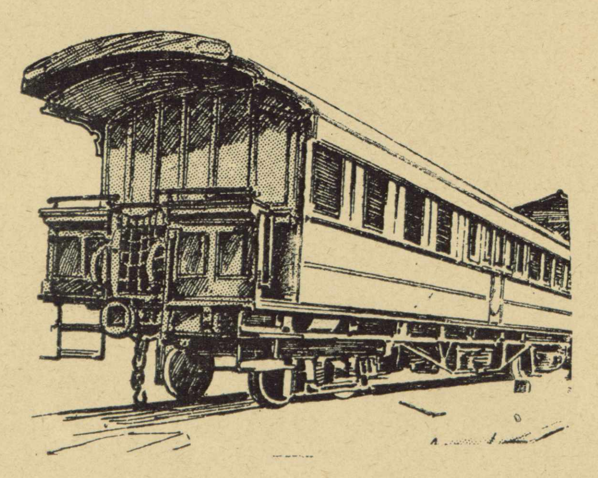
J'enregistre, non sans quelque amertume, que, depuis mon arrivée dans la colonie, il a plu à torrents, à part quelques courtes éclaircies et, comme mon séjour au Cap et dans les environs est terminé, je m'empresse, pour fuir ce nouveau déluge, de me diriger par le confortable Express vers le nord de la colonie. Ce train, exceptionnellement rapide, doit, en 32 heures, me faire dévorer les 642 milles, soit 1.050 kilomètres, qui séparent Cape-Town de Kimberley. Vitesse presque incompréhensible, quand on pense aux terrains que l'on traverse et aux obstacles naturels qu'on a dû vaincre.

Le chemin de fer qui serpente à travers les plaines riantes de la vallée de Worcester s'arrête à Michell's-Pass. Ce coin enchanteur, avec sa rivière, la Breede, son pont, ses montagnes superposées, forment un ensemble pittoresque d'une imposante beauté.



Rivière de Breede.

Le Karoo (1), dans lequel on entre peu après, est un immense désert.



Wagon de voyageurs.

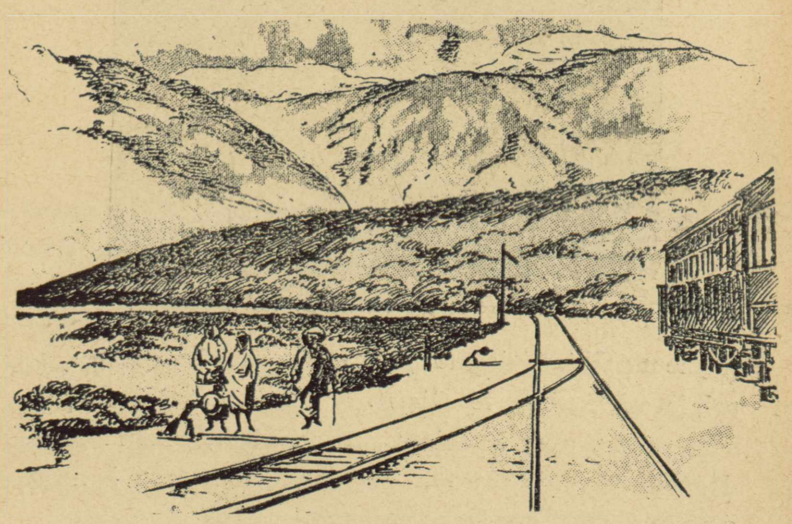
Il ne faudrait pas absolument prendre la dénomination de désert au pied de la lettre, car, depuis les treize ans qui se sont écoulés depuis mon premier voyage dans ces contrées, si la nature du pays n'a pas tout à fait été modifiée, l'œuvre des hommes y a été considérable et y a opéré des transformations surprenantes.

Le Karoo forme un vaste plateau d'environ 100 lieues de longueur sur 20 de largeur, dont les ondulations s'élèvent à des hauteurs qui varient entre 2.000 et 6.800 pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'y compte que deux saisons bien marquées, l'été et l'hiver, ce qui explique l'ari-

(1) Karoo en langue hottentote signifie : *sec*.

dité du pays pendant une grande partie de l'année. Mais, pour le voyageur qui parcourt en wagon ces solitudes immenses, il ne peut se défendre de la notion de l'infini, que les mathématiciens mêmes n'admettent pas.

La station de Hex-River, à l'entrée du Karoo, marque le point de démarcation entre la civilisation et la bar-



Station d'Hex-River.

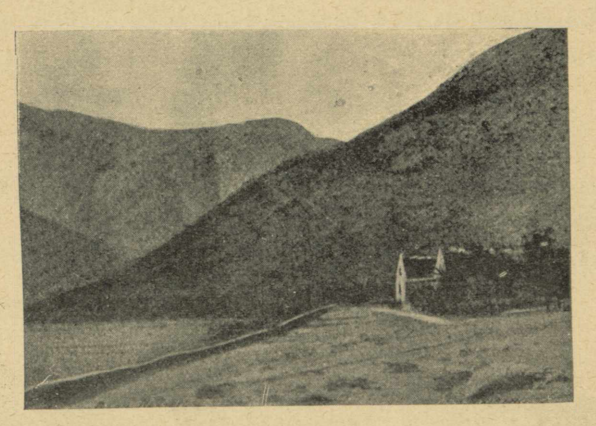
barie, entre les pays cultivés et ceux qui le sont peu ou point.

Le Karoo commence, au versant oriental de la montagne d'Hex-River, à Klein Straat, situé à 160 milles de la ville du Cap, et se termine à Buffels-River, à 70 milles plus à l'est.

Le Gouph commence à Buffels-River et finit à Beau-

fort-West qui en est à une distance de 250 milles (1). En largeur ces deux districts varient de 1 à 10 milles.

Cette division n'est pas faite au hasard ; elle n'est produite ni par des rivières, ni par des montagnes, mais sim-



Ferme à l'entrée d'Hex-River-Valley.

plement par des éléments plus rationnels : les rochers, le sol, la végétation, le climat. A tort, beaucoup de personnes, des plus autorisées, confondent, sous la seule dénomination de Karoo, ces deux districts qui n'ont d'autre rapport que leur voisinage.

Pour atténuer un peu la note sombre que je donne plus loin au Karoo, je dois avouer que peu de pays, dans le monde, ont le privilège de se présenter sous des aspects aussi différents en aussi peu de temps. Quelques jours de pluie suffisent pour transformer ce désert aride en jardin verdoyant. Dans les mois de février et mars, la végétation n'existe pas, pour ainsi dire ; on n'aperçoit

(1) Le mille = 1.609 mètres.

partout, au loin, les buissons du Karoo qu'à l'état de plantes chétives, rabougries, sans écorce, aux tiges grises alternant avec le « mesambryanthemum », fané, pourrissant sur place. Le sol entre les buissons est si sec, si dur, que les plantes y sont parcheminées et sans feuilles.

La poussière brûlante, qui s'en dégage sous la plus petite brise, forme des nuages rougeâtres qui s'infiltrent partout, remplissent les vêtements en aveuglant les yeux qui en pleurent. La note générale du paysage, teinte assez harmonieusement grise, se répand sur les lichens et les bas rochers, sans leur donner ni fraîcheur ni beauté.

Mais qu'il vienne à tomber une petite pluie, le décor change, comme sous la baguette magique d'un habile directeur de théâtre, le désert devient jardin. Les buissons commencent à se couvrir de bourgeons, le sol entre ces buissons se pare presque instantanément de renoncules et de mille autres fleurs ; ce singulier phénomène ne se produit pas seulement de place en place ou sur un point quelconque, mais bien uniformément sur une étendue de centaines de milles carrés.

A la vérité, cette brusque transformation n'a souvent que courte durée et ne vit que

L'espace d'un matin ;

car, au premier froid qui survient, les fleurs se ferment et il ne reste de leur consolante apparition que la tige maigre et grise qui les supportait la veille.

La végétation du Karoo présente d'autres phases : toute l'année, excepté pendant environ huit semaines, de novembre à janvier, les buissons, les arbustes, les plantes

offrent à la vue une teinte terne plutôt triste, désagréable.

Mais, pendant ces huit semaines, la verdure revient partout, la plaine n'est plus qu'un vaste tapis aux nuances de toute espèce. Les aloès courbent gracieusement leurs têtes au-dessus de leur plus modeste congénère le « Canna doct ». Les bruyères aux couleurs délicates et légères occupent les terrains les plus riches. Les « mesambryanthemum » aux feuilles vertes sont éparpillés çà et là, formant de jolis bouquets fleuris multicolores.

L'attrape-mouche gommier rose, à petite feuille, mêle son parfum à celui du thym sauvage et de la menthe, tandis que les bancs des rivières sont embaumés par la délicieuse odeur des bouquets à fleurs jaunes de l'acacia « Cameldoorn » aux longues épines. De même que, sur les montagnes, l'euphorbe laiteux au feuillage vert et le stapelia garnissent, au grand plaisir des yeux, les pentes rocailleuses, de même aussi, sur les sommets, se rencontrent, parsemées, les immortelles roses naturelles, jetées là, au hasard, comme en souvenir de l'hiver passé.

Dans les parties ombragées, quand elles peuvent être souvent arrosées, mûrissent des fruits nombreux de goût exquis : pêches, abricots, oranges, pommes et poires. Les terrains riches en alluvions produisent, en quantité suffisante, les céréales et le maïs.

Malgré son aspect sévère, sa nature changeante, le Karoo n'en a pas moins, comme tous les autres pays du globe, son charme spécial que lui constitue sa robuste sauvagerie.

Nous ne sommes guère habitués, nous autres Européens,

à vivre, pendant tout l'été, dans une sorte de gaze éthérée et, dans l'hiver, à voir presque chaque jour des levers et des couchers de soleil absolument indéfinissables et profondément impressionnants ; c'est sans doute à ces phénomènes d'un ordre si intense que nous devons ces émotions dont j'ai pris ma bonne part et auxquelles je crois qu'il est bien difficile de se montrer insensible.

Les hauts plateaux du Karoo ont une terre de mauvaise qualité et ne fournissent, en général, que des pâturages peu abondants pour les bestiaux, principale production de ces contrées.

En revanche, pendant l'été, les pluies presque intermittentes font pousser une herbe mince qui s'étale sur le versant des collines. Insuffisante, il est vrai, pour le gros bétail, cette herbe nourrit une quantité prodigieuse de moutons, presque tous de l'espèce des mérinos espagnols ou de Rambouillet : ce n'est donc pas un mince avantage pour les naturels du pays de pouvoir trouver ainsi, pendant toute l'année, une nourriture acceptable pour leurs moutons qui s'en contentent, peut-être... faute de mieux. Il faut reconnaître que, pour le reste, la Providence a prévu tous les cas, pour permettre aux plantes et aux arbustes de vivre, quand même, dans un sol qui semblerait plutôt réfractaire à toute culture, à tout développement. En effet, dans le Karoo, la température monte souvent à + 44° centigrades, et il ne tombe pendant toute l'année qu'une moyenne de 6 à 10 pouces d'eau ; encore cette eau ne se répartit-elle que sur un sol calcaire, très sec, par conséquent très peu per-

méable. Là nature a su mettre le remède à côté du mal : ainsi, dans toutes les régions australes, la rosée, fée bienfaitrice, déverse son humidité sur tous ces arbustes rabougris et leur permet, par son abondance, de résister pendant de longs mois à l'action torride et néfaste du soleil. Il en résulte que l'abondance de liquide aqueux contenu dans les plantes procure aux animaux non seulement une nourriture saine, mais encore compense pour eux le manque d'eau nécessaire, pendant les mois chauds.

Il n'est donc pas possible, à ce sujet, de mieux placer le proverbe : « A côté du mal le remède. »

Pour les raisons qui vont suivre, je n'ai pas cru inutile de m'initier aux noms et à la nature des arbustes qui couvrent ces terrains dont l'aridité est plus apparente que réelle : je citerai, entre autres :

Le Ganna *(Caroxylon salsola)*.
Brackbosch *(Atriplex halimus)*.
Draibbosch *(Diplopappus filifolius)*.
Vygebosch *(Mesambryanthemum spinosum)*.
Shaapbosch *(Pentzia virgata)*.
Kouwgoed *(Angea capensis)*.
Koolganna *(Variété du Caroxylon salsola)*.

Le Ganna et le Brackbosch attirent le mouton pendant les périodes de sécheresse. Le Draibbosch et le Vygebosch, mais surtout le Shaapbosch, ont cependant leur préférence, sans doute à cause de leur hydratation plus intense. Le Kouwgoed pousse près de l'eau, le Koolganna recherche les terrains calcaires, le Draibbosch ne se rencontre qu'au milieu des rochers.

Le Shaapbosch, une fois séché, produit un excellent fourrage qui engraisse rapidement le mouton. Enfin le Brackbosch est précieux dans les sols riches en sels de soude ; d'ailleurs, le sel commun qu'il contient en abondance dispense d'en donner aux animaux.

En somme, malgré la description un peu noire qui précède, le Karoo, si aride, si déshérité par la nature qu'il semble le paraître, n'est pas un désert, dans l'horrible acception du mot, je le répète, loin de là. Malgré ses défectuosités climatériques, malgré l'exiguïté de ses productions, il nourrit plus de huit millions de moutons, total appréciable, dans tous les cas.

Or, comme, dans tous mes voyages à l'étranger, je n'ai jamais cessé de penser à la France, soit comme regret, soit comme comparaison, je constate, en le soulignant, le fait qui précède et les chiffres authentiques qui sont à l'appui ; je voudrais éveiller l'attention du Gouvernement français sur cette question toujours pendante de la fertilisation de nos colonies.

L'expérience est faite au Karoo, terre essentiellement ingrate, que la nature, plus encore que les procédés artificiels, a rendu productif, presque rémunérateur. Pourquoi ne doterait-on pas nos colonies (celles au moins se rapprochant le plus par la latitude, le climat, la nature du sol, du pays dont il est question) de ces plantes et arbrisseaux riches en sucs aqueux et en albuminoïdes, pour inaugurer ou encourager l'élevage du mouton ? On pourrait apporter de la sorte une valeur réelle à certaines contrées stériles et improductives, qui cesse-

raient d'être une charge pour la métropole. La commission du budget ne s'en plaindrait certainement pas, au bout d'un très petit nombre d'années.

La population du Karoo est très clairsemée ; on franchit bien des lieues sans voir une maison, un être vivant. Sur une superficie de 107.900 (1) milles carrés, on ne compte que 178.000 habitants. Il s'ensuit que, dans les conditions d'existence que lui offre la nature, l'homme de ce pays ne peut être agriculteur, mais pasteur. On pense avec effroi à ce qu'il faut de courage, de résignation pour habiter cette contrée inhospitalière, torride ou pluvieuse, dans laquelle la nature barbare ne s'amende jamais et ne sait que manifester ses exagérations.

En continuant la route vers le Nord, on traverse sur le parcours plusieurs rivières, pouvant peut-être porter ce nom à certaines époques, mais qui sont à l'état de ravins desséchés dont on ne peut que constater la morne tristesse.

Beaufort-West, la ville la plus importante du Karoo, infime agglomération, présente, comme particularité, un réservoir artificiel d'une superficie de 137 acres (l'acre équivaut à 40 ares 467), qui contient deux millions de mètres cubes d'eau. Malheureusement cette immense réserve ne doit pouvoir être utilisée, en cas de besoin, que dans un périmètre très restreint, car je n'y ai constaté aucune conduite, aucun branchage, aucun déversoir de canalisation, aucun travail en un mot qui permette à une partie

(1) Je rappellerai, pour fixer les idées, que 1 mille carré équivaut dans nos mesures métriques à 2 kil. 1/2 carrés.

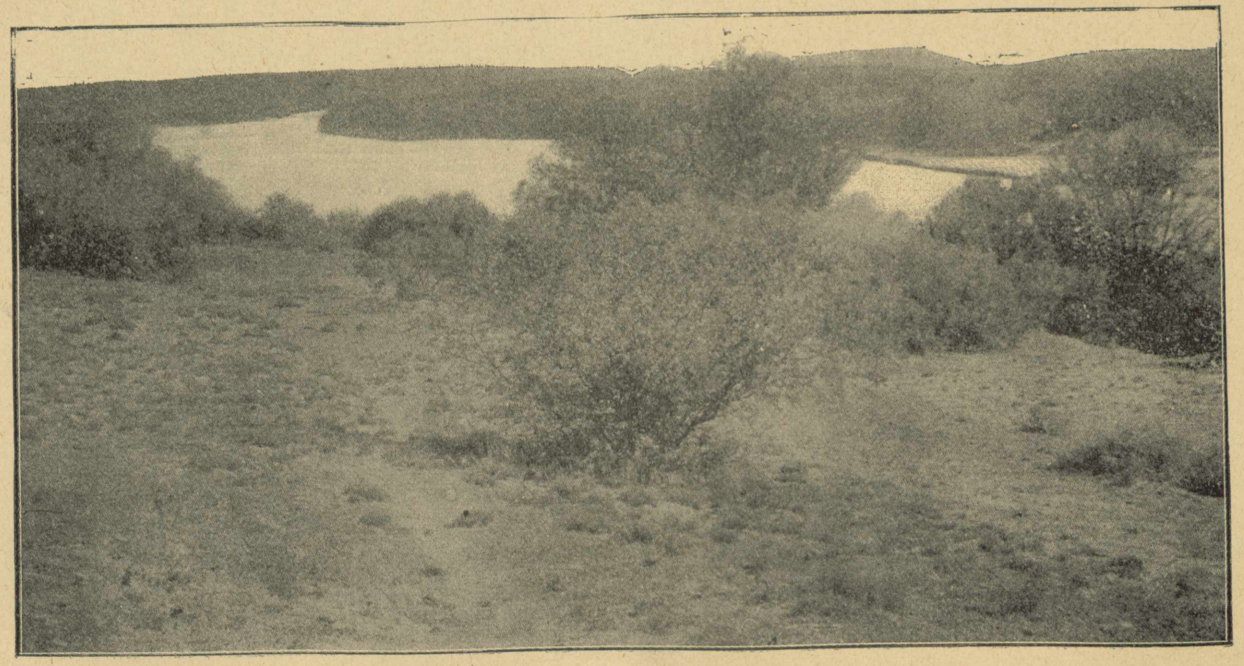
de cette grande masse d'eau de s'en aller au loin porter le bénéfice de sa fraîcheur et de ses vertus.

Au point de vue pittoresque, tout ce pays est simplement admirable ; dans certaines parties, des montagnes rocheuses se dressent à pic, s'étageant sur l'horizon et se hérissant les unes derrière les autres en affectant les aspects les plus étranges. Sur la terre nue, sèche, aride, désolée, sur les pentes les moins abruptes des mamelons, à peine une touffe d'herbe de loin en loin, d'arbres jamais. Le seul habitant de ces solitudes, un oiseau appelé le *Bokmakiri*, qui doit son nom aux syllabes de son cri, répète matin et soir son chant monotone, lugubre.

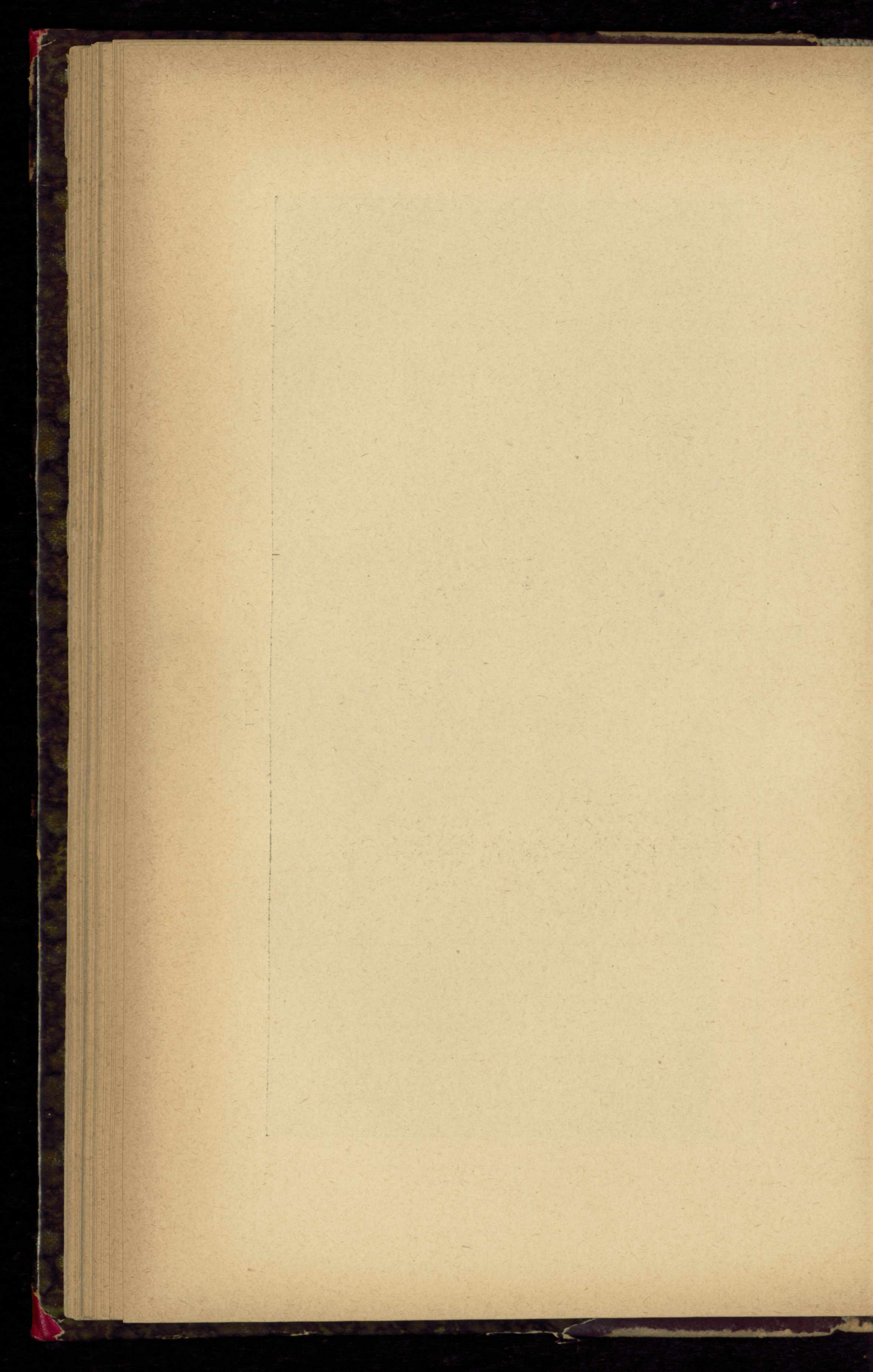
Je ne veux pas quitter le Karoo sur la description que j'en ai faite, en voyageur scrupuleux, et qui imprimerait à son ensemble l'image d'une contrée profondément lamentable. Certainement que, par comparaison avec nos grands pays d'Europe, nos campagnes françaises, nos plages méditerranéennes, il est fort mesquin ; mais il renferme, dans son sein, dans sa structure, quelque chose d'indéfinissable, un charme absolu, un attrait irrésistible, et je m'en rapporte pour cela à l'impression que j'en ai ressentie. J'avouerai volontiers, à ma honte, que je n'ai pas le sentiment très développé de la sensibilité contemplative et que l'habitude des voyages a légèrement oblitéré en moi l'émotion des spectacles nouveaux. Toutefois, en corrigeant les notes prises au courant de la plume sur ce singulier pays, je ne puis me défendre du souvenir poignant qui m'en est resté et je me rappelle, non sans émotion, le charme de ces solitudes, l'impression de cette monotonie,

de cet immense silence qui plane partout. J'aurais voulu y demeurer plus longtemps pour décrire et détailler ces admirables soirées d'été, au ciel merveilleusement lumineux, irradié de tons tour à tour bleus, roses ou rouge vif, avec ces couchers de soleil, qui se cache derrière les montagnes arides en les éclairant de lueurs étincelantes avant de les laisser dans la pénombre. Je pense encore aux robustes populations de ces pays presque déserts, qui restent, malgré tout, attachées à leur terre si avare, n'ayant comme raison et comme excuse, que la joie intense qu'ils ressentent à vivre dans ce désordonné semblant appartenir à un monde surhumain.





La rivière Orange.

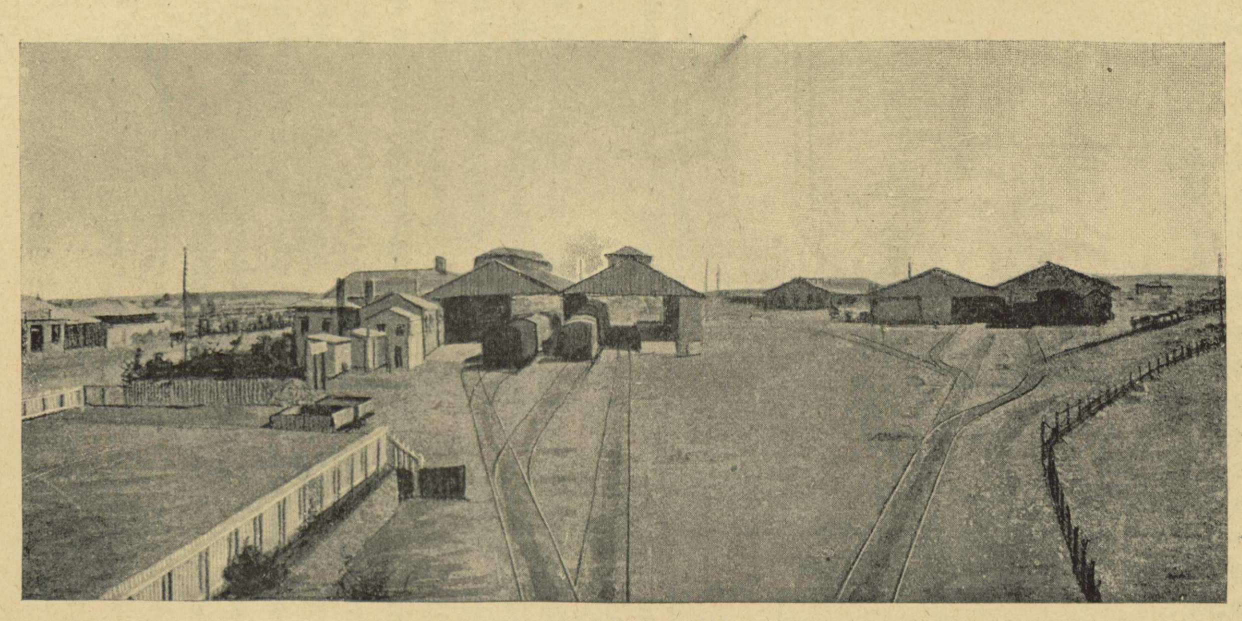




CHAPITRE V

Kimberley. — Retour dans le Karoo. — Séjour dans une ferme. — Mœurs locales. — Céréales et bestiaux. — Chevaux et mules. — Autruches.

On comprendra facilement, d'après les réflexions qui précèdent, mon état d'âme, alors que je quittais le Karoo. Mais nous avions la perspective très prochaine d'une grande ville, Kimberley, et les voyageurs se complaisent d'ordinaire dans les contrastes. Après les solitudes que nous venons de traverser, nous nous réjouissons à l'avance de revenir sur terre, au milieu de nos semblables. Aussitôt le fleuve Orange traversé sur un pont de fer magnifique, nous scrutons l'horizon, et, deux heures plus tard, nos lorgnettes aidant à percer le brouillard, nous découvrons avec joie des constructions, de grands monuments, une myriade de flèches, de clochers. Quelle ville ! quelle immensité !



Gare actuelle de Kimberley.

Notre illusion fut de courte durée et la rapidité du train nous ouvrit bientôt les yeux pour nous montrer la réalité dans toute sa crudité. Ce que nous croyions être



Industrie minière.
Kimberley à son origine.

du brouillard n'est que fumée de charbon ; flèches et clochers ne sont que d'immenses tuyaux droits, des cheminées d'usines et de mines, qui vomissent cette fumée à gros et épais flocons.

A douze ans d'intervalle, à peine, depuis mon premier voyage en 1879, dans ces contrées merveilleuses, j'ai con-

staté, surtout à Kimberley, des transformations radicales.

J'ai trouvé une ville industrielle, commerçante, agrémentée de tous les perfectionnements de l'art nouveau, et, il faut bien le dire, de tous les encombrements de la civilisation à outrance. En dehors de la gare, de date récente, on ne voit que raccordements de rails et conduites d'eau, nécessaires aux nouvelles exploitations industrielles ou minières. Il en est résulté tout naturellement que l'agriculture, qui n'a existé qu'à l'état embryonnaire, ne s'y développe d'aucune manière et que les bras comme les espérances des travailleurs se portent de préférence vers l'industrie nouvelle, si pleine de promesses. Aussi voit-on, à côté des misérables masures qu'habitent les fermiers tenaces et convaincus, des agglomérations de maisons en briques, de formes et de dimensions à peu près semblables, bien exposées, bien bâties, respirant l'aisance au milieu de leurs petits jardinets cultivés avec soin, ce sont les demeures des ouvriers de l'industrie minière. Ceux-ci devenant légion plus nombreuse font à la culture une concurrence victorieuse, parce que le fermier gagne relativement peu, vivant au jour le jour, tandis que l'ouvrier des usines prend quand même sa petite part dans les capitaux immenses qui se remuent autour de lui. Il arrivera bientôt, s'il n'est arrivé déjà, un temps où l'agriculture sera abandonnée en masse, où elle disparaîtra tout à fait malgré toutes les ligues de cultivateurs qui pourront se fonder, et où tous les habitants se rueront vers les usines, où chacun espère gagner beaucoup plus en travaillant beaucoup moins.

De l'Orange à Kimberley, les contrées qu'on traverse

offrent le même aspect que les déserts voisins ; il n'y a plus que des troupeaux, parce que les blancs comme les nègres



Industrie minière à Kimberley.
Triage à sec à l'origine.

ont suivi invariablement la route qui les mène aux mines de diamant ou aux champs d'or.

La situation actuelle de Kimberley m'oblige à des réticences plutôt de mon goût. Le siège fort honorable que la ville a supporté pendant de longs mois, ses mines de diamant connues du monde entier, le séjour de Cecil Rhodes, les agissements et les intérêts plus ou moins

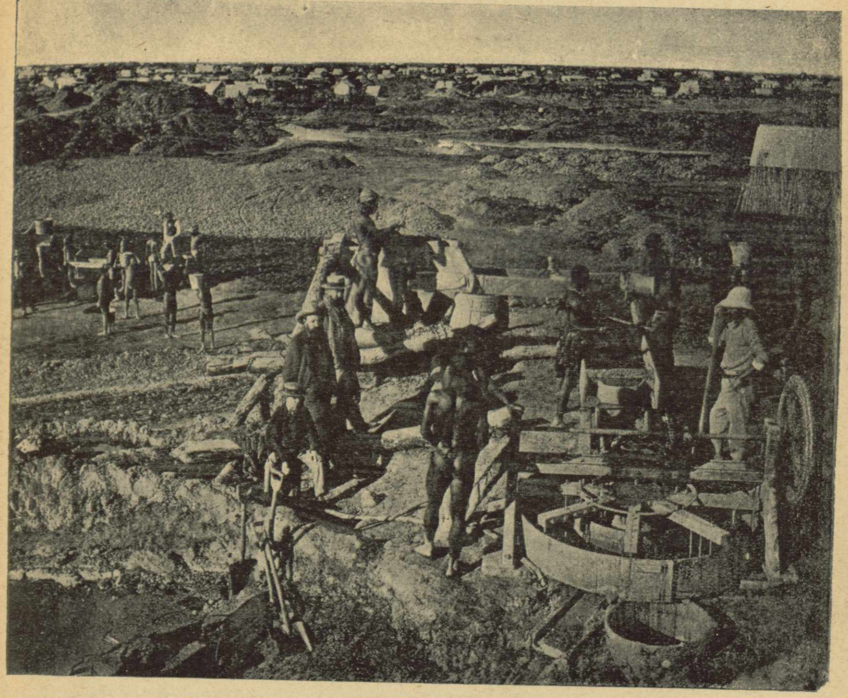
déguisés de la famille de M. J. Chamberlain, ont fait de Kimberley une cité célèbre dont le nom ne sera plus oublié. Je me dispense à cet égard de tout commentaire, sans vouloir rechercher où est la vérité, où est la justice, mais je ne peux m'empêcher de revenir, en quelques lignes, sur les observations précédentes.

J'ai constaté, avec le plus sincère regret, l'abandon de la culture de ces pays qui ne manquent pas de fertilité, et la difficulté de réagir contre le courant contraire. Nous nous plaignons, en France, depuis bien des années, de la dépopulation des campagnes en faveur des villes, nous cherchons tous les jours, sans succès du reste, les moyens d'y remédier, et l'on s'étonnerait qu'il en soit de même dans les prestigieuses régions australes ! Les villes n'offrent, d'ordinaire, pour nos paysans, que des chances bien aléatoires de bien-être et de gain ; ils y vont cependant, par bandes, parce qu'ils se figurent le travail moins dur, plus rémunérateur, et il est navrant de penser au nombre de déceptions qui s'ensuivent.

Comment en serait-il autrement, pour un pays neuf, que la renommée avait fait pavé d'or et semé de diamants? Comment s'expliquer autrement ces départs retentissants de plusieurs membres de l'aristocratie à la recherche de fortunes nouvelles et rapides pour remplacer les anciennes qui avaient disparu ?

Comment ne pas comprendre, sans l'excuser, cette désertion presque générale des indigènes que fascine l'appât de l'or et des pierres précieuses et qui essayent, eux aussi, de saisir leur part de ce gâteau mirifique, et

d'en défendre l'approche aux convoitises cosmopolites ? Les pays riches n'ont-ils pas été, à toutes époques, un objectif pour les conquérants ? Faut-il s'étonner que de pauvres nègres fassent individuellement ce que fait une



Industrie minière à Kimberley.
Lavage primitif. — Machine à mains.

grande nation, en masse ? La seule différence sera le résultat.

Une journée me suffit pour parcourir la ville dans tous ses sens et, sans vouloir raconter l'histoire de Kimberley déjà connue, j'ajouterai cependant à ce volume la traduc-

tion (1) du rapport de M. Reunert faite à la suite de l'Exposition de 1889, publiée ensuite en brochure et dans le cinquième Bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun (2). On pourra trouver maints renseignements sur les mines de diamants, leur exploitation et leur richesse, etc.

Le lecteur a dû comprendre combien j'aurais été heureux de retourner dans le Karoo, et il s'expliquera, sans peine, avec quel plaisir j'ai dû accepter l'invitation qui m'en était faite.

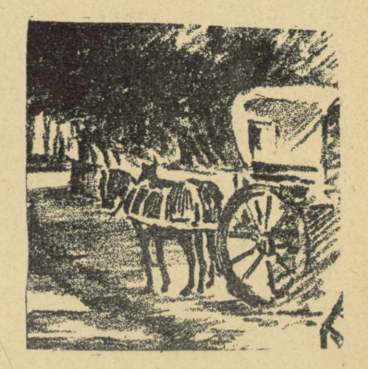
Elle me venait, tout gracieusement, d'un fermier d'ancienne famille française, fier descendant de ces énergiques Huguenots forcés à l'exil en 1686 par la bien inutile révocation de l'édit de Nantes.

Mon bagage étant léger,je me mis rapidement en route et j'abandonnai, presque avec joie, les chemins de fer pour voyager à la mode du pays. Les voitures dont on se sert, les « Carts », sont de grandes charrettes à 4 ou 6 places, recouvertes en toile blanche, attelées de 2, 4 ou 6 chevaux et à deux roues, larges et résistantes pour leur permettre de passer partout, même au travers des cours d'eau, suivant des nécessités fréquentes.

(1) *Les mines de diamant du Cap*, par Th. Reunert, traduit de l'anglais par le comte de M., suivi d'une Étude minéralogique, par M. Couttolenc, professeur à l'école municipale de Reims, 1892.

(2) Dejussieu, à Autun.

Nous sommes, au sortir de la gare, sur un immense plateau entouré de montagnes dénudées, séjour favori des *Quaggas*, des zèbres et des léopards. Le chemin qui nous y a conduits se déroule dans un pays sans culture, sans habitants : rien ne pousse dans cette région, hérissée exclusivement de grosses roches, produits sans doute d'anciennes éruptions volcaniques. Curieux, peut-être au point de vue géologique, le sol n'offre rien d'attirant au voyageur.



Cart de voyage.

Après une faible descente, nous arrivons à une haute muraille naturelle à pic, qui s'étend, sans ouverture apparente, entre nous et la vallée sur une longueur invraisemblable qui semble séparer, comme à l'aide d'un rideau, le monde où l'on est de celui que l'on va voir.

Cependant une grande déchirure entre ces rochers permet le passage de la muraille, puis, tout à coup, une prairie naturelle encore verte, se prolonge à quelque distance auprès d'un petit étang d'où émergent nombre de roseaux. C'est plus qu'une surprise, c'est une révélation. Comme complément à ce paysage, une maison d'habitation, de style hollandais, adossée à la montagne, trois bâtiments, dépendances de la ferme, quelques huttes cafres et c'est tout. Ce paysage vert et riant console de la mono-

tonie du chemin qui y conduit. La ferme étant le but de mon voyage, je m'y dirige sous les auspices de son propriétaire, mon hôte, qui va m'en faire les honneurs.

En l'absence de sa mère, la fille de la maison nous reçoit avec un empressement plein d'aménité, c'est une gracieuse et aimable personne de 19 à 20 ans, dont les traits ne manquent ni de charme ni de distinction ; mais sa maigreur fantastique produit avec son père (le Boos Van de Plaats) (1) le contraste le plus saisissant. Celui-ci, en effet, est gros, grand, large en tous sens, homme charmant, du reste, ayant beaucoup voyagé, beaucoup lu et de conversation très attrayante.

Le fils, garçon d'environ 23 ans, présente, sous ses cheveux pâles, une physionomie intelligente et résolue, un regard franc, loyal, un corps bien découplé, vigoureux. Son attitude, sans prétention, sans embarras, le rend au premier abord essentiellement sympathique.

La maison d'habitation très confortable, recouverte en chaume, abrite les habitants de l'ardeur du soleil ; ce chaume est tellement vieux, l'herbe y pousse si dru que l'on regrette la belle récolte que l'on ferait en la fauchant, ne serait-ce que pour nourrir toute la population moutonnière qui ne broute pas dans la montagne d'aussi plantureux pâturages.

La propreté la plus scrupuleuse distingue toutes les fermes boërs ; tout y est ciré, astiqué, luisant : les pièces

(1) *Boos Van de Plaats* veut dire maître de la maison. On se contente de l'appeler Boos ou Maître, les domestiques dans ce pays étant presque des esclaves.

carrelées de larges briques rouges sont pleines de meubles lourds qui, à défaut d'élégance, ont les dimensions et la commodité.

La fermière, en bonne ménagère, s'occupe exclusivement de tous les travaux intérieurs.

Les femmes portent des costumes très simples, nulle coquetterie, très peu de fanfreluches. De vives et gracieuses qu'elles sont dans leur jeunesse, elles deviennent, avec l'âge, massives et engourdies ; souvent mères d'une nombreuse famille, elles se consacrent exclusivement aux soins de leur mari et de leurs enfants ; ce sont des épouses modèles.

Dans les campagnes, les fermiers aisés offrent souvent à leurs enfants le luxe d'un précepteur, le plus souvent au savoir extrêmement limité.

A l'inverse des femmes qui ne sortent guère de leur intérieur, les hommes ont une existence tout en dehors, ils montent à cheval, vont à la chasse et se contentent, par ailleurs, de manger, boire, fumer et dormir. Je ne crois pas exagérer en disant qu'ils sont avant tout indolents, sinon paresseux. Devant le « Stoop » (perron) qui décore invariablement chaque ferme, végètent, faute de soins, par la force seule de la vigueur de la terre, des *eucalyptus* ou des peupliers d'Italie, coupés en têtards.

Une remarque, en passant : Dans ce pays de propreté rigoureuse, où les maisons présentent à l'intérieur un aspect si minutieusement soigné, on chercherait en vain ces petits réduits dont tout le monde a besoin, en vertu des lois inéluctables de la digestion. Or, comme il n'y en a

pas, on est obligé de s'en passer, et l'on passe au large.

Deux ou trois acres (1) de terre végétale cultivée font suite généralement au groupe de maisons : cet *enclos* entouré de murs en pierres sèches forme la réserve du fermier. Là il jardine, il prépare sa provision de légumes, se servant comme engrais du fumier entassé pendant de longs mois dans les « Kraals » (2) et les étables où couchent ses troupeaux.



Vaches dans le Karoo.

Ces petites étendues de verdure, ombragées de quelques arbres fruitiers, ont l'aspect d'autant d'oasis au milieu du désert.

L'orge, une des principales récoltes des enclos, ne constitue guère, pour le fermier, qu'un appoint à sa provision de fourrage ; on la coupe, dès qu'elle arrive à la hauteur désirable, pour la donner en vert aux animaux.

La rareté des pluies rend l'orge des colonies très riche en gluten, par conséquent très nourrissante. Mais elle ne saurait convenir aux besoins des brasseries installées au Cap qui, surtout, pour les bières de garde ou de réserve,

(1) Je rappellerai, comme je l'ai dit plus haut, que l'acre équivaut à 40 ares 467.

(2) *Kraal* veut dire : Parc à moutons.

demandent à l'importation européenne l'orge qui leur est nécessaire.

On cultive également le blé dans toutes ces contrées et



l'importance des récoltes pourrait être considérable, si l'on ne pratiquait encore des méthodes absolument primitives et erronées aussi bien pour le labourage des terres que pour l'ensemencement du grain ; résultat tangible : rendement, par hectare, du quart à peine de ce que récolterait un fermier chez nous. Le blé se coupe à la faucille, se dresse en gerbes et, une fois sec, on le place sur des aires en terre ou en bouse de vaches durcie. Les chevaux le foulent aux pieds, puis on laisse au vent le soin de séparer le grain de la paille. Je crois inutile d'insister sur la valeur productive de ce procédé.

On a essayé depuis peu, paraît-il, de réagir contre ces habitudes surannées dignes des peuples pasteurs. Quelques personnes entreprenantes sont allées, de ferme en ferme, battre le blé pour le compte des propriétaires. Ce système, surtout appréciable pour les petites exploitations de France, n'a obtenu ici que fort peu de succès, car les agriculteurs du *pays*, encore rebelles aux améliorations qui leur viennent de l'extérieur, restent fidèles à leur séculaire esprit de routine et persistent, au détriment de leurs intérêts, dans leurs vieilles formules.

Une simple comparaison suffira à préciser les observations qui précèdent : en Australie, on vend, avec profit, un sac de blé de 205 livres environ 9 fr. 40. Au Cap, le fermier est en perte, si le sac de blé de même poids et de qualité analogue n'atteint pas 24 ou 25 francs. Je suis bien sûr que nos fermiers de la Beauce n'envieront jamais et imiteront encore moins ceux du Cap.

Je n'ai plus besoin, je crois, d'insister sur l'attirance violente qui m'a saisi en faveur de ce pays étonnant. Je voudrais lui prouver toute ma reconnaissance pour les émotions diverses qu'il m'a procurées ; pour cela, je lui souhaiterais volontiers d'entrer au plus tôt dans les idées modernes, d'abandonner pour toujours ses habitudes anciennes.

Vouloir, c'est pouvoir, jamais mieux le vieux dicton n'a trouvé sa confirmation. En effet, cet immense pays peut devenir un pays riche de son agriculture, il le sera du jour où l'on aura amené à la surface des terres une partie des nappes d'eau et des rivières souterraines qui le sillonnent

dans tous les sens. Déjà pénétré de cette idée, le Gouvernement a favorisé ou ordonné le forage de puits artésiens qui peuvent, en bien peu d'années, transformer radicalement la physionomie et la culture de la contrée. Que faut-il pour obtenir ce changement à vue ? L'adhésion générale des indigènes aux efforts qu'on tente en leur faveur, l'abandon des résistances du premier moment, la perception nette de leur avenir, de leur prospérité. J'espère qu'ils ne fermeront ni les yeux à la lumière ni leurs escarcelles aux bank-notes du monde entier.

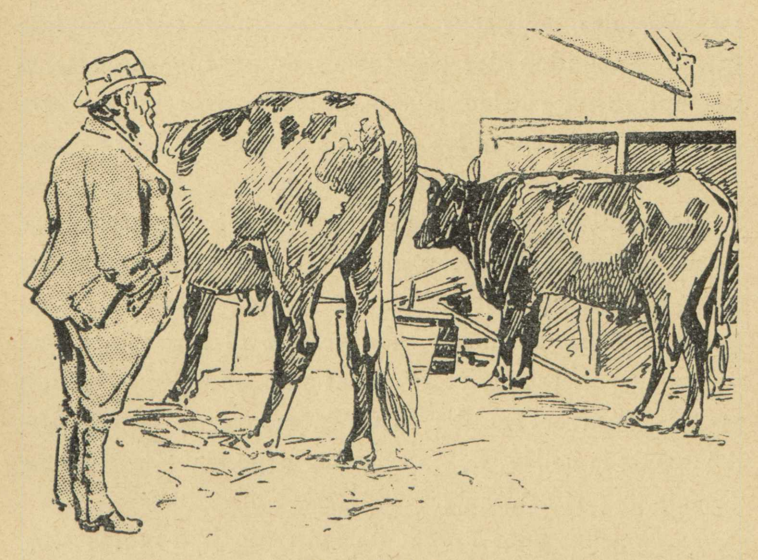
Tel qu'il est, le Karoo nourrit de nombreux troupeaux de moutons dont le total a pu paraître exagéré, tout exact qu'il soit. Il convient d'ajouter que ces pauvres bêtes, livrées à leurs instincts, sans grande ni immédiate surveillance, cherchent et trouvent une nourriture, plutôt maigre, à travers les pierres de la montagne ou les fondrières de la vallée. Ils constituent cependant la richesse principale des habitants.

Les vaches sont l'objet de soins un peu moins sommaires, bien que leur aspect ne soit rien moins que brillant.

Presque toutes, sous poil rouge, à la corne mal venue, ont l'air triste et fatigué, ce qui ne les empêche pas de nourrir à la fois leur maître et leur veau. En hiver, on leur jette, de temps en temps, une poignée de paille, et elles semblent prendre grand goût à ces agapes exceptionnelles. Elles n'en deviennent pas plus grasses pour cela, sans doute pour ne pas humilier la fille de mon hôte qui, à mon retour, me semble plus étique que jamais.

Les puits artésiens ou toute autre amélioration de culture ne pourraient-ils pas, tout comme sous les Pharaons, faire succéder aux vaches maigres des vaches grasses ?

Nous voici rentrés de notre excursion dans l'enclos et



Un fermier boër.

ses environs. L'heure du dîner va sonner, j'avoue que je me réjouis de cette réconfortante perspective. J'ai, de fait, un appétit formidable qui n'a eu besoin, pour s'aiguiser, d'aucun de nos apéritifs appréciés sur les boulevards. Le repas est copieux, bien préparé ; pourquoi faut-il qu'il ait été suivi d'un exécrable « Snick », appelé « Tot » qui n'a de similaire, chez nous, que le poison vulgairement connu sous le nom de vitriol ! Malgré cette impression légè-

rement désagréable que je m'efforçai de mon mieux de dissimuler à mes aimables hôtes, je pris une large part du festin qui m'était offert et je m'associai sans contrainte à la gaieté et à la bonne humeur de cette brave famille.

Quand il a fallu me coucher, je n'ai pu me défendre de quelque trouble et d'un peu d'embarras ; j'étais en présence d'un lit haut de plus de 2 mètres dont la largeur me semblait équivalente. Je tâte le matelas, mes mains s'enfoncent comme dans du beurre. Que va devenir mon corps dans un instant ? Enfin, pour terminer ma reconnaissance, je distingue un drap, grand à peu près comme un mouchoir, destiné à me séparer de mon matelas. J'escalade, je plonge dans la plume et je dormis si bien, ma foi, que je ne me réveillai qu'au grand jour le lendemain. Parlez donc à un voyageur qui circule de modes, d'habitudes et de snobisme !

J'avais réservé à dessein pour le lendemain ma visite aux chevaux, désirant apporter une attention spéciale à ces braves animaux que j'ai toujours aimés de façon particulière.

Si l'on en croit les auteurs anciens, le cheval existait à l'état sauvage en Égypte exclusivement dans le nord de l'Afrique. En 1665, la Compagnie des Indes importa de Java, dans la colonie, un certain nombre de chevaux, produits du « Barbe » et de l'« Arabe », qui suffirent très longtemps aux goûts et aux besoins des habitants. En 1807, pendant la guerre contre la France, les vents malencontreux firent échouer sur la côte deux vaisseaux transportant à Buenos-Ayres des étalons andalous, qui devinrent la souche des chevaux rouans et bleus si recherchés aujourd'hui au Cap.

Depuis 1813, le pur sang anglais a eu toutes les faveurs de l'éleveur sérieux. Mais, dans les campagnes éloignées des centres, on continue à employer des étalons descendant des chevaux importés de Java qui ne donnent, du reste, que des produits de petite taille. On reconnaît facilement qu'ils sont croisés d'arabe par un certain air de famille avec les admirables bêtes d'Algérie, si fines, si élégantes, si vigoureuses, si bien chez elles, qu'elles perdent, en s'expatriant, une partie de leurs précieuses qualités. Amateur passionné du cheval arabe, dont j'avais eu, dans son propre pays, l'occasion de me servir souvent et dont je connaissais toutes les ressources, je ne pouvais pas voir d'un œil indifférent des échantillons, même abâtardis de cette aristocratie chevaline. Je dois convenir que ma déception fut grande, je ne trouvai dans la cavalerie locale que des traits très atténués de ressemblance avec leurs brillants ancêtres. On remarque cependant des points communs, la taille plutôt petite, l'œil vif, intelligent, la jambe nerveuse et fine ; les chevaux du Karoo ont deux signes tristement distinctifs : une maigreur apocalyptique et un pelage indéfinissable. On sent qu'ils portent tous l'empreinte d'un hiver passé dans le désert, et leur croupe tranchante ainsi que leurs canons grêles ne sont pas pour rehausser leur beauté. Ils font merveille à l'usage, mais, du diable, si on s'en douterait.

On me présenta, entre autres, un de ces chevaux, que je suis autorisé de croire avoir été trié sur le volet ; il n'était guère plus haut qu'une mule, et il était impossible de deviner sa couleur. Son poil, pareil à celui d'un ours,

avait à peu près pris toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; sa croupe était ravalée ; sa crinière, sensiblement baie, retombait, au hasard, en petites tresses noueuses et sales le long d'une encolure décharnée. Tous ces chevaux sont doux comme des agneaux et deviendraient de véritables compagnons pour l'homme, s'ils vivaient plus souvent avec lui. J'ai remarqué également un autre cheval, celui-là déjà vieux, ayant blanchi ou plutôt jauni sous le harnais, il a l'air sérieux, réfléchi, des êtres qui ont beaucoup vu, beaucoup souffert, il doit être brave dans l'action, sage dans le conseil. Je suis sûr que nous n'aurions pas mis grand temps à nous comprendre et à devenir de vrais amis, si l'heure ne m'avait forcé de continuer ma route.

A la sortie de l'étable, alors que, pêle-mêle, brebis, vaches, et chevaux s'en allaient boire à la mare voisine, je fus agréablement surpris à la vue de plusieurs mules superbes. J'appris qu'on en élevait en grande quantité dans toute la région. Sans être de taille aussi élevée que leurs congénères d'Espagne ou du Poitou, elles sont également douces, sobres, ardentes, vigoureuses. On les emploie aux divers charrois dès l'âge de deux ans, elles résistent mieux que les chevaux à l'exiguïté de l'alimentation et aux intempéries des saisons.

En revenant des écuries, nous vîmes, dans des clos immenses entourés de fils de fer solides, s'ébattre des autruches au plumage si apprécié des élégantes de tous pays. Nos pères eux-mêmes tenaient en grande estime cet ornement très rare alors. Ainsi, à la bataille de Crécy, en 1346,

le Prince Noir, ayant tué le roi aveugle de Bohême, se saisit des plumes d'autruche de son casque, en orna le sien, et depuis cette époque trois plumes blanches flottent au cimier des Princes de Galles, fils aînés des souverains d'Angleterre.

J'assistais au repas de ces volatiles à l'estomac d'une complaisance proverbiale. Cette masse de plumes, supportée par des jambes longues et nerveuses, se précipite, ailes éployées, le cou tendu, à l'appel du Cafre qui les nourrit, comme nos poulets à la voix de la fermière. On leur jette de l'herbe, de la luzerne, des os broyés à cause du phosphate qu'ils contiennent, du grain mêlé de gravier fin et de l'eau fraîche pour boisson.

Pendant que j'observais un mâle superbe réputé méchant, mon hôte me racontait l'historique de l'industrie des plumes d'autruches dans la colonie ; je le crois assez intéressant pour le relater succinctement ici.

En 1864, des fermiers capturaient deux autruches sauvages qu'ils renfermèrent dans un enclos et qu'ils apprivoisèrent suffisamment pour leur enlever leurs plumes deux fois l'an.

En 1865, l'exportation des plumes d'oiseaux sauvages s'élevait à 17.522 livres représentant une somme de 1.645.000 francs. Le poids fourni par les autruches domestiqués ne figurait encore dans ce total que pour 120 livres.

En 1869, M. Douglas, habitant Hatherston, réussit au moyen de l'incubateur à mener à bien l'éclosion d'un nombre considérable d'œufs. Aussi, en 1882, exportait-on

253.954 livres de plumes vendues 27.000.000 de francs. Ce chiffre a été le plus élevé qu'ait jamais atteint la production dans la colonie.

Depuis, comme toutes les industries basées sur le caprice et la fantaisie, celle de la plume d'autruche subit les variations aléatoires de la mode.

Il résulte des exposés des derniers chapitres que le soi-disant désert pourrait facilement devenir un pays de cocagne. Un blé plus soigné, plus dru, de l'eau courant un peu partout, des bestiaux trouvant, par suite, une nourriture plus abondante, plus saine, un élevage raisonné du cheval et du mulet ; en faut-il même autant pour faire la fortune d'un pays ?





Armes et objets de ménage cafres.

CHAPITRE VI

Les nègres indigènes. — Hottentots et Boschmen. — Excursions aux environs. — Passage d'une rivière.

Malgré mon lever un peu tardit, je pus employer ma matinée, en attendant l'heure du déjeuner, à visiter le « Pondock », local réservé aux travailleurs de la ferme.

Inutile, je crois, de faire du sentiment au sujet des différences de races et de chercher à donner à la race blanche une suprématie que personne ne lui conteste. On peut même dire, pour la race noire dont les défauts ne sont plus à répéter, que la race jaune, au moment où j'écris, ne se recommande pas davantage à la sympathie générale par sa dernière insurrection et les nombreux massacres qui l'ont déjà ensanglantée. Quelques esprits,

trop débonnaires, auront beau exhumer les anciennes découvertes du peuple chinois et s'extasier devant ce raffinement de sa civilisation. Il semble aujourd'hui que le raffinement ne s'exerce que pour inventer des cruautés nouvelles aux martyres de nos nationaux et de nos missionnaires ; je ne m'incline donc pas devant ces éclectiques en manière de sauvagerie. Les Jaunes comme les Noirs sont essentiellement de race inférieure à la nôtre, et le devoir de la race blanche est de s'imposer toujours et partout, même par la force, à ces êtres déprimés.



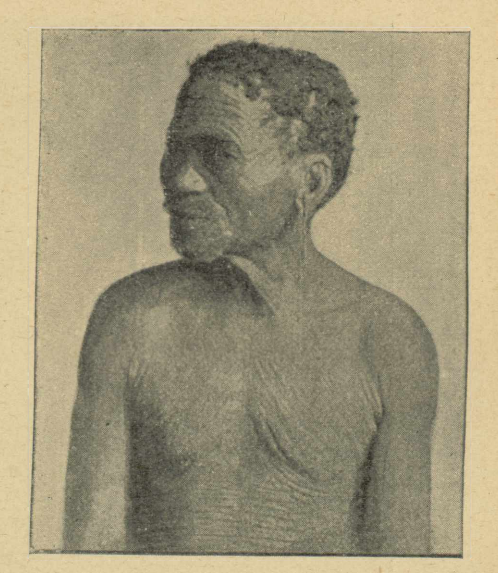
Jeune fille Bechuana.

En passant cette rapide, mais instructive inspection, je me rappelai les nègres que j'avais vus quelques années avant dans leur propre pays, fiers, indépendants, à l'œil vif, à la physionomie ouverte et franche, bien campés sur des jambes qui supportaient des torses vigoureux. Que de changements en si peu



Femme mariée Bechuana.

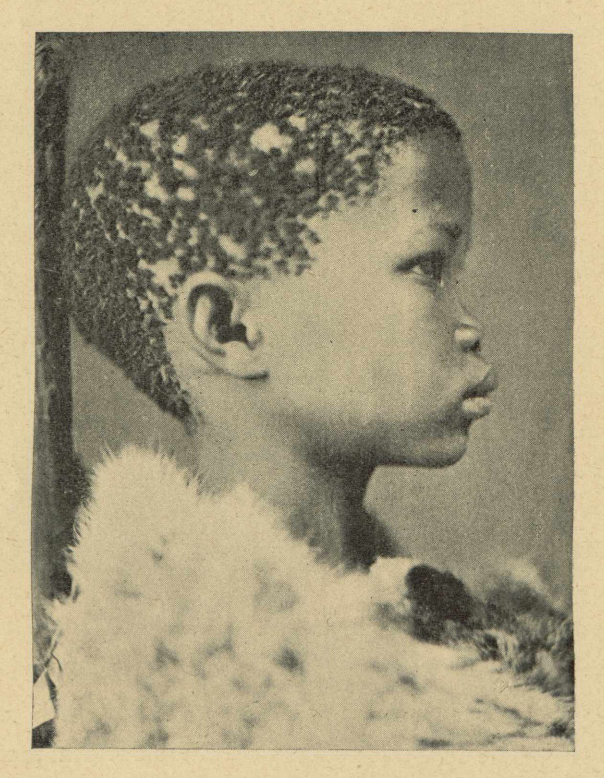
d'années ! Le contact avec les blancs a bouleversé tous leurs caractères, ils deviennent rapidement serviles, bas, rapaces, hypocrites, jusqu'à ce qu'ils soient voleurs et pillards. On voit que, s'ils ont voulu ressembler aux modèles qu'on leur apporte, ils n'ont pas perdu leur temps. On dit aussi qu'ils font des progrès et qu'ils se façonnent à nos mœurs; mais ils n'en prennent que les vices.



Type de Boschman.

Parmi les noirs employés par mon hôte, se trouvait un Boschman (homme des brousses), dont le type particulièrement intéressant va devenir bientôt une rareté presque introuvable dans le Sud-Africain. La race en disparaît chaque jour, refoulée par le besoin d'expansion des blancs, vers le nord de la colonie, dans le désert du Kalahari distant de Cape-Town d'environ 1.200 kilomètres. Cependant, avec la race Hottentote, elle a été autrefois maîtresse absolue de ces immensités. Il est prouvé, en effet, qu'à l'arrivée des Hollandais, en 1652, les Hottentots et les Boschmen habitaient seuls

la péninsule. Par quels phénomènes de vide ou d'absorption, par quels efforts d'aversion, de ténacité, les nou-

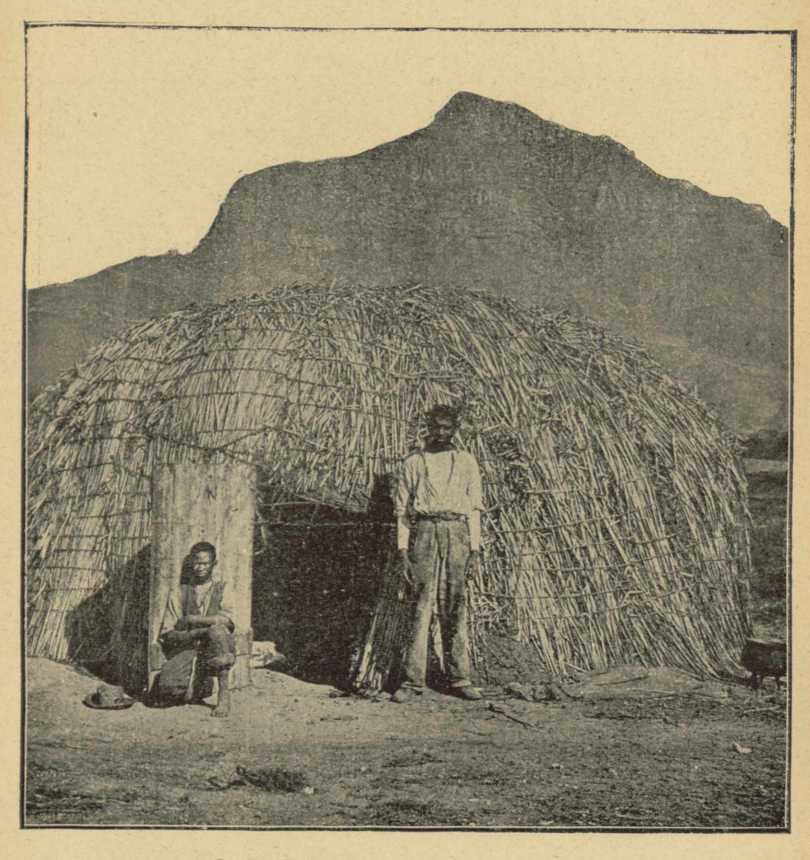


Jeune fille Boschman.

veaux habitants ont-ils pu, dans un cycle relativement si court, se débarrasser de cette race autrefois nombreuse des Boschmen !

Le type en est tout spécial, et ses différences caractéristiques de physionomie doivent être une des causes

principales qui ont empêché son maintien dans la colonie et son assimilation avec les nouveaux envahisseurs.



Le Pondock, « hutte habitation de nègres ».

Le Boschman, chétif de corps, petit de taille, a la peau jaunâtre, les cheveux courts et crépus, le front large et arrondi, les yeux très bruns enfoncés dans la tête, les pommettes des joues extrêmement saillantes et élevées.

La bouche, malgré des lèvres lippues, est relativement petite, le menton étroit rend la figure pointue par le bas. Les dents sont très blanches, malgré l'absence de soins.

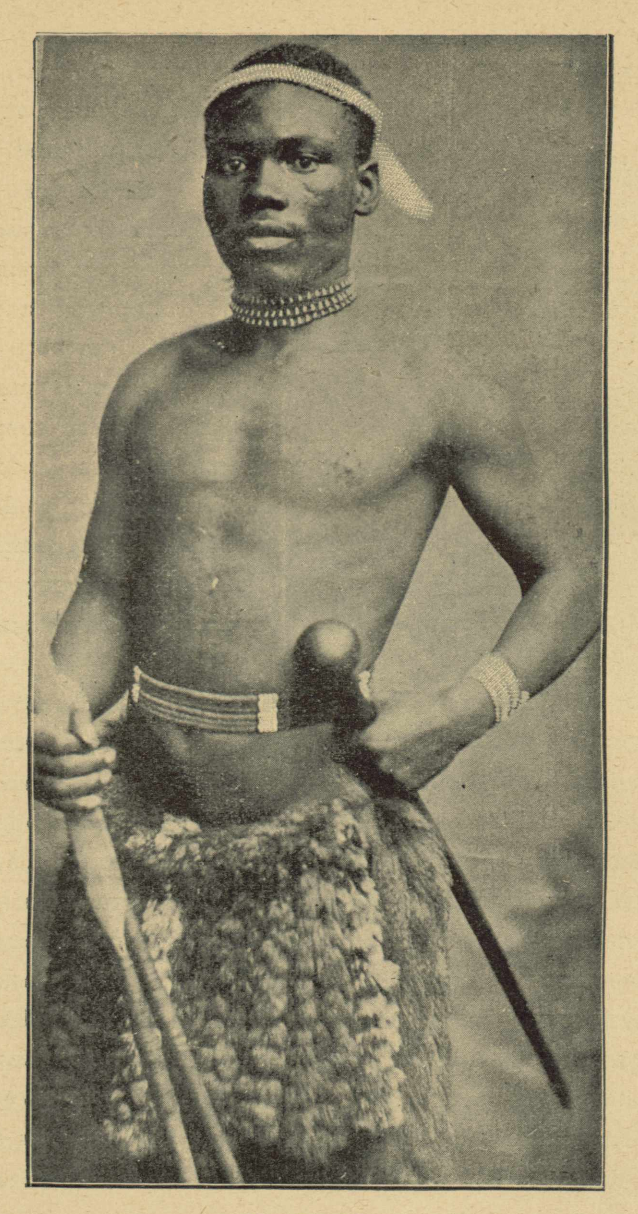



Cafre et sa femme.

Le Boschman, comme tous ceux de sa race, est absolument imberbe ; hommes et femmes sont glabres.

Le type de la femme est sensiblement le même, à part une proéminence presque générale de la bouche qui rend leur profil désagréable.

Rien de semblable en ce qui concerne les Cafres, un des plus beaux modèles de nègres, ni les Hottentots, que nous sommes habitués à voir à l'état de caricatures, par les échantillons de Vénus, dite Hottentote, que les musées sédentaires ou nomades nous exhibent avec des exagérations souvent grotesques. Si l'on veut bien admettre (pourquoi pas ?) le beau dans la race nègre, on ne peut pas refuser à la plus grande partie des Cafres d'être de beaux nègres et aux Hottentots de l'être moins.



Guerrier Cafre.

Cette constatation me force à revenir en arrière, au Boschman, dont le souvenir, je l'avoue, m'est resté indéracinable, poignant. Je pense à cet être disgracié, à cette race maudite qui n'a pu trouver asile nulle part, qui a été chassée de partout. Cet homme-là n'est-il pas, en somme, un être comme les autres et sa couleur, plus jaune que noire, doit-elle être un objet de répulsion, surtout pour des noirs ? Je me demande où l'amour-propre peut bien aller se nicher.



Femme Cafre.

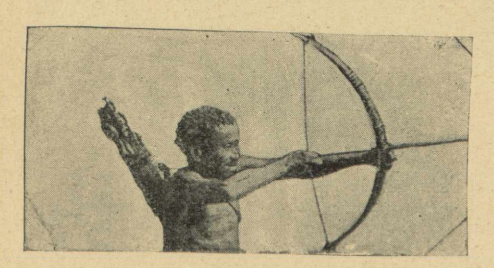
Il est certain que les Boschmen sont des êtres qui vivent à l'état de nature, notre vanité se refuse à toute comparaison avec eux. Qui nous dit cependant que les hommes noirs, jaunes ou rougeâtres, ne sont pas de la même race que nous ? L'Histoire sainte nous l'enseigne, nous devrions le retenir, et ne pas considérer comme des animaux dégénérés ces êtres qui sont des hommes et bien des hommes. Nous les traitons comme des brutes, nous qui vivons dans des températures modérées, dans des milieux élégants, nous qui avons l'orgueil de nos connaissances, de nos découvertes, nous qui nous croyons être plus au-dessus des animaux que nous ne croyons Dieu au-dessus de nous. Qui nous dit qu'un jour ces multitudes en-

core timides ne sortiront pas de leur engourdissement et, perfectionnées à notre contact, ne nous étonneront pas de leurs exploits ? Faut-il se rappeler un exemple tout récent et malheureusement trop instructif ? N'avons-nous pas vu les Chinois qui défendaient les forts de Takou et la ville de Tien-Tsin étonner nos propres soldats par la puissance de leur artillerie et la précision de leur tir ? Il y a quelque différence entre ces Chinois-là et ceux dont nous collectionnons les têtes sur nos étagères ou que nous avons mis en musique dans nos opérettes.


Femme Hottentote.

Malgré la force d'expansion, le besoin de vivre qui pourra peut-être un jour, tout comme à l'époque des invasions barbares, précipiter les nouveaux mondes sur l'ancien, il est peu probable que les Boschmen et les Hottentots soient enclins à venir nous disputer nos territoires.

Ils n'ont pas été ravis, c'est vraisemblable, de voir les blancs s'implanter chez eux et les évincer petit à petit, mais il leur reste encore de grands espaces, ils s'en contentent. Leurs mœurs agrestes, leur existence tout animale, la vue de la nature avec laquelle ils s'identifient, représentent tout ce qu'ils savent ; ils ne désirent rien de plus. Ils n'ont pas, comme les soi-disant heureux de la terre, l'inquiétude de la vie journalière ou l'ambition des honneurs à conquérir ; ne connaissant d'autre vie que la leur, ils se voient tous égaux entre eux et réalisent le programme le plus complet du socialisme moderne. La chasse et leurs troupeaux leur fournissent nourriture et vêtement, l'amour n'est pour eux qu'un rapprochement sexuel, une poussée de la nature à laquelle on obéit librement ; toutes les grandes passions de la civilisation, tous ces grands sentiments qui rendent si souvent nos semblables cruels, injustes, indélicats, sanguinaires, ils ne les ont pas, parce qu'ils n'en sauraient que faire. Ils continuent de vivre dans des huttes enfumées au milieu d'insectes qui partagent leurs vêtements, heureux à leur manière, puisque aucun d'eux n'a jamais pensé à mourir avant son heure. Le suicide est absolument inconnu dans ces peuplades-là.



Je m'arrêterai sur ces réflexions peut-être un peu longues, qui viennent naturellement à l'esprit du voyageur avide de voir, de comparer.

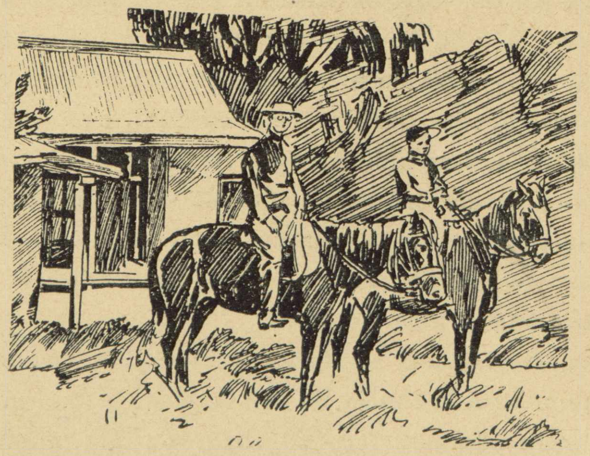
Comme dernier mot, je n'ai pas la prétention de prouver que Boschmen et Hottentots jouissent d'un bonheur parfait. Pas plus dans les régions australes qu'au-dessus de l'Équateur ce desideratum général ne se rencontre ; je crains que le bien-être dont se contentaient tous ces pauvres nègres, n'en connaissant pas d'autre, ne disparaisse petit à petit et pour toujours, en contemplant de près les exigences de nos habitudes, en prenant à nos mœurs ce qu'elles ont de plus séduisant, c'est-à-dire de plus mauvais. Les indigènes du Sud seront bientôt ce que sont actuellement depuis plus de trente ans ceux de l'Algérie, qui ont pris, de leurs contacts journaliers avec nos compatriotes, le jeu, l'absinthe, la gourmandise, la mauvaise foi, la sournoiserie, etc...

Je revins déjeuner à la ferme de mon hôte ; de nouveau je fis honneur à la cuisine de son aimable jeune fille qui n'engraisse toujours pas, en dépit de ses succulents rôtis.

Dans la journée nous montâmes à cheval pour aller voir le *Bosch* (le bois, la brousse). Grand nom, petite chose et l'on voit, à l'appellation pompeuse qu'on lui octroie, qu'un petit amas de plantes vertes est chose rare dans le pays. Quelques mimosas poussent dans le lit ou sur le bord des cours d'eau ; quelques autres arbrisseaux, le *Melkbosch*, le *Kameldoorn*, de la famille de ceux dont j'ai déjà parlé, traînent de-ci de-là leur misérable existence et ne donnent qu'une végétation rabougrie. A peine si les plus élevés d'entre eux arrivent à hauteur d'homme. En outre, ils sont très espacés les uns des autres.

La conséquence directe de cette végétation embryon-

naire, l'absence complète de bois, est un des fléaux du pays. On ne s'explique pas comment des populations comme celles du Karoo peuvent se passer de combustibles pendant les pluies torrentielles de l'été et le froid relativement rigoureux de l'hiver (1). A une époque encore peu



Départ pour l'excursion.

éloignée, il n'existait dans les fermes aucun moyen de chauffage, pas la moindre cheminée, pas le plus petit poêle ; on se contentait de modestes fourneaux de cuisine qu'alimentait du fumier, séché au soleil, de vaches ou de moutons.

A un autre point de vue, il faut regretter que le Gouvernement ne soit pas intervenu pour s'opposer aux coupes à blanc des mimosas. Ces arbres, très bons conducteurs de l'électricité, pourraient avoir l'influence de

(1) Les saisons, dans cette partie du Karoo, ne correspondent pas avec celles de la partie de la colonie située près de la mer. Ainsi l'été est la saison pluvieuse, l'hiver la saison sèche.

priver les nuages de la charge électrique qu'ils renferment, de les forcer ainsi à se déverser en pluie sur le sol. Tandis qu'actuellement la chaleur de la terre fane rapidement les herbes qui y poussent et dégage sans interruption des courants d'air sec et chaud. Aussitôt en contact avec les courants brûlants, les nuages de pluie se relèvent et passent sans laisser tomber la moindre goutte d'eau. Le remède s'impose, il est facile, il faut à tout prix planter des arbres dans ce désert, boiser, boiser quand même.

Cette question du bois n'intéresse pas seulement le Karoo, mais la colonie tout entière ; il existe non loin de là, dans le district de Knysna (1), un immense et magnifique massif boisé, où florissait, il y a peu de temps encore, une exploitation forestière développée et prospère, en communication, par de nombreuses voies, avec les centres importants de population, et avec tous les ports de la côte. Comment expliquer l'arrêt presque instantané dans l'exploitation, à quelles causes faut-il attribuer ce fait, vraiment incompréhensible, que des navires venant de Suède et de Norvège importent encore, à l'heure actuelle, tous les bois de construction, quand, à une journée de vapeur de Cape-Town, on trouve des arbres séculaires gisant abattus par l'âge et pourrissant sur place, faute d'emploi ? C'est affaire, sans doute, entre spéculateurs de différents pays, mais le fait n'en reste pas moins un phénomène d'invraisemblance, peut-être même de scandaleux accaparement, on ne sait.

(1) Le district de Knysna est un des plus beaux du sud de l'Afrique. Knysna signifie *Pays des Eaux*.

Après une heure de chevauchée, nous arrivâmes dans un site merveilleusement bizarre, qui présente à nos yeux tout ce qu'on peut rêver de plus déchiré, de plus sombre, de plus bouleversé ; il faudrait vraiment avoir toujours le crayon ou la palette à la main pour reproduire les points de vue multiples qui se succèdent tous, sans jamais se ressembler. Il n'est pas jusqu'à leur couleur qui ne change à l'infini suivant les différentes orientations du soleil ou du spectateur.

Le sol est généralement crevassé par les eaux de pluie qu'apportent les vents du Sud-Est, et le nombre de ces crevasses est tel que les ravins se touchent ou tout au moins communiquent entre eux. Rien, d'ailleurs, de curieux et d'impressionnant comme les masses d'eau qui surgissent tout d'un coup pendant la saison pluvieuse. Elles s'annoncent dans la plaine, par un fracas formidable ; il faut être réellement dans le Sud-Africain pour attendre sans plus d'émotion et de précaution la cataracte qui approche. Desséchée en hiver, la rivière, se remplissant presque instantanément d'une eau furieuse, déborde tout à coup, bondissant au-dessus de ses rives pour envahir les plaines environnantes sur une largeur qui varie souvent de 30 à 150 mètres. La profondeur de ce ravin, tout à l'heure à sec, atteint parfois de 8 à 12 pieds.

La rivière que nous traversons aujourd'hui est parsemée de roches qui, offrant un obstacle au courant, font jaillir l'eau en gerbes et en rendraient le passage très dangereux, sinon impraticable en été, après un orage.

Je me souviens d'avoir, il y a nombre d'années déjà,

passé une de ces rivières et je me rappelle fort bien, parce qu'elle était intense, l'émotion que j'en avais ressentie. Tout d'abord, en voyant émerger de l'eau les roches isolées qui en jalonnaient le parcours et que venait sans interruption frapper une eau jaunâtre, il était impossible de se rendre compte de la profondeur, de voir le fond ; j'ai cru mieux faire en laissant à mon cheval le soin de me diriger. J'avais compté sans les pierres invisibles qui faisaient presque à chaque pas trébucher mon brave conducteur, et je n'ai aucune honte à confesser que chacun de ces soubresauts avait une correspondance directe avec mon cœur qui devait battre, sans doute, un peu plus vite que de coutume. Il est vrai que l'on ne perd pas une minute, dans des circonstances analogues, à contempler les splendeurs de cet inimaginable chaos ; on se remet, une fois l'autre rive atteinte, à respirer plus à l'aise, tout en se rendant compte de la difficulté vaincue.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un troupeau de moutons, d'environ douze cents têtes, gardé par des nègres. Le bizarre accoutrement de ces bergers était vraiment curieux : affublés, les uns de vieux lambeaux d'habits européens, les autres d'épaves de tuniques rouges, rejetées par des fantassins volontaires de la colonie ; leur chaussure, poème de réalisme, non de réalisme pratique, car on ne s'explique guère que dans un pays couvert de pierres, de roches, de sable, de broussailles, les habitants se chaussent, comme les Espagnols, de sortes d'espadrilles en peau de mouton attachées aux pieds avec des lanières qui imitent, moins grossièrement toutefois, le mocassin des

Indiens. La mode de ces chaussures très primitives paraît être générale; mon hôte lui-même en porte de semblables ; je suis certain cependant que ses moyens lui permettent d'en avoir d'autres. Il n'y a décidément rien à faire, pour ce qui est de la mode, sous ces latitudes.

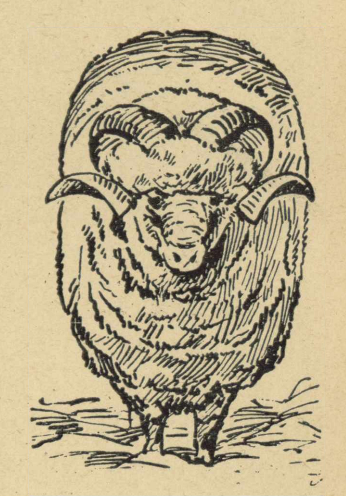




CHAPITRE VII

Exploitations agricoles. — Moutons et brebis. — Simplicité des procédés d'élevage. — Faiblesse du rendement. — Chèvres. — Retour. — Passage des torrents.

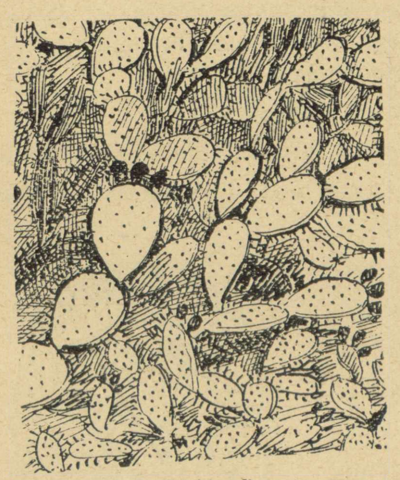
C'est en 1790 seulement que le colonel hollandais Gordon importa le premier mérinos espagnol dans la colonie. Depuis quelques années à peine les colons avisés préfèrent le mouton de Rambouillet, il tient aujourd'hui le premier rang dans l'industrie lainière.



Un mouton mérinos.

Le mouton a pourtant d'autres ennemis que le climat et l'aridité du sol ; parmi eux le plus dangereux est le « Xanthium spinosum » qui n'a pas peu contribué, par ses épines, à déprécier, encore maintenant, la valeur des laines du

Cap sur les marchés européens. J'ajouterai, en passant, que tous les troupeaux de moutons sont d'une propreté douteuse, couverts en trop grand nombre de gales « Brandzieckté » et d'autres maladies de peau qui n'augmentent pas la quantité et la qualité de la laine. Cela provient certainement de ce que le fermier ne lave ses moutons qu'une fois par an et que, sans doute aussi, sous prétexte d'économie, il ajoute une trop grande quantité d'eau aux doses de solutions médicales qui pourraient guérir ces pauvres bêtes. Comme je sais, par expérience, combien il est inutile de discuter sur certains sujets avec un Boër, obstiné toujours, ignorant souvent, je laisse au temps et à la raison le soin de modifier ces habitudes-là.



Le « Prickley Pear ».

Un autre ennemi redoutable du mouton, la plante appelée « Prickley Pear », pousse avec une exubérance exceptionnelle et cause de tels ravages que les fermes d'un district qui en sont infestées deviennent absolument impropres à l'élevage des bestiaux à laine. Leur bouche se tuméfie au point de ne plus laisser à l'animal le passage de la nourriture, ce qui amène la mort à bref délai.

Dans la plupart des pâturages, les bruyères et quelques autres arbustes prennent la place de l'herbe et entretiennent, tout à l'entour, de nombreuses variétés d'ajoncs dont le mouton se montre assez friand. Or, tout en se promenant à la recherche de ce qu'il aime le mieux, le mouton circule à travers branches et épines, longues et drues, et laisse, de toutes parts, en marque de son passage, quelques bons débris de sa toison. Il arrive souvent qu'il y en a une si grande quantité qu'on croirait voir une couche de neige répandue à foison ; cette laine n'est pas perdue et, quand elle a pu être décrassée par la pluie, les bergers la ramassent avec soin. Ce procédé, malgré sa simplicité, est d'ailleurs le même que celui qu'on emploie en Écosse, dans les monts « Cheviots », pour préparer la laine servant à fabriquer les précieux paletots imperméables qui portent ce nom. Il est vrai aussi qu'il y a, dans tous les magasins du monde, des étoffes « Cheviots » qui, à l'inverse du modèle type, sont loin d'être imperméables. Effet vraisemblablement de la fabrication perfectionnée !

Dans les conditions que je viens d'indiquer, on se figure ce que peuvent être des moutons après un hiver passé dans le Karoo. En l'absence d'herbe qui n'est pas encore poussée, les pauvres bêtes sont réduites à pacager, sur la montagne ou dans la plaine, la vieille herbe de l'été passé ou les feuilles fanées des arbrisseaux. On voit combien cette prébende doit être rare et frugale ; on ne saurait s'étonner de l'aspect misérable de tous ces animaux dont l'existence paraît en somme un long supplice. J'ajoute que

l'été comme l'hiver le mouton ne rentre que la nuit dans le parc à ciel ouvert, précaution n'ayant d'autre but que de l'abriter des vents. Il n'est donc pas surprenant que la santé de l'animal soit peu brillante et sa laine dépréciée.

Au milieu des troupeaux de moutons, se traînent quelques brebis indigènes, véritables monstres vivants : elles sont munies d'une queue volumineuse, dont le poids n'excède pas 12 livres ; j'en ai vu qui étaient supportées par un petit chariot à deux roues attaché aux flancs de la bête. Cet appendice incommode, grosse masse d'une graisse fort goûtée dans les fermes, remplace le beurre dans la plupart des préparations culinaires. Ces brebis ne sont jamais tondues, parce que, en fin de saison, on craint qu'elles ne puissent pas résister aux variations de l'été qui approche. On attend simplement, pour recueillir leur laine, que la nouvelle chasse l'ancienne comme la nouvelle feuille chasse celle qui reste de l'année précédente. La brebis traîne alors avec elle de longues mèches qui s'accrochent à tous les obstacles ; les enfants, noirs ou blancs, se chargent de lui en arracher les lambeaux. C'est encore, dans quelques localités de ce pays, la seule manière de récolter la laine. Arrangées de la sorte, ces pauvres bêtes sont littéralement atroces ! Dépouillées par place, elles ont un pelage inégal et multicolore qui les fait ressembler aux mendiants dépenaillés des tableaux de l'École espagnole.

Leur peau est cependant recherchée pour la ganterie : la douzaine se paye couramment de 30 à 60 francs.

La tonte des moutons se fait d'octobre à décembre, en

plein air et en bloc. Le tondeur reçoit tant pour cent et l'on ne compte que par centaines. Le prix qu'on lui donne est environ 7 francs pour cent moutons tondus. On voit le bénéfice de ce procédé qui, supprimant tout triage, laisse la bonne laine avec la mauvaise, et fait ainsi des balles de laine de qualité souvent médiocre. Malgré cela, l'Amérique achète presque exclusivement à elle seule toute cette laine du Karoo, surtout à cause de la légèreté de son poids et de l'uniformité de la longueur de la toison. Chaque mouton fournit en moyenne 5 livres de laine qui se paye couramment de 13 à 40 sous la livre.

L'élevage des agneaux est plus rémunérateur ; il donne, en bonne année, 75 pour 100 de réussite.

Il ne faudrait pas en conclure que cette exploitation soit bien prospère ; cependant on a ici un climat plutôt favorable et des femelles d'une fécondité prodigieuse. (On a constaté, en effet, qu'un troupeau de 1.300 têtes avait atteint, en moins de quatre ans, le chiffre presque fabuleux de 4.000 moutons.) Le fermier pourtant ne gagne pas d'argent, tant sont indéracinables l'insouciance et l'incapacité de la plupart d'entre eux. Que de temps ne faudra-t-il pas encore pour les convaincre qu'ils auraient pécuniairement le plus grand avantage à mieux soigner leurs troupeaux, à trier et laver leur laine avant l'expédition !

Il ressort des statistiques officielles que l'exportation annuelle des laines du Sud-Africain se chiffre par un total de 56 millions de livres, formant une somme globale de 37 millions de francs. Or, sur tous les marchés européens, cette laine se cote en moyenne six sous moins

cher que les similaires d'Australie et de la Nouvelle-Zélande, ce qui représente, pour les fermiers du Cap, une différence annuelle que peu de travail supplémentaire leur permettrait de convertir en bénéfices.

Je dois une mention particulière aux chèvres indigènes qui, gracieuses, gambadent en tête des troupeaux de moutons, ainsi qu'à la chèvre Angora, nombreuse aujourd'hui dans le Karoo, et dont la toison, d'une blancheur éblouissante, aux poils fins, soyeux, argentés, sert à fabriquer, en Angleterre, l'étoffe précieuse connue sous le nom de « Mohair ».

Ayant terminé le séjour que je comptais faire dans la ferme, je fus sur pied le lendemain matin de bonne heure pour me mettre en route. Mais, en ouvrant ma fenêtre, je fus assailli par un ouragan de vent et de neige (1).

Impossible de penser à partir par un temps semblable ! Je me résignai donc au repos forcé, attendant une éclaircie qui se laissa désirer toute la journée. Le lendemain matin seulement, je pus appareiller pour le retour. Mon hôte, aimable et complaisant jusqu'à la fin, m'avait offert un guide, immédiatement accepté, que je priai d'aller à la recherche de ses chevaux de selle. Ceux-ci ne devaient pas se trouver à grande distance, car, au milieu du brouillard, je voyais leurs silhouettes s'estomper aux alentours du réservoir, faisant le gros dos au vent violent du Sud-Est qui leur envoyait encore les dernières bribes de la rafale neigeuse.

(1) La neige tombe dans le Karoo pendant les mois de juin, juillet et août, quelquefois même en septembre.



Passage d'une rivière en voiture.

Au moment d'un départ, il était prudent de déjeuner, ce que je fis en attendant l'arrivée de mon guide. Hélas ! je n'étais pas encore près de le revoir. Enfin, après deux grandes heures, pendant lesquelles j'ai compris, pour la première fois, les transes de sœur Anne, je vis mon homme apparaître, tremblant, la mine déconfite, deux chevaux seulement en mains. Comme je me préparais à lui reprocher sa lenteur, il me raconta, avec une tristesse communicative, que le reste de sa cavalerie s'était éclipsée pendant la nuit, peu satisfaite, sans doute, de la pauvre nourriture qu'elle avait trouvée au milieu des buissons de la plaine. Il avait employé les deux heures, pendant lesquelles je l'attendais, à courir, sans le moindre succès, après ses animaux ; finalement il ne semblait pas autrement ravi de galoper, en ma compagnie, douze lieues pour recommencer le lendemain la poursuite de ses chevaux qui pouvaient avoir gagné du terrain, Dieu sait dans quelle direction !

Ce fâcheux contretemps m'ayant retardé, je me hâtai d'arrêter les jérémiades du bonhomme par un léger supplément de guides et je pris congé de mes aimables hôtes avec un réel sentiment de regrets et de reconnaissance.

Nous nous mîmes en route par un temps affreux, le vent soufflait toujours avec rage pendant que nous arrivions sur les bords d'une rivière passée quelques jours auparavant, presque sans y prêter attention. Cette fois, par suite de la fonte subite des neiges et de la pluie, la rivière avait une allure tout à fait menaçante ; sa hauteur, que

l'on ne pouvait pas évaluer, me semblait particulièrement démesurée. Il fallait passer cependant, puisqu'il était impossible d'aller ailleurs ; mon guide me rassura en me montrant la route. Son habileté, sa complète connaissance de tous les passages, même à travers l'eau, firent que nous arrivâmes sans encombre à la rive opposée. Je n'oublie pas, dans ces éloges bien mérités, nos vaillants petits chevaux qui sont, sans contredit, des bêtes exceptionnelles. Rien ne les rebute, rien ne les effraye ; marchant les rênes sur le cou, abandonnés à leur seul instinct, ils sondent le terrain, tâtent les passages, ne s'appuyant que sur les rochers solides, visant avec confiance l'autre bord, leur objectif, sans se tromper jamais. Je mélangeai dans mon admiration ma nouvelle monture et le vieux cheval, le vétéran dont j'ai déjà parlé, qui avait, en pareilles circonstances, rendu tant de signalés services, paraît-il, à mon guide.

Nous pûmes traverser de la même manière plusieurs autres torrents qui se trouvaient sur notre chemin et qui, tout aussi mouvementés que le premier, ne se montrèrent pas plus dangereux.

Je parvins ainsi à gagner, non sans quelques émotions, la station du chemin de fer ; quelques heures après, j'arrivais à Cape-Town. Longtemps, sur le bateau qui me ramenait en France, aujourd'hui encore, après nombre d'années, ce n'est pas sans intérêt que je pense à ce monde désolé et désolant qui s'appelle le Karoo, produit d'une nature parcimonieuse, mais, certes, perfectible dans l'avenir.

CHAPITRE VIII

Réflexions générales. — Conclusions.

Je ne sais pas si j'ai fait, de cette partie du Sud-Africain, une description intéressante ; je l'ai faite, tout au moins, sincère avec une impression partout recueillie sur place. Si j'ai eu recours aux documents locaux pour des chiffres de statistique très difficiles à établir autrement, j'ai, en revanche, beaucoup couru, beaucoup vu, beaucoup interrogé, avant de confier à ces pages le résultat de mes observations.

Reportons, si vous le voulez bien, les yeux sur ce pays que la guerre désole depuis plus de dix mois. Quelle en sera la fin ? Quelles en seront les conséquences ? Dieu seul le sait, car je ne compte pas beaucoup sur la diplomatie

européenne pour aplanir des difficultés qui pourront alors surgir sans nombre.

Les nombreuses remarques consignées au cours de cette étude tendent toutes à prouver l'état de pauvreté et d'infériorité de ces pays dignes d'un meilleur sort. Il s'est trouvé que, pendant mon dernier séjour à la ferme du Karoo, plusieurs propriétaires, fermiers des environs, s'y étaient donné rendez-vous. J'ai pu, avec eux, apprendre des choses nouvelles, établir des comparaisons instructives et j'ai conclu, d'après des exemples probants, que, si l'économie rurale et agricole était encore trop rudimentaire, le mal n'était pas sans remède. Ces contrées, en effet, jouissent alternativement d'une chaleur excessive et d'une humidité de plusieurs mois qui, combinées, font pousser presque instantanément, presque sans culture, les semences confiées à leur sol ; cependant le rendement est médiocre : la terre donne peu ; l'élevage, encore tributaire des procédés d'un autre âge, ne peut pas lutter avec la concurrence des autres colonies australes ; à peine rémunérateur, il pourrait être une fortune.

Comment ne pas envisager, dès lors, les changements nombreux et radicaux qui se produiraient à coup sûr, si l'assiette de la population se modifiait, si, à côté de ces indigènes apathiques, peu soucieux de leurs intérêts et *a fortiori* de l'intérêt général, contents, malgré tout, de leur sort, si misérable qu'il soit, il venait se fixer, se souder des groupes sérieux d'Européens, robustes, actifs, laborieux, industrieux, honnêtes !

Il me semble qu'aujourd'hui, plus que jamais, ces exodes

d'étrangers dans les pays neufs ont leur raison d'être. Je ne voudrais pas trop entrer dans le domaine de la politique qui sort de mes moyens et de mes goûts ; je ne peux pas cependant ne pas constater que c'est au nom de la civilisation que les armées de toutes les puissances européennes sont en Chine aujourd'hui, et que toujours au nom de la civilisation elles veulent s'établir dans ce pays, même à main armée. Or, il est constant que la civilisation chinoise a précédé la nôtre d'une foule de siècles et que, si elle en diffère sur beaucoup de points, elle a du moins maintenant l'amour du sol natal et la haine des envahisseurs. La guerre actuelle de l'Angleterre contre la République du Transvaal et l'État libre d'Orange a-t-elle une cause analogue ? Est-ce parce qu'un pays est libre et riche qu'il doit devenir l'objet des convoitises et des intrusions d'un autre ? Je rends un immense et sincère hommage à la ténacité exemplaire et au courage irréductible des Boërs, mais je me demande aussi, d'après ce que j'ai vu et dit de leur pays, de leur prospérité, s'ils ne gagneraient pas davantage à un rapprochement plus amiable avec les Anglais. Les grands mots sont surtout à la mode dans notre temps et quand, en enflant la voix, on a dit : Patrie, drapeau, sol natal, liberté, etc., on croit avoir tout dit. Si le concert est universel, combien les actes sont différents. Tel parle de liberté (pour lui, sans doute), qui trouve tout naturel de priver les autres de la leur. Tel prône l'amour de la patrie qui se lance à la conquête de pays étrangers,comme si ces pays-là n'étaient pas aussi la patrie de ceux qui l'habitent.

D'autre part, l'histoire ne nous montre-t-elle pas des exemples nombreux d'assimilations coloniales qui ont aussi bien réussi aux vaincus envahis qu'à leurs envahisseurs. Ainsi les Arabes de la Méditerranée ont mis beaucoup de temps à reconnaître les bienfaits de l'occupation française.

Je comprends mieux que personne, car j'en ai souffert, le sentiment profond qui doit animer l'homme de cœur pour son pays ; je serai toujours avec ceux qui donneront même leur vie pour la défense et l'intégrité du sol natal. Mais où commencent, où finissent les droits des puissances dites civilisées ? Un Russe ou un Japonais fera-t-il comprendre à un Chinois qu'il est le plus arriéré des barbares et qu'il a besoin d'être dépouillé, rançonné pour être à hauteur de la civilisation européenne ? Un Anglais sera-t-il écouté d'un Boër quand il viendra lui dire que ses champs sont mal cultivés, peu productifs ; qu'il est nécessaire, indispensable d'être dépouillé pour donner à son pays l'essor qui lui fait défaut ? Et ici, encore, je rentre dans les conclusions qui précèdent.

On n'empêchera pas non plus les esprits malveillants, plus avisés peut-être, de voir, dans ces incursions faites sous le couvert généreux de la civilisation, des idées plus pratiques, des convoitises moins humanitaires, et, si à côté des déserts inexploités du Griqualand-West, du Bechuanaland et du Karoo, on songe aux terrains aurifères et diamantifères qui les avoisinent, on se demande si, dans ce cas, les grands mots de civilisation, d'émancipation, de protection ne cachent pas de vilaines pensées d'accaparement, de spéculation.

A l'heure où j'achève les quelques pages de cette étude, j'apprends que Pékin vient d'être pris et occupé par les armées internationales, que le sang ne va plus être répandu, au moins dans cette partie du monde. J'applaudis de tout cœur à cette victoire, j'en augure les meilleurs résultats, pour le présent du moins. Mais peut-on en espérer une paix définitive ? Ne doit-on pas penser que les Chinois garderont le rancœur de cette humiliation et qu'ils songeront, eux aussi, à une revanche ultérieure ? Qu'ils amassent, avec le temps et avec l'argent qui ne leur manque pas, les engins destructifs qu'ils n'ont pas encore, alors ils pourront devenir singulièrement redoutables à la vieille Europe. Le péril jaune n'a pas disparu, il ne fait, à mon avis, que renaître de ses cendres, et cette colossale nation de 400.000.000 d'habitants, lassée, exaspérée des invasions et des spoliations presque annuelles dont elle est victime, pourra peut-être un jour secouer le joug des civilisateurs à outrance et se ruer, comme aux temps des invasions des barbares, sur ceux-là mêmes qui lui ont appris le nouveau métier d'émigrants armés.

Il en est de même au Transvaal, avec cette immense différence que personne, dans les Républiques Sud-Africaines, n'avait fourni prétexte à des représailles quelconques ; cependant, malgré la répulsion générale, aucune puissance, même des plus fortes, n'a osé s'entremettre pour arrêter cette lutte impie.

Certainement, le plan de l'Angleterre consiste à faire de l'Afrique une vaste colonie anglaise, en reliant Cape-Town avec le Caire par un chemin de fer anglais. L'idée

peut être ingénieuse, grandiose, elle n'aura jamais que l'assentiment des gens à qui elle profitera. Ce n'est pas le moment, en effet, où les Indes, jadis le trésor britannique, semblent une terre épuisée, plus fertile en famines qu'en récoltes, plus riche en révoltes qu'en soumissions, ce n'est pas, dis-je, le moment où elles peuvent être abandonnées par l'ancien conquérant pour passer aux mains d'un nouveau ; ce n'est pas le moment, non plus, qui convient pour tenter une diversion de ce genre. On aperçoit trop le bout de l'oreille de l'agioteur malin qui sait se retourner pour se couvrir d'une opération aléatoire sur une valeur indiscutable. Et, malgré soi, l'on se remémore cette farce de Bilboquet, dans le *Vaudeville des Saltimbanques*, qui, en présence de bagages nombreux et élégants, conclut avec logique : « Ces objets ne sont à personne, donc ils sont à nous ! »

Comme on le voit, je suis l'ennemi irréconciliable des invasions à main armée, je n'admets que sous bénéfice d'inventaire les conquêtes à coups de canon au nom des grands principes de la civilisation et de la supériorité de la race blanche sur les races noire ou jaune.

Je mets au même rang les empiétements de la Russie dans la Mandchourie, les établissements nouveaux de l'Allemagne, les tentatives presque journalières des Anglais, l'occupation française au Tonkin, l'intervention armée de l'Amérique dans les colonies espagnoles, tout enfin ce qui n'a été obtenu que par la force, en dépit du droit.

Un homme qui tue son semblable est condamné, c'est justice. Un peuple qui en massacre un autre est porté

aux nues. Le premier s'appelle un vulgaire assassin, le second un héros. Le principe est le même, c'est le nombre des participants qui change la dénomination.

Je reviens de la sorte, par la force du raisonnement, à l'idée capitale de mes conclusions, c'est-à-dire à prouver que certains pays, encore arriérés, ont besoin d'un élément nouveau pour se juxtaposer, même profiter de leur état d'infériorité. J'admets, dans ces conditions, les colons de bonne volonté avec leurs bras vigoureux et leurs charrues dociles, mais non les soldats avec leurs canons et les percepteurs avec leurs sacoches. Les pays incultes ou mal cultivés du Sud-Africain pourront devenir excellents en peu d'années, avec de bons procédés de culture et d'exploitation ; ils végéteront toujours, jusqu'à en mourir, sous la férule d'un vainqueur, sous le talon d'un conquérant.

20 août 1900.



LE BECHUANALAND

ET LE

PROTECTORAT ANGLAIS

Récit d'un voyage (1890)

Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de traiter du Bechuanaland et du Protectorat anglais, pays à peu près inexplorés jusqu'en 1884 et auxquels il eût été encore impossible d'assigner des limites exactes.

Cette étude comprendra un aperçu de leur civilisation, de leurs lois, coutumes, légendes, langage, ainsi qu'une description sommaire de la flore et de la faune.

Les limites géographiques du Bechuanaland sont aujourd'hui définies ainsi qu'il suit : la colonie du Cap de Bonne-Espérance au sud ; au sud-est, la République Sud-Africaine ou Transvaal ; au nord et à l'ouest, le Protectorat, qui s'étend jusqu'au 22e degré de latitude sud et jusqu'au 25e degré de longitude est. La rivière du Molopo et le lit du Ramathlabama forment la frontière entre le Bechuanaland anglais et le Protectorat. La superficie totale du Bechuanaland est de 162.000 milles carrés (1).

(1) Le mille carré égale 2 kil. 1/2 carrés.

Le 25 février 1890, je pris à Cape-Town le chemin de fer pour Kimberley (1.041 kil.). La ligne traverse le Karoo, que j'ai plusieurs fois parcouru dans mes précédents voyages. Le Karoo ou Grand Désert, à une altitude de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, commence à l'est d'Hex-River, à Klein-Straat, et finit à Buffel's-River, 96 kilomètres plus à l'est ; le Gouph, qui n'est en réalité que la continuation de ce désert, lui succède pour se terminer à Beaufort-West, 400 kilomètres plus loin. La largeur de ces deux districts varie de 2 à 80 kilomètres.

Le plus profond silence règne dans cette immense solitude. Pas un être humain, pas un animal, pas une plante, rien que des pierres et du sable étincelant aux rayons du soleil tropical.

Cependant cette stérilité du sol n'est qu'apparente, elle dure juste autant que la saison torride. La nature prévoyante a revêtu les racines des plantes d'une enveloppe ligneuse qui leur permet de résister à l'action du soleil. Aux premières pluies les plantes apparaissent. En quelques jours le désert se transforme en un splendide jardin où s'épanouissent des fleurs aux plus riantes couleurs. Cette superbe végétation disparaît aussitôt que les jours s'allongent, le soleil alors dessèche et durcit la terre de ses rayons enflammés.

Cependant, malgré la chaleur, malgré l'absence prolongée de végétation, ce désert est habité.

Vers la fin du siècle dernier quelques fermiers hollandais s'y établirent avec leurs familles et leurs troupeaux. Le

gouvernement du Cap, toujours prêt à encourager la colonisation, céda les terres en toute propriété aux premiers occupants. Le Karoo fut divisé en fermes de dix à vingt mille hectares, dont les limites furent fixées par les employés du cadastre au moyen de piquets plantés en terre après une marche pédestre, du nord au sud et de l'est à l'ouest, sur toute l'étendue de la propriété. Il était soigneusement tenu compte du nombre de pas et du temps employé au parcours, de façon à pouvoir renouveler l'expérience en cas de contestations avec les voisins.

Ces propriétés ont passé de père en fils jusqu'à la génération actuelle.

Si le voyageur qui traverse le Karoo rencontre une de ces fermes, c'est pour lui une chance heureuse, il y reçoit la plus cordiale, la plus généreuse hospitalité.

Les fermiers ne cultivent rien excepté quelques plantes vertes, des légumes et des céréales qui arrivent d'ailleurs fort bien à maturité. Ils promènent leurs troupeaux à travers les vastes plaines, cherchant à découvrir la maigre végétation qui servira de nourriture aux bêtes. Parfois, en été, si un orage éclate dans un district éloigné, ils envoient leurs moutons dans ce coin fortuné, où ils trouvent de riches pâturages sortis subitement de terre sous l'action combinée des pluies et de la chaleur. L'existence de ces fermiers se passe dans l'éternelle crainte de la famine et de la soif. Si l'année est stérile, si la sécheresse persiste au delà de certaines époques déterminées, les bestiaux meurent par milliers. C'est le malheur, c'est la ruine, et pourtant l'homme est attaché au sol, il est fait à cette vie ;

aucune tentation n'est assez forte pour l'en arracher.

A Beaufort, nous quittons le Gouph ; la plaine s'étend toujours à perte de vue d'un horizon à l'autre, mais la végétation est plus riche, quelques arbres apparaissent de temps en temps, des troupeaux de moutons s'aperçoivent au loin conduits par des bergers hottentots, des troupes d'antilopes passent rapides comme le vent ; le passage du Karoo n'est plus qu'un triste souvenir, un mauvais rêve qui, un instant, a hanté notre imagination. Le train court à raison de 33 kilomètres à l'heure, nous nous arrêtons successivement à Victoria–West-Road, Richemond-Road, de Aar, etc.

Il y a vingt-sept heures que nous voyageons, nous joignons le fleuve Orange large de 282 mètres ; le train traverse avec un bruit de tonnerre l'immense pont de fer jeté à une hauteur de 15 mètres au-dessus du niveau de l'eau (1).

L'Orange est le grand fleuve de l'Afrique du Sud. Comme le Nil, ses eaux débordent à des époques fixes, et, au moyen d'une bonne canalisation, d'immenses étendues de terrains pourraient être fertilisées. L'Égypte et la colonie du Cap sont placées sous des latitudes équivalentes, le climat est identique, le terrain, les plantes et bon nombre d'animaux sont de même espèce. L'Égypte sans le Nil ne serait qu'un vaste désert produisant quelques plantes salines et succulentes pareilles à celles du Karoo, où les pluies sont non moins rares qu'en Égypte.

(1) Ce pont a coûté 1.500.000 francs.

Les terres sablonneuses de l'Afrique du Sud sont aussi fertiles que celles de l'Égypte quand ces dernières reçoivent les eaux du Nil. Dans les montagnes de l'Abyssinie les pluies commencent généralement en mai et produisent l'inondation du Nil de juin à septembre. Les pluies dans les hautes montagnes de la Cafrerie, au pied desquelles coule le fleuve Orange, commencent en novembre. Les inondations ont lieu en décembre.

On pourrait marquer d'autres analogies ; celles-ci sont suffisamment caractéristiques.

Le fleuve Orange descend du Mont aux Sources, à une altitude de dix mille pieds (1), en Basutoland, aux confins de la colonie de Natal. Il roule ses eaux rapides sur un lit de sable et de rochers, tout constellé de pierres précieuses, opales, calcédoines, agates de toutes les formes, de toutes les couleurs. Selon Le Vaillant et Patterson, ces agates se trouvent en grande masse dans le lit du fleuve jusqu'à son embouchure.

Après avoir traversé le Basutoland, il sépare la colonie du Cap de la République libre d'Orange, puis longe la province du Griqualand-West au sud et forme jusqu'à son embouchure les limites de la colonie et du Bechuanaland anglais, séparant la colonie du Cap des possessions allemandes du Grand Namaqua, pour se jeter enfin dans l'océan Atlantique.

Après avoir franchi les 116 kilomètres qui séparent Kimberley du fleuve Orange, nous nous retrouvions en

(1) Le pied anglais égale 30 centim. 479.

pleine civilisation. La ville de Kimberley doit son origine et son importance à ses célèbres mines de diamants connues aujourd'hui du monde entier (1).

Pour le voyageur qui veut parcourir l'Afrique du Sud et s'en rendre compte, il n'existe qu'un seul moyen de locomotion, le « bullock-wagon » (wagon à bœufs). Ces wagons ont habituellement vingt pieds de longueur sur six à huit pieds de large ; l'attelage se compose de seize à dix-huit bœufs. Les wagons supportent une charge de 5 à 6 mille kilogrammes, la marche moyenne est de 3 milles à l'heure (4 kilomètres).

Rien n'est plus triste, plus monotone que cette marche lente sur des routes poudreuses et mal empierrées, où les wagons ne tiennent debout que par miracle. Le véhicule s'incline à droite, à gauche, il menace de verser dans une fondrière ou sur un amas de roches qui barre la route, le danger est continuel, mais l'intelligente activité des conducteurs pare à toutes les difficultés ; de la voix et du geste ils dirigent la marche des bêtes ; ils savent décrire une courbe, éviter un obstacle, côtoyer un précipice avec une habileté extraordinaire.

Nous partons de Kimberley le 1er mars pour nous diriger sur Barkly-West.

Barkly-West est situé sur le bord septentrional de la rivière du Vaal, à 38 kilomètres de Kimberley. Cette ville, la plus ancienne du Griqualand-West, comptait 15.000 habitants avant la découverte des mines de diamants de

(1) Voir page 175.

Kimberley ; aujourd'hui, sa population est à peine de 200 blancs et de 150 nègres. Sur la rive sud se trouve Pniel, petite ville presque abandonnée, dont les maisons étaient en grande partie construites en fer galvanisé. En 1870, les chercheurs de diamants y firent les premières fouilles, mais la rareté des pierres précieuses les forcèrent bientôt, eux aussi, à quitter ce camp pour chercher fortune ailleurs. Il ne reste plus guère qu'une cinquantaine de personnes sur les placers de Pniel ou de Klip-Drift, qui se font face et se relient au moyen d'un pont.

Le pays est pauvre, la terre produit peu, mais, en marchant vers le nord, la végétation devient plus riche, et l'on rencontre de nombreuses fermes assez bien organisées pour la grande culture.

A une de nos étapes, à Witfontein (non indiqué sur la carte et qui n'est en réalité qu'un assemblage de quelques fermes), nous fûmes surpris de trouver de magnifiques pâturages.

Après Witfontein, on rencontre les premières huttes cafres. Ces huttes, à peu près identiques à celles des districts de l'est et de la colonie, sont pourvues de « stoops », sortes de vérandas en usage chez les Boërs pour protéger la façade des maisons contre l'ardeur du soleil.

Deux jours de marche nous conduisirent à Banks-Drift, contrée souvent visitée par des orages d'une violence indescriptible.

De là nous nous dirigeons sur Taungs, première ville du Bechuanaland, près de la frontière du Griqualand-West, qui s'étend au delà de Banks-Drift.

A 127 kilomètres de Barkly, Taungs, sur la rivière de Hart, résidence de Monkoroane, chef d'une tribu extrêmement industrieuse, ressemble à une vaste ruche d'abeilles par suite de la forme de ses huttes. Nous sommes au seuil du désert de Kalahari. La plaine s'estompe au loin dans l'azur verdâtre du ciel. On aperçoit une sorte de remous lumineux, c'est le sable qui resplendit aux rayons du soleil. L'ombre elle-même est brûlante, la pensée d'un voyage à travers cette plaine mystérieuse fait frémir.

Le Kalahari n'est pas un désert proprement dit, il n'y a pas de rivière, pas d'eau courante, mais, en creusant la terre, on en trouve en quantité suffisante pour établir des réservoirs où, pendant la saison d'été, les indigènes puisent l'eau nécessaire à leurs troupeaux.

Le sol est un sable blanc, parfois légèrement jaune, presque de la silice pure. L'herbe, les plantes grimpantes et les broussailles y poussent en abondance. Dans l'est, où la végétation est plus riche, l'herbe atteint quatre à dix pieds de hauteur. De temps à autre on rencontre des bouquets de grands arbres, véritables oasis où le voyageur trouve le bien-être et le repos.

Le Kalahari est habité par plusieurs tribus, parmi lesquelles les Batalabris et les Bechuanas, qui, chassés de leurs terres par les Cafres, y sont venus chercher asile.

Le désert a des mirages extraordinaires. Pendant la saison chaude le vent souffle du nord au sud.

Dans les autres parties du Bechuanaland le sol est peu accidenté. A l'exception des hauteurs du Monanjamabele, de Kunane et de quelques « kopjes », petits monticules

qui s'élèvent çà et là en affectant des formes étranges, le pays a l'aspect d'une plaine gigantesque. Parfois elle s'étend à perte de vue plate comme une table de billard, puis le terrain forme des ondulations, il devient plus accidenté, plus pittoresque et donne l'impression de la nature agreste et caractéristique des paysages de notre Morvan.

Un des plus charmants sites du pays se déroule entre les rivières Sitlagoli et Maritzani ; par l'opulence de la végétation et la beauté des arbres il rappelle les plus riches pays de France.

La flore du Bechuanaland est semblable à celle de la colonie du Cap et du sud de l'Afrique. L'aloès prospère ainsi que les plantes de même famille. Les lis, les glaïeuls, l'ixia, le tulbaya, le protea, l'oxalis et en général toutes les plantes dont les noms nous sont connus et qui fleurissent dans nos jardins botaniques s'épanouissent ici sous les pas du voyageur.

Les sujets de la famille des graminées, des ficoïdées, des euphorbiacées, sont rares ; les pelargoniums poussent partout dans les plaines et dans les montagnes. Il faut encore citer le splendide erica, dont les charmantes fleurs enrichissent le « veld » (plaine) de leurs vives couleurs. La figue hottentote (*mesembryanthemum edule)* croît dans tout le sud de l'Afrique, de Shoshong au cap des Aiguilles, de Cape-Town à Delagoa-Bay.

Les Hottentots et les Cafres sont très friands de cette plante ainsi que des tubéroses *mesembryanthemum*. Notons en passant que les feuilles du *mesembryanthemum crystal-*

linum et du *mesembryanthemum angulatum* sont supérieures aux feuilles d'épinard des jardins.

Des plantes grimpantes de grandes dimensions s'attachent parfois au kamel doorn dont elles entrelacent les branches. Le kamel doorn (acacia girafe), d'un grain très serré, a le feuillage d'un vert brillant et des fleurs jaunes, odorantes, formant grappes. Cet arbre résineux est très recherché à Kimberley comme bois de chauffage ; il sert en outre à cloisonner les galeries des mines.

Passons au règne animal.

Le Bechuanaland et le Protectorat sont encore riches en gibier et en carnassiers. On y rencontre des lions, des éléphants, des léopards, des panthères, le serval, des hippopotames, des rhinocéros, des girafes, une sorte de sanglier, des hyènes, des chacals, des lynx, des chats sauvages, parmi eux le nigripète du Cap, enfin des singes.

La nombreuse famille des antilopes est représentée par l'hartebeest, le gnu, le koodoo, le springbok, le steenbok, le rietbok, le pallah ou roodebok, le gemsbok, le duiker, le zwart witpensbok.

L'orgétérope, le phatagin, sont des fourmiliers très répandus.

Enfin, les protèles, les hérissons, les porcs-épics, la grande gerboise, le lièvre sauteur, habitent les plaines et les kloofs (1).

Le zèbre, le couagga, se trouvent encore sur les bords

(1) Nom donné par les Hollandais aux ravins boisés.

du Limpopo, dont les eaux abritent le redoutable crocodile.

Quelques rivières sont peuplées de poissons, barbeaux, crabes, tortues, et sur leurs rives se cachent l'iguane, petit animal semblable à un crocodile, le crapaud, la grenouille.

La plaine est peuplée de lézards, de caméléons et d'innombrables insectes.

Comme gibier de plume, les chasseurs peuvent tirer l'autruche, la grande et la petite outarde, le francolin, la pintade, la perdrix grise, la caille, le canard sauvage, la sarcelle, la poule d'eau, la bécassine, la grue, le héron, le butor, la tourterelle à collier, le pigeon ramier, l'alouette, le vanneau, le courlis et nombre de martins-pêcheurs.

On trouve également une grande variété d'oiseaux de toutes couleurs, le coucou cuivré, des geais, l'indicateur, le tisserand, le secrétaire, qui tue les serpents, etc., etc., mais pas un oiseau chanteur. Le cottinga bleu est le plus merveilleux sous le rapport de l'éclatante beauté du plumage.

Parmi les oiseaux de proie, il faut citer : l'aigle, l'épervier, la buse, différentes espèces de faucons, de gerfauts, le chat-huant, la chouette, le hibou, sans oublier le aasvogel, sorte de vautour de couleur jaune, tacheté de noir, aux pattes énormes, à la face hideuse. On le rencontre partout à l'intérieur. C'est le grand épurateur du désert, le plus infatigable gardien de la salubrité publique ; son estomac est l'égout collecteur où vont se transformer toutes les immondices, toutes les puanteurs qui répandraient la

peste si l'oiseau restait un seul jour inactif ou indifférent.

Il vit généralement solitaire et se dissimule dans les anfractuosités des rochers. La vue et l'odorat de cet oiseau sont singulièrement développés.

Qu'un animal quelconque vienne à mourir, aussitôt les aasvogels accourent à tire-d'aile. Partout, à l'horizon, le ciel se couvre de points noirs presque imperceptibles ; ils viennent par milliers, leur nombre augmente sans cesse, ils volent comme le vent, c'est à qui arrivera le premier. Tout à coup ils s'arrêtent et tournoient en des cercles de plus en plus serrés, puis s'abattent sur leur proie. En quelques minutes un bœuf est dépecé, déchiqueté et englouti.

Aussitôt le repas terminé, l'oiseau, devenu lourd et paresseux, va se percher sur l'arbre ou sur le rocher le plus proche, où il s'endort d'un sommeil profond.

Parmi les reptiles, le python mérite une mention spéciale, il atteint souvent plus de 18 pieds de long. Il se nourrit de quadrupèdes qu'il suffoque en les enlaçant, les réduit pour ainsi dire en bouillie et les absorbe après. Cette dernière opération prend souvent plusieurs jours, parce qu'avant d'avaler sa proie il l'enduit, sur tout le corps, d'une salive gluante et visqueuse. Le repas achevé, il reste engourdi pendant plusieurs semaines, c'est alors qu'on peut sans danger s'en emparer. Sa bouche a la forme d'un bec de canard. Les os de la tête, élastiques et musculeux, se prêtent merveilleusement à l'absorption de sa victime.

Les indigènes sèchent la chair de ce serpent pour en faire plus tard une sorte de « curry ».

Je terminerai ce chapitre en rappelant une observation digne d'être notée. Les oiseaux et les animaux affectent généralement la couleur du terrain où on les rencontre, et tous diffèrent ainsi de leurs semblables des bords de la mer.

Les tribus Bechuanas descendent des Basutos, dont ils conservent les principaux caractères de race. Leur établissement dans les contrées qu'ils occupent actuellement remonte à 1840, époque à laquelle ils furent vaincus et chassés de leur pays par les Cafres Zulus.

Leurs kraals ou villages sont composés d'un nombre souvent très considérable de huttes construites de bois et d'herbes entrelacés ; sauf la dimension, ces huttes ressemblent à s'y méprendre aux fourmilières des termites qui couvrent toute la surface du « veld ». Leur procédé de construction est des plus élémentaires. Ils plantent en cercle et à un pouce de profondeur en terre un grand nombre de baguettes de bois de deux à trois centimètres de grosseur. Après leur avoir donné la hauteur voulue, ils les replient en rond au sommet en les fixant avec des fibres végétales. Cette construction faite à la façon des cages d'osier est ensuite couverte d'herbe sur laquelle ils appliquent une épaisse couche de terre glaise rouge.

Pas de portes, pas de fenêtres ; une ouverture ordinairement pratiquée à ras du sol permet de pénétrer à plat ventre dans la hutte.

Chacune de ces huttes est entourée d'une muraille percée de meurtrières. Le kraal est également protégé par un

mur circulaire capable de résister autrefois aux attaques fréquentes des Boërs ou d'un envahisseur quelconque.

Le mobilier et les ustensiles de cuisine sont des plus primitifs. Les nègres qui se croient civilisés couchent dans des lits faits de lattes avec supports sur les côtés, à la tête et aux pieds. Quatre bâtons fourchus, plantés en terre, avec une barre de bois en travers, leur servent d'oreiller. Les tables sont inconnues, mais ils se servent de sièges confectionnés avec quatre morceaux de bois en forme de X. Le siège est recouvert de lanières de peaux d'animaux. Le plancher des huttes indigènes est généralement fait avec la terre des termites, badigeonnée ensuite de bouse de vache renouvelée de temps à autre. Ce plancher est très dur, très uni à sa surface. Un trou circulaire de cinquante à soixante centimètres de diamètre est creusé au centre de la hutte, il sert de foyer pour la cuisson des aliments. La fumée n'a d'autre issue que la porte.

Les Bechuanas vivent de laitage, de maïs, de millet, de haricots de plusieurs variétés, de pogo, de potirons, de patates et de makomanes (une espèce délicieuse de gourde), ainsi que des baies d'un buisson appelé moretlwa ; ils mangent rarement de la viande.

Leur batterie de cuisine se compose d'une marmite de fer avec trépied, de longues cuillères de bois, d'un grand nombre de calebasses de différentes grandeurs et enfin d'un mortier à millet avec son pilon. Ce mortier est en bois dur évidé en forme de cône à sa partie supérieure ; on y verse le grain, qui est écrasé avec un pilon de bois.

Leur façon de se vêtir dépend du degré de latitude ou

de longitude, de l'influence de la civilisation européenne, de la présence des missionnaires et d'une foule d'autres circonstances. Quelques tribus, celles qui se trouvent le plus directement en contact avec les blancs, portent le costume européen ; les autres tribus, beaucoup plus nombreuses, se couvrent le bas des reins d'une sorte de ceinture, rien de plus.

Aussitôt que le froid se fait sentir, ils jettent sur leurs épaules le « kaross », couverture faite de peaux d'animaux tués à la chasse ou pris au piège. Les natifs possèdent une habileté incontestable dans la confection de ces couvertures, qui égalent, comme travail, celles des meilleurs ouvriers européens.

Comme armes, ils emploient deux sortes d'assagais, l'une dont ils se servent comme arme de jet, l'autre dans les combats corps à corps.

Les indigènes lancent l'assagai en la prenant par le milieu, le pouce étendu en dessous et en arrière ; ils impriment ensuite un mouvement de vibration au moyen d'un tremblement du poignet qui en décuple la vitesse et leur permet d'atteindre une distance de soixante-dix mètres.

Outre l'assagai, un grand nombre de Bechuanas sont armés du fusil, du kirri, petite massue qu'on lance à la main, et de la hache de combat. Cette hache rappelle celle dont on se servait à l'époque des croisades. Le Cafre n'a pour arme défensive qu'un grand bouclier de cuir de forme elliptique. Ils ont, comme du reste les Hottentots, deux instruments de musique : le gabourie et le goura.

Ce sont des espèces de guitares ; des boyaux d'antilope fixés à un long bâton creux, c'est le goura ; les cordes de cuivre remplacent les boyaux dans le gabourie. Le goura ressemble un peu au « rebled », violon à deux cordes, des Arabes. Les femmes touchent de ces instruments, les hommes dansent en cercle autour d'elles en frappant la terre du pied.

Il importe de constater que le Cafre à l'état sauvage est un homme loyal, probe, bienveillant et raisonnable. Aussitôt qu'il se trouve en rapport avec les missionnaires et que ceux-ci lui inculquent les premiers principes de la religion, il perd ses qualités naturelles et contracte tous les vices, tous les défauts des Européens, sans en adopter les vertus.

On parvient à lui donner une sorte d'éducation superficielle qui fait croire qu'il a perdu son individualité primitive : il n'en est rien heureusement ; à la première occasion, il jette son pantalon, ses souliers et sa Bible au vent et il reprend son kaross. Ce Cafre quitte la mission pour toujours et redevient un homme de mœurs pures et simples.

Bien plus grave est la condition des femmes ; vertueuses et travailleuses à l'état sauvage, elles perdent toutes leurs qualités aussitôt qu'elles approchent la civilisation.

Stanley résume la question dans les lignes suivantes :

« C'est singulier que le philanthrope européen s'attache encore fermement à cette croyance que l'avancement spirituel soit la seule chose qui manque au noir. On devrait être convaincu que l'homme, qu'il soit

blanc, jaune ou noir, a des besoins matériels. Comme barbare, il est simplement matérialiste. Il désire constamment quelque chose qu'il ne peut pas définir. C'est un enfant auquel il manque la faculté de s'exprimer. Le missionnaire rencontre le barbare dont l'esprit est obscurci par l'ignorance. Il possède les instincts humains et cependant il vit comme un animal. Au lieu de développer le côté pratique de cet enfant de la nature, le missionnaire commence par lui expliquer quelque dogme difficile à comprendre. Le barbare demande du pain, on lui offre des pierres comme nourriture.

« L'expérience prouve, dit encore Stanley, que le travail du missionnaire serait de beaucoup simplifié s'il parvenait à convaincre ce pauvre matérialiste que la santé de son corps et le développement de son intelligence se rattachent intimement à la religion.

« Une fois en contact avec l'Européen, il se rend vite compte de son infériorité, mais il espère, dans l'avenir, égaler l'homme blanc qu'il admire si profondément. C'est l'éternelle histoire de Caliban. Le barbare vient au missionnaire poussé par le désir d'atteindre une situation plus élevée. Quel résultat obtient-il ? Cet être supérieur dont il se fait une si haute idée lui tient un langage auquel il ne comprend rien. Le barbare désillusionné se retire dans son kraal, bien résolu cette fois à continuer sa vie animale. »

L'organisation politique des Bechuanas diffère peu de celle des autres Cafres.

Chaque village est gouverné par un chef possédant un pouvoir presque absolu.

Les lois, les ordonnances de police et toutes sortes de mesures prises dans l'intérêt public sont votées par un conseil privé choisi par les notables parmi les « induanas » (chefs).

Il semble qu'avant leur émigration vers le sud les Cafres aient emprunté aux Arabes quelques-uns de leurs usages et de leurs rites religieux.

Les femmes cultivent la terre, les enfants gardent les troupeaux, les hommes passent les journées à fumer et à causer, couchés sur le ventre, ou accroupis sur leur derrière. Ils n'apportent aucun soin à leurs cultures ; quand le maïs est planté, ils laissent agir la nature, qui, d'ailleurs, se montre toujours généreuse et bienfaisante.

Nous nous dirigeons sur Vrijburg. Chemin faisant, nous traversons plusieurs rivières à gué. Pendant la saison chaude les lits de ces rivières sont généralement à sec, ils ne se remplissent d'eau qu'à l'époque des grandes pluies ou après de violents orages. Les rivières se transforment alors en torrents qui ravagent et emportent tout sur leur passage.

Plus loin le pays change d'aspect, nous voici dans la région des minerais, contrée stérile, misérable. Quelques Cafres hâves, maigres, squelettes vivants, viennent à notre rencontre ; leurs terres ont été, en 1884, complètement dévastées et leurs kraals incendiés par les flibustiers.

Généralement nous quittions le bivouac ou le kraal à trois heures du matin. A neuf heures on s'arrêtait, pour reprendre la marche à quatre heures de l'après-midi,

évitant ainsi la chaleur torride du milieu du jour.

Le soir, vers neuf heures, on établissait le camp près d'une source, près d'une rivière, ou à proximité d'un kraal, de façon à pouvoir approvisionner nos animaux de vivres et d'eau.

Nous nous arrêtons à Brussels, large vallée qui court entre deux montagnes et dont l'entrée est défendue par des forts. Sur le versant d'une de ces montagnes se trouve une ferme d'une architecture toute primitive. Dans la vallée nous apercevons des springboks et nous avons le plaisir de tuer bon nombre de perdrix.

Il nous restait cinq à six milles (2 lieues) à faire pour atteindre Vrijburg. Vrijburg (76 kil. de Taungs), capitale du Bechuanaland et résidence de l'administrateur Sir Sidney Sheppard, K.C.M.G., est une ville de sept à huit cents habitants. La majeure partie des maisons ou cabanes étaient autrefois construites en planches et en fer galvanisé.

Vrijburg est une ville improvisée, en 1885, au cours de la promenade militaire dans le Bechuanaland ; elle possède deux hôtels avec salles de billards, salons et restaurant, une caserne de police, une prison, une école, une église wesleyenne et une église luthérienne, toutes deux bien délabrées. Grâce à une carrière qu'on trouve à courte distance de la ville, on y élève aujourd'hui de solides bâtiments de pierres. Des sources habilement canalisées fournissent de l'eau en abondance. Quatre forts, élevés sur des monticules par les pionniers, régiment du corps expéditionnaire commandé par le général Sir Ch. Warren en 1885, dominent la ville et protègent de leurs feux les routes du Trans–

vaal ainsi que celles qui courent vers le nord et le sud.

Ces forts portent les noms suivants : fort Knox, fort Bell, fort Elliott et fort Brown. Van Niekerk, ancien administrateur du Stellalaland, alors que les flibustiers en avaient pris possession, fut incarcéré dans le fort Knox en 1885 sous l'accusation du meurtre de l'Anglais James Honey, puis relâché faute de preuves.

Nous reprenons notre marche vers le nord-est en nous dirigeant sur Mafeking. La route passe par Leeuwpan, Groot Choing, Sitlagoli, Maritzani, Madibee. En 1885, la colonne du général Varren qui suivit cette route éprouva les plus grandes difficultés à se procurer de l'eau, il fallut creuser des puits et chercher des sources à Groot Choing.

A Sitlagoli, nous trouvons de ces puits creusés par les troupes et qui donnent jusqu'à 450.000 litres par jour d'eau de bonne qualité. Au moyen d'une pompe centrifuge munie d'une machine à vapeur, l'eau est refoulée jusqu'au fort Tonge, construit sur une hauteur qui domine la rivière Sitlagoli. En Bechuanaland, il n'est pas rare de rencontrer une colline ou une montagne qui surgit brusquement de la plaine.

Nous rendîmes visite à plusieurs chefs pendant notre voyage. Mochette, le grand chef, auquel je voulais être présenté, était absent ; je retournai le lendemain au village et cette fois j'eus l'honneur de m'asseoir sur sa natte et de recevoir ses témoignages d'amitié. C'est un homme de haute taille, au regard perçant, à la mine farouche, aux allures d'un franc coquin. Les gens de cette tribu sont à la

fois, et selon les circonstances, insolents, traîtres et hypocrites.

Le costume de Mochette est un des plus curieux spécimens d'habillement nègre qui se puisse imaginer. En place de cravate, il porte au cou une longue chaîne de perles rouges et bleues en verroterie. Un habit à longues basques qui rasent la terre lui cambre la taille ; l'habit, originairement brun, a pris toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, selon le jour où il se trouve placé. Un chapeau haut de forme, un pantalon bleu et des souliers jaunes complètent cet étrange accoutrement.

De Sitlagoli à Maritzani nous traversons une des plus belles régions du Bechuanaland.

Partout des mimosas, des arbres à lait (*side roxilum inerme*), des kameldoorn, appelés aussi acacias girafes, etc., étendent leurs rameaux au feuillage épais. La plaine est un vaste tapis de verdure du plus beau vert émeraude. Des oiseaux au plus brillant plumage remplissent l'air de leur gazouillement. Parfois, dans les branches touffues des grands arbres, on aperçoit les nids spacieux et merveilleusement construits de l'oiseau tisserand. Cet oiseau, d'une taille un peu plus forte que le moineau, mais dont le plumage brun miroite aux rayons du soleil, construit son nid avec des brins d'herbe qu'il entrelace et enchevêtre dans les branches du kameldoorn. Souvent on trouve des milliers de ces nids suspendus au même arbre, formant deux étages où chaque famille a sa demeure et son entrée particulière sous deux toits superposés en forme de champignon. Leur plus redoutable ennemi est le boom-slang vert,

serpent grimpeur, très friand de cet oiseau, et qui, en quelques heures, dépeuple des colonies entières.

A la surface de la terre l'eau est rare ; cette splendide végétation provient évidemment d'une quantité abondante d'eau souterraine.

Quelques parties du pays sont couvertes de roches fondues comme de la lave ; l'action des feux volcaniques a dû être d'une force prodigieuse.

Nous voici à Mafeking (75 kil. de Sitlagoli), qui forme la limite du Bechuanaland anglais et du Protectorat.

Vu de la hauteur de Madibee, le panorama est superbe. La ville, bâtie sur les rives du Moloppo, est en partie cachée par de grands arbres au feuillage luxuriant, parmi lesquels se remarque le baobab, arbre extraordinaire qui perd son feuillage en octobre, et dont le tronc mesure parfois jusqu'à 20 mètres de circonférence. Les huttes sont chacune protégées par des murailles en terre glaise percées de meurtrières. Ces ouvrages ont été élevés par les Bechuanas au début de la première guerre contre Gey et ses flibustiers (1).

La rivière, qui forme la limite entre le Bechuanaland anglais et le Protectorat, parcourt une des plus pittoresques contrées du monde. Sur la rive droite, au milieu d'un square, s'élève l'ancienne église de la mission, bâtiment en briques couvert d'un toit en fer galvanisé. Les murailles et la toiture ayant été fortement endommagées par le feu

(1) Gey résidait à Rooi-Grond et opérait pour son propre compte de 1883 à 1884 contre les indigènes pour leur enlever leurs terres et leurs troupeaux.

des flibustiers, cette église fut remise à neuf par les soins du corps du génie de l'expédition de 1885.

Au milieu du square se trouve un arbre séculaire dont les branches touffues s'étendent au loin. Sous cet arbre se tiennent les réunions publiques de la tribu.

Un dimanche, j'assistai au service religieux et je fus frappé du recueillement avec lequel les natifs écoutaient le sermon prononcé par un missionnaire nègre.

Le jour même, je rendis visite au grand chef Montsioa, un homme de haute stature et de belle apparence. Il habite une maison en briques avec portes et fenêtres. Sa conversation est fort intéressante. Son général Israël Molemmo se montra également plein de tact et de bienveillance. Élevé au collège Lovedale (colonie du Cap), il parle parfaitement l'anglais et s'intéresse à toutes les questions qui se rapportent à la politique et à l'administration de la colonie du Cap.

Les kraals sont partout entourés de magnifiques jardins, où les indigènes cultivent le maïs, le millet (kaffircorn), la canne à sucre, le potiron, le plantin, etc., etc.

Il n'est pas surprenant que les flibustiers aient essayé de s'emparer de ce pays si fertile, si admirablement cultivé. Pendant la guerre contre les flibustiers, les indigènes avaient mis leurs bestiaux à l'abri dans l'enceinte de leurs kraals. Serrés de près par l'ennemi, les provisions de maïs, de céréales et de fourrages furent bientôt épuisées, il fallut détruire les troupeaux pour vivre. C'est le plus douloureux sacrifice que les nègres puissent s'imposer.

De Mafeking nous nous dirigeâmes sur Kanye en pas-

sant par Sanies et Korwe. Sur un parcours de 20 milles (six lieues et demie), le voyage est facile, plus loin le sable couvre la plaine en masses épaisses. Les roues des lourds chariots s'enfoncent dans les ornières jusqu'à l'essieu, et la marche ne s'effectue qu'au prix des plus pénibles efforts des attelages et des conducteurs.

Kanye (90 kil. de Mafeking) est perché sur le sommet d'une montagne presque inaccessible ; la ville possède cinq à six cents huttes ou maisons et trois églises.

Les dames nègres, très coquettes, portent des vêtements d'étoffes légères aux plus voyantes couleurs ; les hommes, plus modestes, se couvrent le milieu du corps d'une large ceinture.

Plus on avance vers le nord, plus s'élève le niveau social et intellectuel des indigènes. Ici, à Kanye, on trouve les objets les plus nécessaires au commerce et à l'industrie, des couvertures, des étoffes de laine, de la soierie, des pantalons, des chaussures, de la quincaillerie, etc.

Notre wagon ayant beaucoup souffert pendant la dernière partie de notre voyage, nous le fîmes réparer par un charron et un forgeron indigènes, ouvriers très habiles.

Après une halte de quelques heures, nous nous dirigeons sur Peelans en côtoyant une forêt profonde, pareille à une forêt vierge de l'Amérique du Sud. Les branches entrelacées des arbres, les lianes et les buissons d'épines forment de toutes parts des barrières infranchissables à l'homme.

Peelans est adossé à une montagne très élevée, dont les

parois taillées dans le roc en font une excellente position défensive.

Le chef Mosupha a revêtu son plus brillant costume pour nous recevoir. La réception est des plus courtoises, il nous offre des vivres et des rafraîchissements, parmi lesquels de la bière cafre d'excellente qualité (1).

L'étape suivante nous conduit à Molopolole (98 kil. de Kanye), ville de cinq à six cents huttes, située sur le sommet d'une montagne peu élevée mais d'une ascension difficile. La chaleur est intense, terrible.

A Kolobeng, village situé non loin de Molopolole, un thermomètre planté par Livingstone à une profondeur de deux pouces et demi dans la terre marquait 56° centigrades à midi. Il n'y a pas d'eau sur la montagne, les femmes vont la chercher dans la vallée ; avec leurs grandes calebasses sur la tête, au cou leurs colliers de verroteries entremêlées de griffes et de dents de bêtes sauvages, sur l'épaule un filet rempli d'œufs d'autruche percés d'un petit trou et servant également de récipient pour l'eau, elles montent et descendent les côtes escarpées de la montagne, agiles et rapides comme des gazelles.

Secheli, le grand chef, est le plus magnifique spécimen

(1) Il existe trois sortes de bières cafres : l'une fermentée avec du malt bien préparé et rendue très alcoolique par l'addition des cosses de la groseille du Cap. Deux bouteilles de cette bière produisent une intoxication complète. — L'autre d'un degré alcoolique très bas, peu fermentée, est très rafraîchissante, c'est la bière cafre la plus ancienne. — Enfin, la troisième ressemble plus à un gruau léger qu'à une boisson et sert à la nourriture des enfants et des vieillards. Elle est faite des racines de l'arbre motlopi séchées au soleil et moulues avant de s'en servir.

de sauvage qu'on puisse imaginer. De taille élevée, la poitrine large et proéminente, les bras musclés à la façon de l'Hercule Farnèse, les jambes souples et fines, la tête droite et haute sur un cou de taureau, il résume, dans toute sa pureté, le type accompli de la race cafre. Dans ses rapports avec nous, il se montre d'une extrême bienveillance et il fait preuve d'une intelligence remarquable.

Il y a deux églises et des missionnaires à Molopolole. Les missionnaires habitent une vraie villa bâtie au milieu d'un jardin où des centaines d'orangers étalent leurs fruits d'un rouge éclatant. A l'entrée du verger, une source fait jaillir de l'eau plus pure, plus transparente que le cristal. Ces « clergymen » possèdent en outre un grand nombre de bestiaux, bœufs, vaches et moutons.

Nous voici en route pour Shoshong par Kopong, Maopi, Botlanami, Lopepe, Moshue, Kurubele, Mosheeri. Le terrain sablonneux est entrecoupé de profondes ornières ; les fourrés épais, les buissons armés de longues épines, rendent la marche à la fois dangereuse et pénible. Nos vêtements sont déchirés, effilochés ; nos mains et nos jambes sont couvertes de profondes égratignures. De la tente de notre wagon il ne reste que des lambeaux de toile.

Par contre, à chaque pas nous faisons fuir des troupeaux d'antilopes, de nombreuses compagnies de perdreaux.

Enfin nous arrivons à Shoshong, le terme de notre voyage, après un parcours, de Kimberley à la ville de Shoshong, de près de mille kilomètres !

Shoshong, ville principale des Bamangwato, est située,

comme son nom l'indique, sur la rivière Shoshong, au sommet d'un monticule, à l'entrée d'une vallée de quatre cents mètres environ se rétrécissant jusqu'à une passe étroite. La position de la ville est très importante; tous les chemins conduisant du sud-ouest et de l'est vers la contrée du Zambèze passent à proximité, à travers la plaine fertile. Au milieu des huttes nombreuses s'élèvent quelques maisons où les chasseurs européens se livrent au commerce une partie de l'année.

Khama, le chef des Bamangwato, aime la société des blancs, dont la présence le rassure contre les attaques de ses puissants voisins du nord, les Matabele.

La première partie de notre voyage accomplie, nous retournons à Mafeking par la même route jusqu'à Kanye, pour arriver à Pitsani, où nous suivons le cours du Molopo par Jean Massibi et Sanies.

Pitsani est une ville importante construite sur une série de collines rocheuses, elle couvre une immense superficie de terrain. La ville est protégée par une enceinte fortifiée faite de roches et de travaux de maçonnerie. En 1885, le servage subsistait encore dans cette contrée. Les terres et leurs habitants appartenaient à des chefs convertis au christianisme ! Après l'expédition de Bechuanaland, la liberté des serfs fut proclamée au nom de S. M. la reine d'Angleterre.

Montsioa, le chef actuel, avait deux fils, Pitsani et Sanies. Ils essayèrent de détrôner leur père. La conspiration fut découverte au moment où les fils et leurs partisans se préparaient à exécuter leur coupable projet.

Chassés et poursuivis, ils appelèrent les flibustiers à leur secours. Les flibustiers battirent Montsioa, puis, sous prétexte que les conventions faites avec leurs alliés n'avaient pas été scrupuleusement tenues, ils tournèrent leurs armes contre eux.

Sanies et son frère furent vaincus en deux batailles ; les flibustiers mirent le feu au village et se retirèrent en emmenant cinq à six mille têtes de bétail.

A Jean Massibi, le pays est plus couvert. Un missionnaire a bâti une maison au milieu des huttes.

Sanies, petit village de cinquante à cent huttes, est situé sur les bords de la rivière, à l'ouest de Mafeking. Les indigènes cultivent le maïs, le froment et l'avoine ; des jardins entourés de haies leur fournissent toutes les variétés de légumes.

Nous voici de retour à Mafeking, notre voyage d'exploration est terminé.

De toutes les observations faites, nous avons acquis la conviction que le Bechuanaland est un des plus riches pays de l'Afrique du Sud comme pâturages et production de céréales. La contrée est en outre riche en minerais de fer et de cuivre. L'or a été trouvé en plusieurs endroits, dans les terres d'alluvion et dans les quartz. Il ne s'agit que de pousser les recherches, c'est-à-dire de creuser et de travailler la terre, et l'on obtiendra sans doute les plus brillants résultats.

Il nous reste à étudier les caractères, mœurs, coutumes et langage des races cafres.

Les hommes de race bantu (Cafres, Zulus, Basutos) n'ont aucun rapport, au point de vue anthropologique, avec les nègres africains. Le Cafre ne se distingue du blanc que par sa couleur, qui varie du noir au brun foncé. La tête n'est pas allongée, l'os frontal et l'occiput forment presque un demi-cercle et une ligne tirée du front au menton est convexe comme celle de la majeure partie des Européens. Si la nature ne l'avait point gratifié de cette sombre couleur que les anatomistes attribuent à un fluide gélatineux situé entre cuir et chair, il pourrait être placé au premier rang des races européennes.

Le Cafre est de taille élevée, bien fait, musclé, et d'une élégance de formes qui rappelle les plus beaux spécimens de la statuaire antique.

Leur manière de vivre les exempte de la plupart des maladies qui arrêtent la croissance et le développement des forces physiques chez les peuples plus civilisés. Ils sont sobres et à l'abri des passions violentes qui dépravent l'imagination et diminuent les forces vitales et intellectuelles.

Le Cafre est gai, doux et bienveillant; sa physionomie respire le contentement et la tranquillité d'esprit.

Les Bechuanas, qui, comme nous l'avons dit plus haut, appartiennent à la famille des Basutos, ne présentent pas, en général, les caractères remarquables de la belle race cafre.

Abâtardis par différents croisements avec les Hottentots, les Bushmen et autres tribus inférieures, ils ont perdu toutes les viriles qualités qui font les hommes braves.

Les Bechuanas sont de taille moyenne et bien proportionnés. Ils n'ont point l'élégance et la structure athlétique du Cafre, mais la finesse des extrémités et la régularité des traits du visage indiquent une noble origine. Ils se livrent volontiers, comme les Basutos, à l'agriculture ainsi qu'aux travaux manuels. Beaucoup font d'excellents ouvriers charpentiers, maçons, selliers, charrons, etc. C'est une race essentiellement pacifique que le protectorat anglais a définitivement mise à l'abri des incursions de ses puissants voisins.

Ils sont affables et timides, et, quoique très flegmatiques, ils se montrent bons et affectueux les uns envers les autres. Très méfiants à l'égard des blancs, dont ils ont eu à souffrir les plus odieuses violences, ils se tiennent sur leurs gardes dès qu'ils se trouvent en rapport avec eux. Quelque question qui leur soit adressée, la réponse sera évasive. Le Bechuana craint de se compromettre, il ne sait pas, il ignore, il n'affirme rien. Si vous avez besoin de ses services comme guide et comme domestique, il vous répondra oui ou non, et les conventions seront faites de façon que les intérêts de l'un et de l'autre soient sauvegardés. Alors vous pouvez lui confier votre bien, il agira en fidèle et loyal serviteur.

Tels sont les traits principaux du caractère des Bechuanas. Les Cafres, de race pure, plus fiers, plus braves, plus virils et d'une plus grande valeur intellectuelle, leur témoignent le plus souverain mépris.

Le cafre ou xosa-cafre est la langue de toutes les peu-

plades ou tribus du sud de l'Afrique, de la colonie du Cap jusqu'au dixième degré nord de l'Équateur. Ces nations Cafres, Zulus, Basutos, Bechuanas, etc., appartiennent à la grande famille des Bantus.

La langue des Hottentots et des Bushmen, gens de race différente et inférieure, n'a aucun rapport avec celle des Bantus.

Comme toutes les langues des peuples de même race disséminés sur de vastes territoires, la langue cafre a subi de nombreuses variations de forme et de prononciation. Parmi les dialectes de langue cafre, il faut citer le zuto et le chuana dans les pays du centre, le herero, le bunda et le congo dans l'ouest, et le swaheli dans le nord-est.

Les Cafres n'ont pas de littérature. Les missionnaires ont fixé les différents sons de la langue cafre par des lettres; l'alphabet cafre est donc identique à l'alphabet anglais, mais les voyelles se prononcent comme en italien. Les lettres *c*, *q*, *x*, représentent des « clicks », sons produits par un claquement de la langue, et dont il n'est fait usage dans aucune langue européenne.

Le son de l'*r* n'existe pas dans la langue cafre.

Si un Cafre essaye de prononcer un nom propre de langue étrangère qui commence par un *r*, il remplace cette lettre par un *l*. Ainsi il dira Louen au lieu de Rouen.

L'accent est généralement placé sur la pénultième, « Ukutánda » — « Abántu » ; il est peu employé ; parfois un point sur un *r* donne en cafre pur le son du *g* hollandais ou du *ch* allemand.

Quand la lettre *r* est conservée dans les mots de langue

étrangère adoptés par les Cafres, elle est écrite sans point.

La langue cafre est basée sur des principes absolument étrangers aux langues européennes, elle est à la fois puissante, colorée et d'une grande simplicité de forme et d'expression.

La manière de compter en cafre est singulière. Le chiffre 40 se dit : dix qui sont quatre. — 44, dix qui sont quatre qui sont quatre.

La langue cafre a évidemment une origine bien supérieure à celle d'une nation sauvage.

Elle est douce, coulante et harmonieuse, elle n'a pas le monotone accent des langues nègres, ni la prononciation nasale ou gutturale qui domine dans la plupart des langues européennes. Elle est aussi différente de la langue du Hottentot que celle-ci est différente du français. Dans quelques noms propres, les Cafres ont, il est vrai, adopté le claquement de langue des Hottentots, mais cela tient à ce que les montagnes et les rivières ont conservé les noms hottentots, preuve évidente que la Cafrerie est un pays conquis.

Les Cafres ne sont certainement pas des « autochtones » de l'Afrique du Sud. Entourés de toutes parts de peuples qui diffèrent complètement sous le rapport de la couleur, des caractères physiques et intellectuels, du langage et des mœurs, il n'est pas admissible qu'ils soient originaires de la petite portion du territoire qu'ils occupent.

Si l'on veut rechercher leur origine, on peut, avec beaucoup de raison, les classer parmi les descendants

d'une des tribus nomades connues sous le nom de Bédouins. Dans la structure du corps, dans la coupe et les traits du visage, dans leurs habitudes pastorales et leur façon de vivre, il y a des points de ressemblance très caractéristiques avec l'Arabe.

Il est curieux que les Cafres soient connus sous un nom qui ne leur appartient pas ; ils sont Koussie et non pas Cafres ; d'ailleurs, ils seraient incapables de prononcer le mot Cafre vu l'absence de l'*r* dans leur langue. Le nom de Cafre leur a sans doute été donné par les premiers voyageurs qui les ont visités, il tire son origine de « Kefir », qui en arabe veut dire païen, infidèle.

Les mots suivants en cafre, hottentot et bushman donnent une idée de la différence qui existe entre les trois langues :

Français	*Bushman*	*Hottentot*	*Cafre*
Homme	t'kui	quorque	indoda
Femme	t'aifi	kyviquis	umfazi
Feu	t'jih	ei	umlilo
Eau	t'kohoa	kâm	amanzi
Soleil	t'koara	sorre	ḥanga
Lune	t'kánkarùh	toha	inyanga
1	t'koày	q'kui	inye
2	t'kùh	k'kum	zimbini
3		k'oune	zintatu.

L'*i* en hottentot est prononcé avec un claquement de langue. Malgré ces difficultés, le cafre est facilement appris par ceux qui ont quelques aptitudes pour les langues. Dans les pays limitrophes du Bechuanaland ou de la Cafrerie, les enfants boërs et anglais parlent le cafre avec la même facilité que leur propre langue. Pour le voyageur,

rien n'est plus utile, car, sauf de légères différences de dialecte, le cafre se parle dans tout le sud de l'Afrique.

Sur la côte ouest, les Damaras parlent un dialecte de Sechuana. Les langues qui se parlent au Congo, à Angola, à Loando et jusqu'à la rivière du Gabon chez les tribus M'Pongwe sont de même origine.

Les indigènes de Delagoa-Bay, les tribus Makooas, les Swaheli qui habitent au delà des Makooas, et s'étendent jusqu'au 2e degré de latitude nord, les Monjou, tribu émigrée à l'intérieur, parlent des langues peu différentes de celle du Sechuana. Des indigènes de l'intérieur de l'Afrique amenés à Mozambique et de là au pays des Bechuanas se sont parfaitement fait comprendre, ce qui prouve une identité presque absolue de langage.

Les Cafres sont polygames. Le mariage dans la véritable acception du mot n'existe pas. L'enfant femelle appartient en toute propriété à ses parents, quel que soit son âge. C'est un objet, une marchandise qui se vend, qui s'achète. Le prix d'une fille nubile varie de cinq à cinquante bœufs selon sa beauté, selon l'aristocratie de sa naissance. Quand une proposition d'achat est faite au père, la fille s'y oppose rarement, peu lui importe l'un ou l'autre, car il n'y a préalablement au mariage ni sympathie, ni amour, ni échange d'aucunes de ces paroles charmantes qui font naître l'affection et attachent les cœurs.

Le marché fait, la somme payée, la jeune fille est livrée à l'acheteur avec accompagnement de quelques cérémonies.

La femme cafre est chaste, les cas d'adultère sont rares, et généralement ils arrivent sans préméditation. La loi

punit l'adultère d'une amende ou du divorce, si telle est la volonté du mari. S'il prend les coupables en flagrant délit, la loi lui permet de les mettre à mort.

L'homme peut divorcer sans justifier cet acte d'aucune façon. S'il exerce de mauvais traitements sur sa femme, aucune loi ne la force de vivre avec lui. Si elle a des enfants et qu'elle quitte le domicile conjugal, le mari perd le droit de se faire rembourser le prix de l'achat.

L'adultère n'existe pas pour l'homme.

Les femmes cafres sont d'une fécondité extraordinaire, une fois sur trois elles produisent des jumeaux, et le cas de trois et quatre enfants ne sont pas rares.

Le moyen de restreindre le nombre des naissances, c'est l'avortement ; il se pratique à l'aide de médicaments ou d'infusions d'herbes, lesquels agissent sans danger pour la santé des femmes.

La loi punit l'avortement d'une amende.

Le rapt est puni d'une amende en bestiaux.

L'inceste, très rare chez les Cafres, n'est pas qualifié crime.

L'homicide, s'il n'y a pas préméditation, le viol, le vol et la destruction du bien d'autrui sont punis d'une amende dont l'importance varie selon le cas.

La loi sur l'héritage est d'une concision et d'une clarté qui défient toute interprétation.

Si un homme a trois femmes, la favorite ou femme préférée habitera la hutte du milieu, les autres la hutte de droite et la hutte de gauche. Chacune de ces femmes a son établissement particulier qui consiste en bestiaux fournis

par le mari. Le fils aîné de chaque femme hérite généralement par testament de toutes les propriétés laissées par le père à l'établissement de la mère. Si le père meurt sans avoir fait de testament, le fils aîné de la femme principale hérite de tout, à charge de subvenir aux besoins de tous les établissements de son père.

La circoncision des enfants mâles, qui est une des lois religieuses de l'islamisme, est universellement pratiquée chez les Cafres. C'est un usage transmis par leurs ancêtres qu'ils suivent sans y attacher aucune importance, soit au point de vue religieux, soit sous tout autre rapport. L'opération se fait généralement à l'âge de treize ou quatorze ans. Les chirurgiens vont de village en village, où ils séjournent huit à dix jours, le temps de compléter la guérison des malades. Avant la circoncision, les postulants à la virilité sont séparés du reste de la communauté et leur corps est enduit d'une couche de glaise blanche. Il leur est défendu de se trouver en présence des femmes mariées. Mais aussitôt le temps de la réclusion écoulé, les néophytes sont reconduits au kraal, où les attendent la plus brillante réception et le plus succulent repas. On enlève la glaise blanche et on la remplace par une couche d'ocre rouge.

Le néophyte est devenu homme.

Le « bojala » est pour les femmes ce que la circoncision est pour les hommes. Elle a lieu à l'âge de puberté. Les filles sont reléguées dans des huttes séparées et les femmes seules ont le droit de les voir. Elles viennent les encourager à bien fêter leur entrée dans la société des femmes.

Le temps des fêtes passé, la fille est solennellement déclarée bonne à marier.

Aussitôt mariées, elles se conduisent en épouses fidèles avec l'unique ambition d'augmenter la richesse et le bien-être de leur famille.

Les funérailles se font de la façon suivante :

Aujourd'hui, quand un Cafre meurt, on creuse un trou profond et on le jette dedans sans autre cérémonie.

Autrefois, non seulement les morts, mais encore les vieillards et les incurables étaient portés dans les broussailles, où ils servaient de pâture aux bêtes fauves. Il était fait exception pour les chefs et leurs enfants, qu'on enterrait généralement sous la hutte qu'ils avaient habitée de leur vivant. Les funérailles d'un grand chef donnent lieu à des cérémonies religieuses et militaires qui durent parfois des semaines entières.

Quant à la religion, les Cafres n'en ont pas de formelle. Ils croient à l'existence d'un Être invisible et tout-puissant qui dirige la marche du soleil, qui fait gronder l'orage et qui lance la foudre pour les effrayer et les tuer.

Ils lui attribuent en général tous les événements surnaturels ou inexplicables, tels que les ouragans, les inondations, les morts subites, les maladies épidémiques, etc.

Dans le cours ordinaire des choses, ils croient à l'influence des esprits amis et ennemis toujours prêts au bien ou au mal. On leur offre des moutons et des génisses en sacrifice.

Il serait trop long d'énumérer les superstitions des Cafres ; le surnaturel joue un rôle immense dans les actes

de leur vie ; le chef le plus redoutable, le guerrier le plus brave n'est plus qu'un enfant sans défense si un revenant se présente à lui au moment où il va livrer bataille. C'est le vol d'un oiseau, le cri du vautour ou la brusque apparition d'un serpent qui indiquent la présence du spectre malfaisant. A tout prix le Cafre le plus courageux évitera de combattre.

Ils ont des coutumes étranges. J'en cite quelques-unes :

Voici le « doll-os ». Un bœuf a disparu ; en vain le Cafre a battu la plaine et la montagne, le bœuf est introuvable. On appelle le docteur, personnage important, fin, rusé, retors et dont les mystérieuses machinations ne peuvent produire leur effet que si on lui a préalablement offert un veau ou une brebis. Cette première condition de succès bien établie, on se met à table. Les Cafres dans cette circonstance deviennent ivrognes et gloutons. Après un repas copieux et de nombreuses libations, le docteur tire de son sac une vingtaine d'os de différentes grandeurs. C'est le moment où va se manifester sa magique puissance. Les Cafres entonnent des chants de guerre et frappent des mains en bondissant comme des fauves, le vacarme est épouvantable. Alors le docteur jette vivement les os à terre ; ils indiquent la direction prise par le bétail disparu.

La farce est inepte et vulgaire, et, cependant, non seulement les Cafres, mais encore un grand nombre de Boërs, y ajoutent absolument foi.

Le « flair » est un autre genre de canaillerie. C'est le moyen de s'enrichir aux dépens de son prochain, ou d'assouvir une haine personnelle sans danger de représailles.

Un chef veut s'emparer du troupeau d'un de ses administrés. Pour atteindre son but, il se plaint qu'un de ses bœufs est malade et que cette maladie est l'œuvre d'un sorcier. On appelle le docteur. Son devoir est de découvrir par le flair qui a ensorcelé l'animal. Comme il est de connivence avec le chef, le malheureux dont le seul crime est de posséder un magnifique troupeau est frappé d'une forte amende pour avoir usé de sortilège envers les bestiaux de son supérieur. Généralement tout le troupeau y passe.

Mon voyage est terminé.

Dans les pays que j'ai visités, je me suis efforcé de bien voir et de me renseigner au point de vue géographique, pittoresque et ethnographique.

Mes renseignements sur les mœurs et usages des peuples cafres sont puisés aux sources les plus dignes de foi. La bienveillance avec laquelle j'ai été partout accueilli par les autorités anglaises et indigènes a singulièrement facilité mes recherches.

Il me reste à dire quelques mots sur le développement de l'influence anglaise dans l'Afrique du Sud, ainsi que sur le but poursuivi par tant d'hommes éminents, initiateurs du mouvement lent mais continu et calculé qui pousse les pionniers de l'Angleterre vers le nord-est dans la direction des lacs, limites futures du plus vaste empire colonial du monde.

En 1806, quand la colonie du Cap de Bonne-Espérance fut définitivement cédée à l'Angleterre, elle s'étendait au

nord-ouest de Buffel's-River aux monts Nieuweld, à l'est jusqu'à Terka-River et la chaîne de Stromberg dans le district de Graaf-Reinet, c'est-à-dire sur une étendue de 120.000 milles carrés.

Depuis cette époque, la colonie s'est constamment agrandie, soit par des provinces cédées à l'Angleterre par les chefs cafres, soit par des annexions faites à la suite de guerres victorieuses.

Je passe sous silence l'historique des événements politiques et militaires qui ont conduit les Anglais à l'est jusqu'au Zululand, d'une part, et, d'autre part, au nord-est jusqu'au Bechuanaland, dont les limites septentrionales touchent à la frontière du Matabeleland. Ce qui me semble digne du plus grand intérêt, ce qui doit avant tout fixer l'attention des hommes d'État et des philosophes, ce sont les moyens intellectuels et matériels mis en œuvre par les Anglais pour rendre leurs colonies prospères et puissantes.

Il y a dans leurs actes politiques, ainsi que dans leur façon de traiter les peuples conquis ou soumis à l'autorité de la reine, un esprit de justice qui commande le respect et fait taire la haine. L'autorité anglaise se fait sentir puissante et toujours prête à réprimer tout acte d'hostilité contre l'ordre de choses établi, mais, cette réserve faite, la question d'état mise hors de cause, indigènes et colons jouissent de la liberté la plus complète que des hommes civilisés puissent désirer. La loi prévoyante et protectrice est égale pour tous. Au plus fort comme au plus faible elle est appliquée avec une égale impartialité. Mais où le le génie colonisateur des Anglais se retrouve dans toute

sa grandeur, c'est dans l'essor qu'il sait donner à l'industrie, au commerce et à l'agriculture... des Anglais. Ils construisent des routes, creusent des canaux, établissent des communications partout où il y a intérêt à ouvrir des débouchés ou à faciliter des transports. Dans l'Afrique du Sud, ils ont relié Cape-Town à Kimberley par une ligne de chemin de fer. Après avoir franchi les sommets de la chaîne d'Hex-River, la ligne traverse l'immense désert du Karoo sur une longueur de 483 kilomètres. A Beaufort-Ouest, elle contourne les montagnes du Nieuweld, puis elle traverse les districts de Victoria-West, Richmond et Hopetown pour longer ensuite l'Orange Free-State. Le trajet est de 1.041 kilomètres.

Si l'on considère la distance parcourue et les obstacles matériels qu'il a fallu vaincre, soit pour creuser les flancs rocheux des montagnes, soit pour exécuter les travaux dans le désert, on se formera une idée de l'importance de l'œuvre accomplie. Mais déjà les Anglais regardent plus loin. Kimberley n'est qu'une première étape ; une ligne de Kimberley à Mafeking est en voie de construction. En juillet dernier, le premier train s'avançait jusqu'à Warrenton (65 kilomètres), demain il arrivera à Vrijburg, avant huit mois il sera à Mafeking. Cette ligne se dirige vers le nord-ouest sur la route des lacs, au nord du Zambèze, car c'est là l'objectif, c'est le but qu'à tout prix il faut atteindre. Rien ne rebute l'énergique volonté des Anglais ; campée aux frontières du Matabeleland, la British South African Company, autorisée par charte spéciale de la Reine, prépare le terrain pour l'annexion future de ce

pays. Elle a obtenu la concession des vastes terrains aurifères situés au sud et à l'est du royaume de Lobengula, roi des Matabele ; il reçoit 100 £ (2.500 francs) de traitement par mois ; il est l'ami, le protecteur de la puissante compagnie. Dans un avenir prochain, il en sera le vassal, et de gré ou de force il faudra qu'il livre son pays à l'invasion anglaise (1). Alors l'Angleterre poussera ses lignes de chemin de fer à travers le Matabeleland et, passant le Zambèze, elle ira jusqu'à la région des grands lacs, dont une compagnie composée de missionnaires écossais a pris possession. De la région des lacs il resterait une dernière étape à franchir pour atteindre le Caire et le rêve de la grande nation maritime serait accompli.

Le pavillon britannique flotterait du 34° 24′ de latitude sud au 30° 3′ de latitude nord et du 18° 29′ de longitude est au 31° 21′ de longitude ouest.

Alors aucune puissance humaine n'arrêterait sa marche victorieuse.

L'Afrique serait une colonie anglaise.

Cape-Town, le 20 juillet 1890.

(1) Lobengula est mort depuis la publication de cet ouvrage et son royaume a été annexé aux possessions anglaises en 1891. Une partie de la prédiction est donc accomplie.

LES
MINES DE DIAMANT DU CAP

PAR

M. Th. REUNERT

Ouvrage traduit de l'anglais et annoté par M. le comte de M.

La connaissance du diamant remonte à des époques si reculées et on a trouvé ce précieux minéral en tant de points du globe, qu'il serait difficile de dire où et comment il a été découvert. Le livre de l'Exode signale le diamant parmi les bijoux renfermés dans les tables du grand prêtre ; mais, même en supposant qu'il y ait là une erreur des traducteurs, il est certain que les Grecs et les Hindous possédaient déjà des diamants plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Le Koh-i-noor était déjà connu 5000 ans auparavant, car un chant des Védas, qui remonte à cette époque, célèbre ce fameux diamant comme ayant fait partie des trésors d'un vieux chef indien.

C'est sans doute dans l'Inde qu'ont été trouvés les premiers diamants connus ; les auteurs romains et ceux du moyen âge en parlent comme des seules mines connues alors. L'Inde seule a fourni une production abondante de diamant jusqu'à ces derniers temps, et les trouvailles

faites en diverses autres contrées du globe ne pouvaient guère être considérées que comme des exceptions.

Aujourd'hui les seules mines de l'Inde qui soient l'objet d'une exploitation régulière sont celles du Bundelcund, au nord de Pannah, non loin d'Allahabad, mais leur rendement est de peu d'importance, et le gros de leur production est absorbé par les marchés locaux, dont le principal est à Bénarès. On estime que le poids total des diamants importés de l'Inde en Europe ne dépasse pas 100 carats (1) par an, et la concurrence des mines du Brésil a fait fermer la plupart des mines indiennes du Dekkan.

En outre des mines du Brésil, on peut citer celles de l'île de Bornéo qui fournissent, dit-on, annuellement 3.000 carats de diamants au marché européen. C'est à Bornéo que fut trouvé l'un des plus beaux diamants du monde, une pierre blanche et pure pesant 367 carats, qui appartient au rajah de Matam et n'est pas encore taillée.

Quelques autres mines ont été aussi découvertes en Australie, en 1852, 1859 et depuis cette époque.

Mais les « Champs de Diamant » de l'Afrique du Sud, bien que découverts les derniers, ont rapidement éclipsé toutes les autres mines en richesse et en étendue. Ils sont situés au nord de l'État libre d'Orange, dans la province du Griqualand, à 500 milles (825 kilomètres) de la côte et à 4.000 pieds (1.200 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Au commencement de l'année 1867, un marchand nommé O'Reilly, voyageant au sud de l'Orange, fit halte

(1) Le carat équivaut à 205 milligrammes.

à la ferme de « Kalk » dans le district de Hopetown et y vit chez le fermier, parmi des pierres de la rivière Orange, un diamant qu'il reconnut pour tel et envoya à Hopetown et de là au Cap où il fut estimé 12.500 francs. Ce diamant figura ensuite à l'Exposition de Paris en 1867.

On commença dès lors les premières recherches sur les rives de l'Orange, et, en 1869, Van Nukirk achetait à un Hottentot pour 18,000 francs une pierre de 83 carats $^1/_2$, qui, en 1870, était estimée 625.000 francs. C'est la fameuse « Star of South Africa » qui pèse, taillée, 46 carats $^1/_2$, et appartient à la comtesse de Dudley.

Quand on apprit que l'on avait réellement trouvé une pierre d'une telle valeur, un premier flot de chercheurs se rua vers les rives de l'Orange ; mais, bien que les premières trouvailles eussent été faites dans le district de Hopetown, c'est un fait curieux que l'on n'y découvrit aucune mine. Cependant des recherches plus sérieuses prouvèrent bientôt que les bords de la rivière du Vaal étaient riches en diamant. Les explorateurs, partant du confluent de l'Orange et du Vaal, remontèrent le dernier jusqu'à Hébron, laissant tout le long de son cours des détachements de travailleurs.

A 100 milles (160 kilomètres) environ de leur point de départ, et suivant toutes les sinuosités de la rivière, ils atteignirent Klipdrift ou Barkly. Cette petite ville est restée depuis le centre de vingt ou trente camps miniers qui, avec des interruptions plus ou moins longues et des succès divers, ont continué à explorer les rives du Vaal jusqu'à ce jour (1886).

En 1870, une forte population composée d'environ 10.000 personnes, des hommes principalement, se répandit le long de la rivière ; de nouvelles recrues arrivaient sans cesse de tous les coins de l'Afrique du Sud, ainsi qu'un nombre important de Yankees et autres mineurs intelligents et habiles qui apportèrent à cette nouvelle industrie l'expérience précieuse qu'ils avaient acquise en Californie et en Australie.

Dans le deuxième semestre de 1870, on apprit que des diamants avaient été découverts à 20 milles environ (32 kilomètres) plus au sud, à moitié chemin entre les rivières du Vaal et de Madder, près de l'endroit où s'élève maintenant la ville de Kimberley. A cette nouvelle, plusieurs placers furent bientôt abandonnés par les chercheurs qui se portèrent en masse vers les fermes de Dutoitspan et de Bultfontein. La situation toutefois n'était pas très encourageante, car ni les placers de la rivière, ni les mines nouvellement ouvertes ne paraissaient suffisamment riches pour rémunérer un aussi grand nombre de travailleurs avec les moyens primitifs dont ils disposaient. Si l'on ajoute à cela qu'ils abandonnaient les rives verdoyantes et ombreuses de la limpide rivière du Vaal pour le sable aride de Dudoitspan, où l'eau était presque un luxe et manquait complètement, même pour les usages domestiques, on comprendra que ce changement n'était pas fait pour soutenir le courage de ces hommes qu'avait attirés l'appât d'une rapide fortune et dont l'espérance était si rudement désappointée.

On ne peut en effet se figurer une existence plus triste

que celle des premiers jours aux « Champs de Diamants »: aucun confort, aucun abri contre les rayons brûlants du soleil ; les hommes couchaient sur des nattes et celui qui possédait une hutte en bois ou en fer était considéré comme un seigneur. Rien que pour traverser la rue, on enfonçait dans le sable jusqu'à mi-jambe et l'on avait grande chance d'être suffoqué ou aveuglé par quelque tourbillon avant d'avoir atteint l'autre côté. La poussière, les mouches et d'autres insectes pires encore envahissaient tout, poursuivant sans trêve les travailleurs pendant leurs repas et leur sommeil. Le manque de bonne nourriture et d'eau potable provoqua de graves maladies et plus d'un pauvre diable qui s'était attendu à rencontrer un Eldorado dans ces mines y succomba à des fièvres pernicieuses qui menaçaient de devenir épidémiques.

Cependant les hommes qui s'étaient volontairement soumis à cette existence étaient pour la plupart habitués au confort de la civilisation ; il n'y avait parmi eux aucun de ces êtres presque sauvages qui peuplaient les « Camps bruyants » de l'Extrême-Ouest. Le prix élevé du voyage et la difficulté d'atteindre les « Champs de Diamants », même des villes les plus rapprochées de la colonie du Cap, en avaient interdit l'entrée aux voleurs et aux vagabonds. En effet, bien que les mines ne fussent qu'à 500 milles (800 kilomètres) de Port-Élisabeth et à 650 milles (1.050 kilomètres) du Cap, il ne fallait pas moins d'un mois et de six semaines pour s'y rendre de chacun de ces deux ports, et le trajet qui s'effectuait dans des chars non suspendus, attelés de 10 à 16 bœufs, à travers des chemins épouvan-

tables, ne coûtait pas moins de 50 liv. sterl. (1.250 fr.) par personne.

Aujourd'hui, tout cela est bien changé : le railway, qui a mis les « Champs de diamants » à trente heures seulement de la côte, approvisionne chaque jour les mineurs des meilleurs produits de la colonie, tandis que la compagnie des eaux de Kimberley leur distribue abondamment et à bon prix une eau excellente qui a non seulement fait disparaître les maladies des premiers jours, mais a encore permis de planter des milliers d'arbres et de doter pour ainsi dire chaque maison de son petit parterre.

Dans les cinq années de 1881 à 1886 on a dépensé de grosses sommes en constructions et autres embellissements permanents. La ville a été assainie, pavée, éclairée, et l'état sanitaire s'est tellement amélioré que la « fièvre du Camp » tend à disparaître et ne fait plus, dit-on, que de rares victimes.

Le talisman qui a opéré ces changements et transformé, en quinze ans, un camp de pionniers en une ville prospère est la richesse produite par la mine de Kimberley.

Au commencement de l'année 1871, on découvrit une nouvelle mine à 2 milles (3 kilomètres) de « Dutoitspan », dans la direction du nord-ouest, sur une ferme appelée Voornitzigt, appartenant à un certain De Beer, dont la mine a tiré le nom de « Old De Beer's ». Et quelques mois plus tard, en juillet 1871, un habitant de Colesberg découvrait, sur cette même ferme, une seconde mine, la fameuse « Colsberg Kopje » ou « De Beer's New Rush », comme elle s'est aussi appelée. C'est ainsi que la ville de Coles-

berg a eu l'honneur de donner son nom à la mine la plus riche du monde. Par un décret du gouvernement, rendu trois ans plus tard, ces divers terrains de recherches ont été reconnus comme mines sous les noms respectifs de « Dutoitspan Mine », « De Beer's Mine » et de « Kimberley Mine ». Les champs de « Bultfontein » n'ont été reconnus comme mines qu'en 1882.

La mine de Kimberley est à l'ouest de celle de De Beer's, et la mine Bultfontein est au sud-ouest du Dutoitspan. Les centres des deux premières sont exactement à 1 mille de distance (1.610 mètres), ceux de De Beer's et de Dutoitspan à un peu plus de 2 milles (3.220 mètres) ; quant aux centres de Dutoitspan et de Bultfontein, ils sont à moins de $^3/_4$ de mille (1.200 mètres). Un cercle de 3 milles $^1/_2$ (5.000 mètres) enfermerait entièrement les quatre mines.

Les trois fermes contiguës contenant ces quatre mines changèrent de mains très peu de temps après l'ouverture de l'exploitation. Le véritable nom de la ferme qui renferme la « Dutoitspan Mine » est Dorstfontein ; cette ferme appartenait en 1870 à un nommé Van Wyk et avant lui à Dutoit, tandis que la ferme contenant « Bultfontein Mine » était la propriété d'un autre Hollandais nommé Du Plooy. Les propriétaires avaient d'abord donné des permissions provisoires pour les recherches, moyennant un prix minime, mais le nombre des « explorateurs » devint bientôt trop grand pour leurs goûts pastoraux et les détermina à vendre leurs fermes à M. H.-B. Webb qui les transféra *éventuellement* à la compagnie « London and South African Exploration ».

La ferme de Voornitzigt fut de même achetée à De Beer par une société de négociants de Port-Élisabeth pour la somme de 6.000 liv. sterl. (150.000 francs).

Les nouveaux propriétaires des différentes fermes surent bien vite prélever de jolis revenus sur les chercheurs de diamants, mais de nombreuses complications ne tardèrent pas à surgir pour la délimitation des propriétés, surtout à Voornitzigt où les recherches s'étendaient sur une superficie de plus en plus grande.

En outre de ces contestations entre propriétaires et concessionnaires, il s'éleva aussi des difficultés internationales au sujet des droits du gouvernement anglais sur tout le territoire du Griqualand ouest, et en 1876 ce territoire fut définitivement annexé aux possessions britanniques.

La loi du Parlement, relative aux mines de diamants date du 30 juin 1882 ; celle relative aux pierres précieuses et aux autres usines a été rendue le 27 septembre 1883 et celle relative au commerce des diamants le 25 juillet 1885. Ces diverses lois avaient pour objet de sanctionner et de modifier les divers règlements promulgués par le gouvernement du Griqualand ouest et aussi d'apporter certaines restrictions dans le trafic des diamants : elles constituaient à Kimberley une cour spéciale avec pouvoir d'infliger de lourdes pénalités (jusqu'à quinze ans d'emprisonnement avec travaux forcés) aux individus convaincus de possession illégale de diamants ou d'agissements illicites et de vols ; elles pourvoyaient à une meilleure direction et à une surveillance plus sérieuse des travailleurs et des mines ; elles étendaient enfin à toute la colonie du Cap les lois sur

le commerce des diamants en vigueur dans le Griqualand ouest.

Les années 1880-1881 ont vu la mémorable folie de la mise en actions des « Champs de Diamants » : non seulement on convertit en compagnies à responsabilité limitée la plupart des concessions particulières dans les quatre mines, mais, en présence du nombre immense des demandes d'actions, on fut amené à faire une foule de recherches pour trouver de nouvelles mines et à tenter d'en ouvrir d'autres qui, bien que déjà connues, n'avaient jamais été exploitées ou étaient déjà abandonnées. Ainsi, pendant que chaque matin le journal annonçait la formation de quelque nouvelle compagnie, en vue d'obtenir un droit d'exploitation dans l'une ou l'autre des mines déjà connues, il ne se passait pas de mois où l'on ne découvrît quelque nouvelle mine, à tel point que presque tous les propriétaires du district commençaient à trouver des diamants sur leur ferme. Pendant cette période ce fut un jeu effréné, et, bien que ces spéculations fussent entièrement désastreuses pour le public qui y aventura témérairement ses capitaux, le gouvernement ou les propriétaires en tirèrent cependant un revenu considérable pendant quelque temps par les licences qu'ils délivrèrent.

En 1881, le gouvernement ajouta trois nouvelles mines à la propriété de Voornitzigt : ce sont les mines Sainte-Augustine, Taylor's Kopje et Otto's Kopje, toutes trois situées à l'est de la mine de Kimberley, et les licences relatives à cette concession donnèrent au gouvernement, pour cette même année 1881, un revenu supplémentaire de 4.000 liv. sterl. (100.000 fr.).

En 1882, le revenu tomba de plus de moitié, et pendant les deux années suivantes il diminua encore pour ainsi dire jusqu'à zéro, indiquant ainsi l'abandon total des trois mines.

Le même sort était réservé à la mine de Kamfer's Dam, située à 3 milles environ (5 kilomètres) au nord-ouest de Kimberley, sur la route de Barkly et dans laquelle on avait gaspillé beaucoup d'argent pour y établir des machines coûteuses. Pendant ce temps, on avait ouvert cinq ou six mines en terrain sec, au delà des limites de l'État libre d'Orange : aucune de ces mines n'est plus exploitée aujourd'hui, à l'exception de Jagersfontein, connue depuis longtemps et située à 80 milles (130 kilomètres) au sud de Kimberley dans le district de Fauresmith ; cette mine produit encore chaque année pour 50.000 liv. sterl. (1.250.000 fr.) de diamants d'une qualité particulièrement blanche et dont la valeur est intermédiaire entre celles des diamants de Kimberley et de la rivière du Vaal.

Cinq autres mines en terrain sec ont été également découvertes dans le district de Barkly sur la langue de terre formée par le confluent des rivières du Hart et du Vaal ; ce sont :

La mine de Victoria et celle de Newland n° 1, ouvertes en 1881 ; celle de Newland n° 2, ouverte en 1882 ; enfin celles de Wrigley et de Borrell Kopje, ouvertes toutes deux en 1883. Mais ces mines, après avoir donné un revenu d'environ 2.000 liv. sterl. (50.000 fr.) par an pour les années 1883 et 1884, ont toutes été abandonnées excepté Newland n° 2 qui n'est en réalité qu'une très petite fouille

ne méritant aucunement le nom de mine et comprenant seulement dix concessions enserrées par le rocher : elle ne peut se développer, parce qu'on se trouve à cet endroit sur un banc de sable d'une épaisseur inconnue. On dit qu'on y a trouvé un diamant de 6 carats.

A la fin de 1886, une compagnie a commencé à exploiter la mine de Sainte-Augustine ; cette mine est située dans la ville de Kimberley, à un quart de mille (400 mètres) de celle dont nous venons de parler : elle ne contient guère que 70 concessions.

La mine de Kimberley fut ouverte au public le 21 juillet 1871 : elle est voisine du centre de la ville (qui s'est élevée depuis autour d'elle), à la latitude de 28° 42' 54" Sud et à la longitude de 24° 50' 15"Est (méridien de Greenwich), son altitude est de 4.050 pieds (1.230 mètres) au-dessus du niveau de la mer, en sorte que la hauteur moyenne barométrique y est de 26 pouces (660 $^{m}/_{m}$) environ.

Malgré une vive opposition des mineurs, l'inspecteur du gouvernement (c'était alors l'État libre d'Orange) décida sagement de répartir les concessions d'après un plan différent de celui adopté pour les trois mines ouvertes antérieurement. Au lieu de diviser la surface totale de la mine en lots devant être travaillés au gré des concessionnaires, il insista pour qu'on réservât sur chaque lot une bande destinée à former des chemins. Chaque concession dans la mine de Kimberley est un carré de 31 pieds de côté (9^{m},45) ; la mine elle-même forme une ellipse irrégulière dont le grand axe se dirige à peu près de l'est à l'ouest. Les che-

mins devaient courir parallèlement aux limites des concessions, suivant le petit axe de la mine, du nord au sud et chaque chemin devait avoir 15 pieds (4^m,60) de largeur, la moitié de cette largeur étant prise alternativement à l'est et à l'ouest sur les concessions successives : il restait ainsi un espace de 47 pieds (14^m,30) de terrain à travailler entre les chemins, et chaque concessionnaire ne perdait qu'une bande de 7 pieds 1/2 sur l'un des côtés de sa concession ; cette perte fut plus que compensée par les facilités extraordinaires que le chemin apporta dans le travail. La richesse de la nouvelle mine fut visible dès le commencement. Les demandes de concessions furent si nombreuses qu'on subdivisa chaque lot d'abord en deux, puis en quatre, et enfin jusqu'en huit et seize parties. Aux termes de la loi, personne ne pouvait avoir plus de deux lots et il était également interdit de réunir les lots ; aussi, bien qu'il n'y eût que cinq cents lots dans la mine, le nombre des concessionnaires dépassa trois fois le chiffre et atteignit mille six cents environ.

Plusieurs mineurs qui n'avaient payé pour leur lot que la licence fixée à 10 shillings (12 fr. 50) par mois, les rétrocédèrent pour plus de 100 liv. sterl. (2.500 fr.) et cette valeur continua à augmenter de mois en mois, au point que, dix ans plus tard, les lots changèrent de mains au prix de 10.000 à 15.000 liv. sterl. (de 250.000 à 325.000 fr.) chacun. Mais n'anticipons pas sur l'ordre chronologique des événements.

Nous avons dit que les chemins avaient facilité le travail de la mine : il y en avait quatorze ou quinze, et bien que

toute trace de ces chemins ait disparu depuis longtemps, on se sert encore de leurs noms pour désigner commodément certains points dans la mine ou sur les plans. Dès le commencement de l'année 1872, ils n'offraient déjà plus de sécurité, car les fouilles verticales dans les concessions laissaient un précipice à droite et à gauche de chaque chemin ; aussi survint-il de nombreux accidents aux ouvriers du fond de la mine ainsi qu'aux charrettes et aux piétons qui circulaient sur les chemins, avant même que ces derniers n'aient commencé à s'ébouler.

L'aspect de la mine à cette période de son développement était fort pittoresque : en haut, des centaines de charrettes circulant à travers les chemins emportaient leurs précieuses charges de terre au triage. En bas, à toutes profondeurs, une succession de trous rectangulaires, représentant les niveaux des différentes concessions, laissait voir des milliers de « diggers » (1) et de travailleurs indigènes massés sur les espaces étroits où l'on pouvait travailler : tout ce monde affairé pelletait et emplissait les seaux et baquets de toutes sortes dans lesquels on remontait la terre à la surface. Ces récipients étaient amenés hors de la mine, soit au moyen de cordages et de poulies, soit à la main par des hommes qui suivaient des plans inclinés et des escaliers taillés dans les talus à pic. Chacun travaillait à sa guise, sans prendre garde à son voisin, la seule règle étant pour tous de conserver les chemins intacts. Mais, soit à dessein ou accidentellement, il se pro-

(1) Mineurs individuels.

duisit fréquemment des éboulements considérables qui laissèrent dans les chemins de grandes coupures sur lesquelles les propriétaires étaient obligés de jeter des ponts pour permettre la continuation du travail, en sorte que, vers le milieu de 1872, ces passerelles étaient devenues si nombreuses que les chemins n'étaient, pour ainsi dire, qu'une série de ponts jetés à travers la mine entre les différents groupes de concessions.

Il devenait dès lors évident qu'il fallait apporter une modification quelconque au système de travail adopté jusque-là ; mais, pendant qu'on cherchait une solution, les dernières portions solides des chemins s'écroulèrent à la fois, changeant tous les chantiers en ruines. Certains « diggers » étaient au désespoir et vendirent tout de suite leurs concessions, ne supposant pas que la mine pût jamais se relever d'un tel désastre. Ce n'était pourtant là que le premier pas d'une série de malheurs imprévus réservés à la mine de Kimberley et sous le poids desquels toute autre propriété moins riche aurait succombé.

Il est regrettable qu'on n'ait conservé aucune statistique du nombre des travailleurs employés à la mine à cette époque : on ne peut guère l'évaluer à moins de 10 ou 12.000 et plusieurs personnes l'estiment au double. Le problème, maintenant que les chemins étaient éboulés, était de trouver le moyen d'organiser le travail dans un aussi grand nombre de chantiers séparés, tout en réservant à chacun un accès libre, et en évitant toutefois qu'aucun concessionnaire pût empiéter sur le terrain de son voisin.

Comme expédient provisoire on adopta un système de cordes sans fin enroulé chacune sur deux poulies fixées, la première au bord supérieur de la mine et l'autre dans la fosse ; on attachait à la corde le seau rempli de terre à diamants et on l'élevait en faisant tourner la poulie du haut au moyen d'une manivelle. L'inconvénient de cette méthode était que le pourtour entier de la mine ne permettait pas d'établir un de ces appareils pour chaque « claim » (1). Et, quand même l'espace aurait été suffisant, le croisement des cordages aurait présenté un obstacle sérieux.

Voici la façon ingénieuse dont on surmonta ces deux difficultés. On construisit tout autour de la mine une série d'échafaudages en bois, hauts et solides, portant chacun quatre ou six plates-formes disposées l'une au-dessus de l'autre. Chaque étage constitua ainsi une plate-forme indépendante de laquelle on pouvait communiquer avec les « claims » situés au-dessous et en regard. On tendit alors des cordages fixes entre les plates-formes et les « claims », les étages supérieurs communiquant avec les « claims » du centre de la mine et les étages inférieurs avec les « claims » les plus voisins de la circonférence. Sur chaque plate-forme on disposa de 10 à 20 tambours cannelés sur lesquels passaient les cordes qui tiraient les seaux : ceux-ci étaient suspendus aux cordages fixes par de petites poulies munies d'une chape spéciale. Les cordes de traction furent at-

(1) Droit de concession d'un carré de 9^{m},50 de côté. Un claim vaut aujourd'hui de 25.000 à 100.000 francs.

tachées à la surface des treuils et chaque treuil desservi par quatre « kafirs ». Les seaux étaient habituellement confectionnés en cuir et les cordages en lanières de cuir enroulées : ceux-ci furent successivement remplacés par du fer galvanisé et plus tard par des câbles en fil d'acier. Arrivé à la surface de la plate-forme, le seau était vidé dans une étroite rigole en bois d'où la terre coulait naturellement dans un sac que l'on emportait ensuite au triage. Le bruit produit par ces milliers de treuils et le grincement des seaux courant à travers les cordages étaient quelque chose d'assourdissant, tandis que la mine elle-même semblait presque assombrie par l'épais réseau des câbles de fer si nombreux qu'ils semblaient presque se toucher. Ce système de hâlage fut employé pendant toute l'année 1873, et si l'aspect de la mine était moins pittoresque que quand les chemins existaient, en revanche il était plus intéressant par le coup d'œil unique qu'il offrait.

C'est en 1874 que fut constitué le premier conseil de la mine de Kimberley : jusque-là les affaires intérieures de la mine avaient été réglées par un comité de « diggers ». La mine avait alors atteint une profondeur de 100 pieds (30^{m},50), mais, celle-ci augmentant toujours, de nombreuses difficultés surgirent. Ce fut d'abord l'accumulation de l'eau dans les chantiers les plus bas, puis le rocher (ou « *récif* », comme l'appelaient les mineurs) encaissant la mine étant mis à nu par l'enlèvement du terrain diamantifère commença à se désagréger et à tomber dans la mine. Ce furent les concessions du centre de la mine qui souffrirent le plus de l'eau, tandis que ce furent celles du pourtour qui furent

le plus troublées par les éboulements du récif ; mais on admit bientôt en principe que le récif et l'eau devaient être traités comme des ennemis communs, et en conséquence un impôt général fut prélevé sur toute la mine pour les combattre. L'eau n'aurait jamais été une difficulté sérieuse si on avait été suffisamment approvisionné de pompes, car on n'avait pas rencontré de fortes sources dans le terrain attaqué et on n'avait par conséquent à lutter que contre l'eau de la surface. Mais les éboulements du récif causèrent des troubles beaucoup plus sérieux et fournirent un long chapitre d'accidents dont la mine ne s'est pas encore remise aujourd'hui.

Il fallut tout d'abord se procurer des machines d'extraction plus puissantes que les appareils à main employés jusque-là. En 1874, on établit un treuil à chevaux qui se composait d'une grande roue en charpente de 20 pieds (6 mètres) de diamètre fixée horizontalement à 8 pieds (2^{m},50) au-dessus du sol et portait un demi-cercle en fer descendant à hauteur du collier d'un cheval ou d'un mulet. Le câble élévateur étant enroulé plusieurs fois autour du tambour avait ses deux extrémités attachées à deux seaux dont l'un montait pendant que l'autre descendait. Ce treuil permit l'emploi de seaux plus grands ayant 2 ou 3 pieds cubes (55 à 85 litres) de capacité, jusqu'à ce que l'introduction de machines à vapeur, l'année suivante, remplaçât graduellement tous les autres moteurs. Il peut paraître étrange que l'on ait mis aussi longtemps à employer la vapeur, mais on cesse d'être étonné sur ce point quand on se rappelle que le prix de transport de la côte à la mine était de

30 à 40 liv. sterl. (750 fr. à 1.000 fr.) par tonne et que personne ne pouvait prévoir que le terrain diamantifère s'étendît à une profondeur inconnue jusque-là.

En vérité, en revoyant l'histoire des mines de diamants de l'Afrique du Sud, on ne doit jamais oublier les traits caractéristiques et tout à fait nouveaux de cette industrie. Il est facile de critiquer ce qui a été fait, mais il faut se rappeler qu'il n'y avait absolument aucune expérience antérieure sur laquelle les pionniers de cette industrie eussent pu se guider. C'était une perpétuelle marche à tâtons, dans l'obscurité, et une crainte incessante d'événements imprévus. Et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'avec tous les obstacles de la situation on ait pu tant accomplir.

Avant d'exposer le développement que la mine de Kimberley a pris dans ces derniers temps, nous allons décrire sommairement les procédés employés pour extraire les diamants de la terre remontée à la surface.

La première méthode appliquée au terrain sec fut analogue à celle employée par les premiers « diggers » sur le bord de la rivière : elle consistait à passer la terre sur des claies à mains ; on séparait ainsi le sable des caillous et du gros gravier et l'on triait ensuite ce dernier sur une table. On perdait de cette façon autant de diamants qu'on en trouvait, mais la rareté de l'eau rendait impossible tout procédé de lavage au commencement de l'exploitation.

Une énorme quantité de terre extraite des quatre mines fut traitée de cette façon : le sable ou rebut en résultant, et connu sous le nom de « débris », a formé les immenses

tas de terre jaune qui enlaidissent encore une si grande portion de la ville. Depuis qu'on emploie les machines à laver, la plupart de ces buttes ont été traitées par l'eau, et le nouveau triage donne souvent de meilleurs résultats que ceux obtenus du terrain vierge par l'ancienne méthode sèche.

La première machine à laver n'était qu'une modification du « berceau » employé aux mines de la rivière et consistait en une table à secousses inclinée et munie de traverses qui arrêtaient les fragments les plus lourds tandis que le sable était entraîné et laissait le gros gravier au-dessus de la dernière traverse. On donna à cette machine le nom de « *cradle-ripple* », et on s'en servit de 1874 jusqu'en 1875, époque à laquelle la machine Rotary fut introduite.

La machine à laver Rotary est encore employée presque universellement dans les quatre mines ; elle consiste en un bassin de forme annulaire ayant de 8 à 14 pieds ($2^{m},40$ à 4 mètres) de diamètre et muni d'un rebord extérieur et d'un rebord intérieur : ce dernier a environ 4 pieds ($1^{m},30$) de diamètre et est moins élevé que le rebord extérieur. Un axe vertical tourne au centre de l'espace ouvert et porte 10 bras rayonnants munis chacun de 5 ou 6 dents ou couteaux verticaux disposés de façon à raser de très près le fond du bassin. Le terrain diamantifère entre avec un courant d'eau par un orifice percé dans le rebord extérieur du bassin où il est fortement agité comme dans un tourbillon par les couteaux tournants : la terre la plus légère monte à la surface et se déverse continuellement

par-dessus le rebord intérieur, tandis que le gravier plus lourd tombe au fond du bassin. Pour plus de sûreté, les couteaux tournent en outre sur eux-mêmes, et ce mouvement, combiné avec la force centrifuge, leur permet de rejeter chaque pierre qu'ils touchent vers le rebord extérieur du bassin. La boue qui se déverse par le rebord intérieur tombe dans une rigole et se rend dans une fosse d'où on la remonte ensuite jusqu'à 20 ou 30 pieds (de 6 à 9 m.) de hauteur au moyen d'un élévateur composé d'une chaîne et d'un seau. En haut de l'élévateur elle se déverse sur des claies spéciales, le long desquelles elle descend tandis que l'eau boueuse traverse la claie et revient par une rigole jusqu'au-dessus de la machine Rotary, où elle est utilisée de nouveau. Pour bien mélanger cette eau boueuse avec la terre à diamants, on jette celle-ci dans le haut d'un tambour incliné placé au-dessus du bassin et où arrive également l'eau boueuse mélangée à une certaine quantité d'eau propre ; cette eau coule avec la terre et la délaie. Les grosses pierres dont le volume permet de supposer qu'elles ne renferment pas de diamants roulent au dehors par l'extrémité basse du tambour, mais la boue passe à travers la toile métallique de ce dernier, entraînant avec elle toutes les pierres plus petites et arrive ainsi dans le bassin en un courant continu, comme nous l'avons dit plus haut.

Chaque jour, à la fin du travail, on arrête la machine et on verse le contenu du bassin sur une table de triage où il est d'abord soumis à un nettoyage préalable, soit dans un berceau ordinaire, soit sur une petite machine à secousses appelée pulsateur.

Le « pulsateur », bien connu en principe, est généralement appliqué au lavage des sables aurifères, il est également utilisé par quelques « diggers » qui l'emploient complètement au lieu et place de la machine Rotary et qui en sont très satisfaits.

Revenant maintenant aux opérations intérieures de la mine nous allons dire quelques mots du maudit « récif » (rocher) de Kimberley, connu dans le monde entier par sa désastreuse influence sur des mines qui, sans lui, auraient donné de fabuleuses richesses à leurs concessionnaires. Semblable à la méchante fée qui vint à la fête sans y avoir été invitée et trouva moyen de jeter sa malédiction à travers les heureux souhaits de ses compagnes, le « récif de Kimberley » fut le fléau et le cauchemar de cette mine et de ses propriétaires.

Le conseil de la Mine avait fait creuser, au nord-est et à 200 yards environ (180 mètres) en arrière de la limite des concessions, un puits à travers le « récif » qui, à la profondeur de 286 pieds (87 mètres), rencontra le roc dur et dut être arrêté, sans qu'on pensât à pousser du côté de la mine des galeries qui, tout en restant au-dessus du rocher dur, eussent permis d'en extraire du « récif ». Deux autres puits, l'un au nord, l'autre au sud de la mine et à la même distance de 200 yards en arrière de la limite, avaient été creusés par des particuliers, et permirent d'extraire une certaine quantité du « récif » supérieur au moyen de tunnels et de galeries étroites. Un troisième puits fut creusé à la fin de l'année 1882, au nord-est, à une profondeur de 100 pieds et servit à alléger le « récif » supérieur dans cette partie de la mine.

Le récif éboulé fut enlevé au moyen de « trams » aériens ; des « trams » sur plans inclinés servaient à des opérations semblables, exécutées à ciel ouvert, à l'ouest et à l'est de la mine. Malgré tous ces travaux le cube des déblais n'atteignait pas celui des éboulements qui se succédaient sans interruption. Déjà en 1878 le quart des concessions était recouvert par les éboulements et la production de la mine de Kimberley qui, dans les dix-huit mois qui se terminent en février 1884, avait atteint 1.429.728 carats, s'était réduite dans les dix-huit mois suivants à 850.396 carats. Cependant la dépense totale effectuée pour le déplacement du « récif » avait été d'un million et demi de liv. sterl. (37.500.000 fr.). A cette somme il faut ajouter celle dépensée pour l'enlèvement de l'eau et des débris, et cependant il restait encore à enlever une quantité presque égale de « récif » pour assurer la sécurité permanente de la mine. Cette dépense, qui, en 1881-1882, atteignit 650.000 liv. sterl. (16.250.000 fr.) en dix-huit mois et s'élevait jusqu'à 4 shillings (5 francs) par load (environ demi-mètre cube), devint telle que le conseil, ne pouvant continuer ses payements en numéraire, dut recourir aux traites, et, les banques locales refusant d'escompter ces traites, la mine dut arrêter toutes ses opérations : elle était ruinée et plus de la moitié des concessions restaient encombrées et dans les autres on ne pouvait travailler que par intervalles.

Caractères géologiques. — « Le bleu ».

A 100 pieds (30 mètres) environ au-dessous du sol, l'aspect du terrain diamantifère changea brusquement. Jusque-

là il avait été tendre et friable, de couleur jaunâtre et s'effritait dès qu'on l'exposait à l'air. Mais au-dessous de cette couche il devint graduellement plus dur et sa teinte passa du jaune au bleu ardoise. Une nouvelle panique s'empara des ouvriers convaincus, cette fois, qu'on avait sûrement atteint le fond de la mine. On remarqua cependant bientôt que ce terrain ou ce « bleu », comme on l'appelait, s'effritait également après une courte exposition à l'air et que, loin de ne pas contenir de diamants, il était encore plus riche que le « terrain jaune » situé au-dessus de lui. On sait maintenant que ce dernier n'est autre chose que le « bleu » dont la dureté primitive et la couleur se sont modifiées sous l'influence des agents atmosphériques. Les puits principaux de la mine de Kimberley atteignent maintenant 600 pieds (180 mètres) de profondeur, mais la nature du « bleu » n'a pas changé ; le terrain est seulement devenu plus dur et plus cristallisé. On reconnut également que les rochers qui encaissent le terrain diamantifère subissaient les mêmes transformations. La surface du pays tout entière est couverte d'une couche de terrain sablonneux et rougeâtre, variant de quelques pouces à 2 pieds ($0^{m},65$) d'épaisseur ; au-dessous est une mince couche de tuf calcaire ne dépassant jamais quelques pieds ; mais ces couches sont de formation récente ou même en voie de formation, et recouvrent également la mine et les régions voisines. Mais la distinction entre le terrain diamantifère et le « récif » devient apparente aussitôt qu'on dépasse le tuf calcaire. Dans la mine de Kimberley, le « récif » supérieur est une argile schisteuse jaune, présentant plu-

sieurs variétés de nuances allant du gris au rose, et ayant une épaisseur de 35 à 50 pieds (de $10^{m},65$ à $15^{m},20$), puis à mesure qu'on approfondit, on rencontre un banc d'argile schisteuse noire qui règne aussi bien au-dessus du terrain diamantifère qu'au-dessus du « récif ». Ces couches schisteuses sont à peu près horizontales, quoique très tourmentées en certains endroits : ainsi, au point où elles sont rencontrées par la « pipe » ou canal central de la mine, elles présentent une fracture dont les pointes sont dirigées vers le haut, comme si la brisure avait été produite par une poussée vigoureuse venant du dessous. A une profondeur qui varie de 260 à 285 pieds (de 79 à 87 mètres) de la surface du sable rouge supérieur, l'argile schisteuse noire cesse pour faire place à une roche basaltique non stratifiée : c'est le « Roc dur » des mineurs ; son étendue est encore inconnue ; mais, bien qu'on ne l'ait pas atteint dans tous les sens, on a récemment acquis la certitude qu'il entoure la mine entière. C'est une dolomie amygdaloïde présentant les mêmes caractères que le banc de roc des « diggings » de la rivière du Vaal, et la quantité d'agate qu'elle renferme en rend l'extraction très coûteuse.

Quant au rocher diamantifère, malgré de sérieuses analyses, sa nature reste encore douteuse ; c'est un conglomérat magnésien renfermant une foule de minéraux dont l'énumération prendrait toute une page. La théorie généralement admise est que la « pipe » ou canal central de la mine est le cratère d'un volcan éteint et que le rocher diamantifère qui le remplit maintenant et qui forme la mine a été élevé d'une grande profondeur, les diamants eux-

mêmes étant de date antérieure au soulèvement des couches.

La découverte du roc dur a pratiquement assigné une limite aux difficultés pouvant résulter du « récif », car il n'est pas douteux que ce roc dur restera stable, sans se désagréger, alors même qu'on le mettrait à nu sur une grande hauteur. Mais l'expérience acquise par la succession des éboulements antérieurs du « récif » fut cause que l'on augmenta considérablement l'évaluation du cube de schiste à enlever pour assurer la sécurité de la mine et en permettre l'exploitation à ciel ouvert.

Comme nous l'avons déjà dit, la majeure partie du « récif » fut enlevée par le matériel des concessionnaires eux-mêmes, soit par des puits, soit par des trams aériens. Le déblai fut amoncelé en énormes tas qui allaient en s'élargissant vers le nord et l'ouest de la mine, sans que l'on tînt compte des surfaces de grand prix que l'on encombrait ainsi et dont on empêchait l'exploitation ultérieure. Ces dépôts auraient dû être limités à un terrain déterminé, afin de ne pas empiéter sur l'espace nécessaire aux appareils de lavage ni sur les endroits réservés aux dépôts du « bleu », car on avait besoin d'une vaste surface pour y étaler ce terrain en couches minces et lui permettre de se déliter.

La terre jaune s'émiettait si facilement qu'on pouvait la porter directement de la mine aux machines à laver, Cela fut cause qu'on installa ces dernières beaucoup trop près du bord de la mine et que l'accumulation des boues aussi bien que celle des débris provenant du triage du bleu

rendirent chaque jour plus imminents les éboulements du « récif ». Le dénouement fut encore avancé par les fortes explosions qui avaient lieu dans la mine, la dureté du « bleu » exigeant l'emploi de la dynamite. On consomme annuellement, sur les « champs de diamants », une grande quantité de cette matière explosible, et le peu de soin avec lequel on l'emmagasine amena la terrible explosion du 10 janvier 1884, due probablement à l'inflammation accidentelle de pétrole déposé dans le voisinage immédiat : douze magasins à poudre contenant 30 tonnes de dynamite, 10 tonnes de poudre et de gélatine explosible et plusieurs centaines de mille d'amorces et de cartouches de fusil furent ainsi détruits. Heureusement on n'eut à déplorer aucun accident grave et les pertes matérielles se bornèrent à la valeur des matières explosives elles-mêmes, soit environ 17.000 liv. sterl. (425.000 fr.), mais les personnes présentes n'oublieront pas de longtemps l'horrible vacarme et le sombre nuage de fumée produits par l'explosion, ainsi que le lamentable aspect du terrain après le désastre. La colonne de fumée s'élevait à plus de 1.000 pieds (300 mètres) et se voyait distinctement des mines les plus éloignées, sur les bords du Vaal, à 35 milles de distance (56 kilomètres).

Sur les « champs de diamants », on met le feu aux mines deux fois par jour : à midi et au coucher du soleil, et le spectateur qui assisterait pour la première fois à l'opération pourrait facilement se croire dans une ville assiégée. Pendant dix ou quinze minutes les coups se succèdent dans les quatre mines, et il est fort intéressant d'en suivre

les effets lorsque, placé près du bord supérieur, on plonge le regard dans la vaste cavité. On fait partir les uns au moyen de la pile, les autres au moyen de fusées lentes : on voit d'abord le jet de fumée suivi bientôt après d'une forte détonation, et, quelques secondes plus tard, la masse de terre détachée roule doucement jusqu'au fond de la mine où elle est prête à être chargée dans les seaux à la reprise du travail.

Les « Kafirs » (1) ne sont généralement utilisés qu'aux travaux les moins importants : on les emploie à faire des trous de mine, à ramasser et à briser les mottes de terre dans les « claims », à charger les seaux qui doivent élever la terre jusqu'au bord supérieur de la mine et à la reprendre ensuite pour l'étaler sur le terrain spécial où elle est soumise à divers traitements avant de pouvoir être conduite aux machines. Chaque « Kafir » extrait en moyenne trois wagonnets de terre diamantifère par jour, et on compte un surveillant blanc pour cinq « Kafirs ». En 1882, le nombre des travailleurs indigènes employés dans la mine de Kimberley était de 4.000 ; mais en 1884, par suite d'un sérieux arrêt de l'exploitation, ce nombre était tombé à 1.500.

Ne pouvant spécifier ici ni détailler toutes les différentes races, tribus, clans qui forment la vaste population des indigènes du sud de l'Afrique avec laquelle on est journellement en contact aux mines de diamants de Kimberley, je les subdiviserai en quatre grandes classes : les Hottentots, les Cafres, les Zulus et les Betchuanas.

(1) Les Cafres.

Parmi les Hottentots nous comprendrons les *bushmen*, les Namaquas, les Damaras, les Koromcas et les Griquas de l'ouest.

Parmi les Cafres nous comprenons ici les membres des grandes tribus parlant le langage Banta, et s'étendant à l'est des frontières de la colonie du Cap tels que : les Gaikas, les Fingoës, les Tembookies, etc., ainsi que les tribus s'échelonnant jusqu'à la rivière d'Umzimkulu et au sud-ouest de la colonie de Natal telles que : les Gealekas, les Amaxosa, les Pondomise, les Pondos, etc.

Sous le nom de Zulus nous désignons les Amazwazi, les Matabele, les Makwapa, et autres tribus semblables.

Enfin, parmi les Betchuanas nous plaçons les Basutos, les Barolongs, les Bamangwatus, les Bangwaketse, les Banyai, etc.

Quant aux qualités physiques des indigènes on peut les résumer ainsi :

Le Cafre ou Kafir est fort, bien bâti, de belle prestance, hardi, mauvais, hautain, fier et impérieux ; c'est un travailleur passable.

Le Zulus est grand, actif, dur à la fatigue, guerrier sans peur ; c'est de tous l'ouvrier préféré aux mines pour son intelligence.

Le Betchuana a le caractère des Basutos, dont il descend ; il est petit, lent, doux, timide, circonspect et méfiant.

Le Hottentot est petit de taille, aux membres grêles, faibles, fainéant, sournois, servile, lâche, rusé et méchant.

Le dernier recensement établi par le conseil des mines accuse 331 concessions sur lesquelles on payait encore des licences à la fin de l'année 1885, mais quelques-unes sont des « claims » situés à l'extrémité ouest de la mine et sont encore recouvertes d'une couche épaisse de terrain vierge. L'étendue actuelle de la mine, au niveau du haut du rocher dur, ne comprend pas plus de 280 concessions ou environ 6 acres. On ne peut encore savoir jusqu'à quelle profondeur les concessions iront ainsi en se rétrécissant continuellement.

On a constaté que dans quelques-uns des puits les plus profonds, à plus de 600 pieds au-dessous de la surface, le roc dur s'éloigne de la mine, lui restituant ainsi une certaine surface de terrain diamantifère.

Cette éventualité qui se présentera très probablement a été réglée par la loi de 1883 ; toute la mine participera à un tel événement, et les diamants des concessions ainsi étendues devront être la propriété des concessionnaires inscrits à cette époque, sauf un prélèvement de 2 1/2 pour 100 du produit total en faveur du gouvernement.

La plus grande profondeur à laquelle l'exploitation à ciel ouvert était parvenue à la fin de 1885 était de 450 pieds ; cette énorme excavation mesure environ 9.000.000 de yards cubes (764.000 mètres cubes) dont une moitié représente le « récif » extrait et l'autre moitié le terrain diamantifère jaune et bleu. Le total des diamants qu'on en a retirés depuis l'ouverture de la mine en 1871, jusqu'à la fin de 1885, dépasse probablement 17 millions et demi de carats,

représentant 3 tonnes et demie de pierres précieuses d'une valeur approximative de 20 millions de liv. sterl. (500 millions de francs), tandis que le poids total de « récif » et de terrain extraits dépasse 20 millions de tonnes. La mine de Kimberley avait déjà donné de grandes fortunes avant que l'ensemble des concessions ne se fût formé en compagnie, en 1880, mais même depuis cette date, et malgré tous les obstacles de la situation, les bénéfices qu'elle a donnés ont encore été énormes chaque fois que le travail a été suivi.

Lentement, mais sûrement, la mine de Kimberley se relève des revers qu'elle a subis dans les trois dernières années et l'on peut dire avec confiance qu'un brillant avenir l'attend. Puisque, avec le rendement du terrain qui est de 20 à 30 s. de bénéfice net par charge (ce qui correspondrait à 30 ou 90 s. par yard cube), la mine a pu supporter des charges colossales et imprévues jointes à un arrêt presque absolu du travail et à la complète destruction de sa propriété par les éboulements, on est en droit d'admettre que la dépression produite par toutes ces causes dans la fortune de la mine ne sera que momentanée. Il est probable que, sur les gains importants indiqués plus haut, il y a eu au moins 7 millions de livres de bénéfices nets.

Il nous faut maintenant dire en quelques mots comment la mine a pu surmonter les obstacles occasionnés par les éboulements du « récif » et qui semblaient, il y a trois ans, la menacer d'un désastre complet. La situation, en effet, était très grave : d'une part, le conseil de la mine,

n'ayant plus d'argent et ne trouvant pas de concours financier au dehors, ne pouvait continuer le coûteux enlèvement du « récif ». D'autre part, les concessionnaires pouvaient encore bien moins songer à atteindre individuellement les « claims » ensevelis en creusant des tunnels ou des puits à l'extérieur de la mine, car le travail à travers le roc dur, outre qu'il coûtait trop cher, était trop long pour donner le prompt remède dont on avait besoin. Dans cette conjoncture, un ingénieur, qui avait dirigé quelque temps auparavant de grands travaux dans le « récif », proposa une solution. Celle-ci effraya d'abord par sa nouveauté et fut énergiquement repoussée à ce moment par les mineurs pratiques ; elle fut néanmoins mise à exécution peu après par l'inventeur lui-même à ses risques et périls, et c'est à elle que la mine doit d'avoir pu triompher à l'heure actuelle de ses plus grandes difficultés. Il s'agissait de savoir comment on pourrait aller tout de suite chercher le terrain diamantifère sans exécuter plus longtemps des travaux improductifs.

Le système de « Jones », comme on l'a appelé du nom, de son inventeur, a atteint le but de la manière suivante : on fonça un puits à travers le « récif » éboulé sur le « Cofferdam » ou digue établie dans l'intérieur même de la mine, puis on introduisit dans ce puits une caisse carrée en bois, sans fond et on descendit progressivement dans cette terre molle une série de caisses semblables emboîtées les unes sur les autres en rejetant toujours au dehors le « récif » de l'intérieur, jusqu'à ce qu'on eût atteint la couche solide de « bleu ». On traversa ainsi succes-

sivement plus de 100 pieds (30 mètres) de « récif » éboulé et, une fois arrivé au « bleu », on put approfondir le puits à volonté et diriger des tunnels dans toutes les directions, de façon à extraire la partie souterraine de la mine. Le grand mérite de ce système était de n'exiger qu'une dépense minime au commencement ; en outre, dès que le « bleu » était atteint, l'ouverture des galeries était déjà rémunératrice, car la terre extraite était plus que suffisante pour payer le travail et ce résultat fut atteint quelques mois après l'ouverture du puits. Aujourd'hui, dans la mine de Kimberley, il n'y a pas moins de six puits creusés d'après ce principe, ce qui a permis d'extraire plusieurs centaines de milliers de charges de « bleu ».

Pendant ce temps on approfondissait les deux puits commencés par des particuliers sur les « récifs » nord et sud et dont nous avons déjà parlé. Le premier fut relié avec les travaux souterrains exécutés dans la mine même à une profondeur de plus de 520 pieds (160 mètres), en sorte que le « bleu » pioché peut être remonté directement à la surface par le puits du dehors ou bien élevé seulement jusque sur le fond de la mine à ciel ouvert par le puits intérieur et porté de là à la surface par les « trams » aériens. En outre, si un éboulement ultérieur venait à mettre hors de service le matériel de ce dernier puits, l'extraction resterait assurée par le premier, et, comme ce puits se trouve maintenant à peu près au bord de la mine, on en a creusé un second à 120 yards plus en arrière (110 mètres) jusque sur le roc, puis on a réuni ces deux puits extérieurs

par un tunnel à la surface du roc. On a en outre établi une communication entre ces trois puits et deux autres situés à l'intérieur de la mine, ce qui constitue en somme un système de cinq puits dont deux extérieurs et trois intérieurs communiquant tous ensemble.

Le tunnel principal qui fait communiquer le puits extérieur le plus profond avec celui du centre de la mine a 700 pieds (213 mètres) de longueur, dont 500 (150 mètres) ont été creusés à travers le roc au moyen de la perforatrice Ingersoll à air comprimé. La moitié inférieure du puits profond traverse aussi le roc dur sur une hauteur de 230 pieds (70 mètres) ; au fond de ce puits est installée une pompe foulante à vapeur suffisante pour assurer l'épuisement des eaux de toute la mine. Des tramways sont naturellement installés à travers tous les tunnels souterrains aussi bien que sur le fond de la mine à ciel ouvert. Le matériel de ces tramways consiste principalement en rails d'acier léger (12 à 14 livres au yard) et en wagons légers de 16 pieds cubes de capacité, entièrement construits en acier, l'écartement de la voie étant de 18 pouces (45 centimètres). Les puits ont été disposés de façon à recevoir deux cages contenant chacune un de ces wagonnets dont l'un monte pendant que l'autre descend, et, quand les wagons arrivent au haut du puits principal, ils sont remorqués vers les terrains de dépôt par des locomotives. Le plan ci-après qui représente une section de la mine indique ce mode d'installation.

Du point où le tunnel principal rencontre la surface de séparation du roc dur et du « bleu », partent deux autres

tunnels perpendiculaires au premier et allant chacun dans un sens, jusqu'aux limites de la concession de la compagnie. Ces tunnels ont ainsi une paroi de rocher dur, tandis que le plafond et l'autre paroi sont taillés dans le « bleu » solide. On continue alors l'excavation en attaquant le plafond du tunnel, mais, au lieu d'enlever le « bleu » au fur et à mesure qu'il tombe sur le sol, on le laisse au contraire s'amonceler sous les pieds des travailleurs qui s'élèvent ainsi progressivement en même temps que le plafond et peuvent toujours y atteindre. Pour assurer le libre accès des mineurs à ces chambres dont le sol s'élève continuellement, on amorce deux galeries parallèles aux chambres et débouchant dans le tunnel principal; on leur donne 5 pieds (1 ^{m},50) de hauteur sur 4 pieds (1 ^{m}.20) de largeur et on laisse entre elles et les chambres une muraille de « bleu » solide de 10 pieds (3 mètres) d'épaisseur. On met enfin les chambres en communication avec les galeries par des couloirs inclinés et convergents percés à travers la muraille de « bleu », et, aux points où ces couloirs viennent déboucher dans les chambres, on creuse de bas en haut des puits qui s'élèvent en même temps qu'elles et n'en sont séparés que par une cloison de lambourdes pour empêcher les morceaux de « bleu » d'envahir les couloirs. On continue à s'élever ainsi jusqu'à ce que l'on atteigne presque la surface inférieure des terres éboulées qui recouvrent maintenant tous les anciens travaux à ciel ouvert. On transperce alors le plafond de la chambre à ses deux extrémités, et le « récif » éboulé vient remplir la chambre au-dessus du « bleu » pioché.

On ouvre alors, au fond de chaque puits, une porte à coulisse ménagée dans la cloison de lambourdes, et le « bleu » est poussé par les couloirs inclinés jusque dans les wagonnets qui l'amènent ensuite au tunnel principal et aux puits d'extraction. A mesure que le « bleu » descend par le bas, le récif éboulé vient combler par le haut et prendre sa place jusqu'à ce que la chambre ne renferme plus de « bleu » et soit entièrement remplie de « récif ». On referme alors les portes à coulisse et le travail de cette chambre est terminé.

Pendant ce temps, on a amorcé de nouvelles galeries parallèlement aux premières et à 10 pieds (3 mètres) plus loin. On commence alors à creuser, sur l'emplacement de celle-ci, une seconde chambre qui fait tomber à la fois la muraille de « bleu » (de 10 pieds d'épaisseur) laissée précédemment et le plafond des premières galeries ; les communications avec les secondes galeries sont assurées comme nous l'avons expliqué plus haut, c'est-à-dire au moyen de couloirs inclinés et de puits verticaux. Toutefois on réserve une mince cloison de « bleu » entre la première chambre qui est maintenant remplie de « récif » et la seconde, et le travail pour cette dernière est un peu différent. Au lieu de laisser le « bleu » abattu s'amonceler sous les pieds des mineurs, on le pousse immédiatement dans les wagonnets, à travers les couloirs inclinés, et, pour que le sol de la chambre puisse s'élever en même temps que le plafond, on abat graduellement la mince cloison de « bleu », par le bas, pour permettre au « récif » de la première chambre de s'écouler latéralement dans la seconde, et servir ainsi

de marchepied aux mineurs. Les lambourdes qui avaient servi d'écrans aux premiers puits sont retirées successivement et utilisées à nouveau pour la deuxième série de puits à travers lesquels on jette le « bleu » aussi vite qu'on peut l'abattre.

On commence une troisième chambre où l'on opère comme dans la seconde qui est remplie jusqu'en haut par le « récif » écoulé sous les pieds des mineurs. Le « récif » passe alors de la seconde chambre dans la troisième, car il y en a au-dessus un stock indéfini pour remplir les vides, attendu que les éboulements recouvrent toute la surface autrefois exploitée à ciel ouvert sur une épaisseur de plus de 100 pieds (30 mètres). Quand on a ainsi extrait le « bleu » sur une étendue de 60 à 70 pieds (18 à 21 mètres) en profondeur, et que l'excavation est entièrement remplie de « récif », on commence une nouvelle série de travaux à un niveau inférieur et le « récif » descend dans les nouvelles chambres comme il a passé auparavant dans les chambres supérieures. On extrait de cette façon de 12 à 1.500 charges de terrain « bleu » riche par jour.

Dans une autre partie de la mine, on emploie avec succès un système d'extraction entièrement opposé à celui qui précède. La compagnie qui exploite ces concessions a creusé un puits dans le « bleu » à une profondeur totale de 512 pieds (156 mètres) au-dessous du terrain rouge et a ouvert deux séries de travaux : l'une, au niveau le plus bas, n'est encore qu'en voie de préparation, tandis que la seconde, établie à 80 pieds (25 mètres) plus haut, est déjà en exploitation. A chacun de ces niveaux on perce deux

séries de tunnels situés l'un au-dessus de l'autre, à une distance verticale de 50 pieds (15 mètres), le tunnel supérieur étant le niveau auquel on commence à creuser de grandes chambres qui sont approfondies graduellement, le plafond restant intact ; le terrain abattu est jeté par des puits verticaux dans des wagonnets qui circulent à travers les tunnels inférieurs aux tunnels principaux ; c'est dans ceux-ci que se fait la traction des wagonnets.

Les dimensions du puits sont d'environ 10×5 pieds ($3^m \times 1^m,50$), laissant place pour deux cages et pour une échelle-voie. Celle-ci sert actuellement à remonter les déblais des travaux situés au niveau inférieur et que l'on prépare pour le moment où ceux du niveau de 432 pieds seront terminés.

Dans ce système on ne laisse pas pénétrer le « récif » dans les chambres pour les remplir : quand celles-ci, au contraire, ont atteint des dimensions telles qu'elles ne présentent plus une sécurité suffisante aux travailleurs, on les abandonne comme travaux souterrains pour aller reprendre des travaux préparés à un niveau inférieur. Que devient alors la masse considérable de terrain « bleu » solide laissée dans le plafond et les piliers des chambres abandonnées ? Comme chaque yard cube de « bleu » vaut de 3 à 6 liv. sterl. (de 75 à 150 fr.) on ne peut évidemment le laisser perdre. On déblaie alors les abords du puits de la compagnie, à ciel ouvert, jusqu'à ce qu'on atteigne la surface du « bleu » ; il est alors possible de creuser dans la mine à ciel ouvert jusqu'à ce qu'on rencontre le plafond et les piliers des chambres abandonnées et qu'on ait pu en

remonter le « bleu » par les « trams » aériens. Les chambres du premier niveau avaient 50 pieds (15 mètres) de hauteur, mais on a trouvé préférable de ne leur donner à l'avenir que 32 pieds (10 mètres) au maximum.

Avant de prendre congé de la mine de Kimberley, il est peut-être utile de donner une idée des bénéfices importants que l'on peut encore retirer de ce riche terrain par une exploitation judicieuse, malgré le bas prix des diamants.

Voici un relevé sommaire des bénéfices et des pertes de la compagnie dont nous avons parlé plus haut pour l'exercice qui se termine au 30 novembre 1885.

DÉPENSES

Appointements, salaires, etc........	1.237.033 fr.	75
Eau et combustible................	273.250	60
Explosifs........................	91.846	35
Fourrages et C/ d'écurie..........	88.077	15
Entretien du matériel.............	131.057	80
Impôts, licences et dépenses générales	91.377	90
Balance du Profit.................	1.970.066	85
	3.882.710 fr.	40

RECETTES

Diamants 135.684 carats à 19 s. 2d 3/4 le carat........................	3.261.657 fr.	15
Débris, bancs : vendus, lavés à tant pour 100......................	22.024	05
Transport de terre pour le compte d'autres compagnies.............	49.444	35
A reporter........	3.333.125 fr.	55

Report.........	3.333.125 fr.55
Conseil de la mine de Kimberley ; épuisement d'eau 2.325.296 gallons.....	36.059 85
Terrain bleu amené en dépôt sur le sol, du 30 novembre 1884 au 30 novembre 1885 ; 41.082 charges à 10 s.........	513.525 »»
	3.882.710 f. 40

Ce tableau fait ressortir les recettes et les dépenses qui résultent du lavage de 84.185 charges de « bleu » (de 16 pieds cubes chacune) ayant rendu en moyenne 1,54 carat de diamant par charge, soit en tout 135.684 carats d'une valeur de 19 s. $2^d\ ^3/_4$ (24 fr. 02) par carat, ce qui porte la valeur de chaque charge de terre à 29 s. 7^d (36 fr. 95).

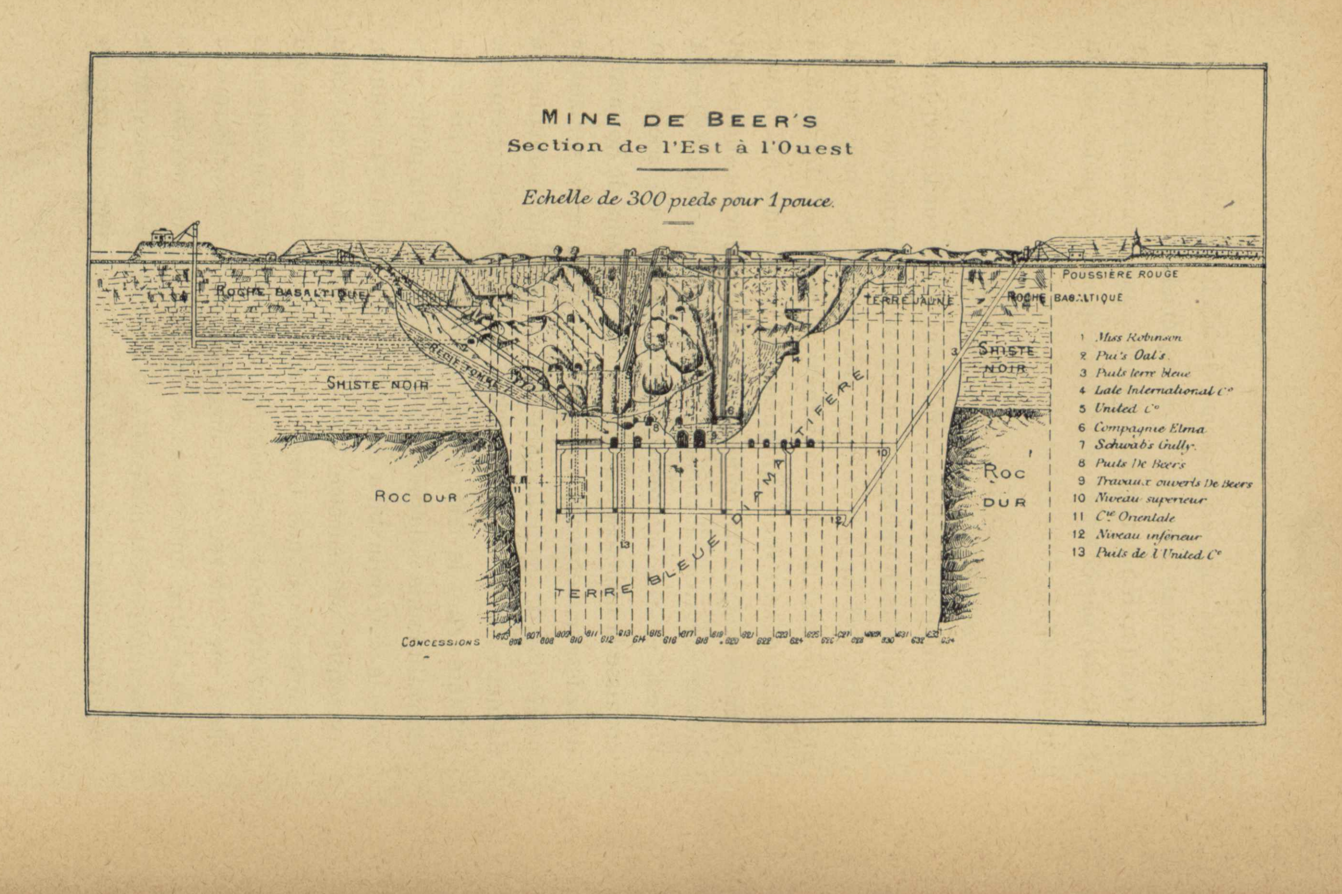
Le coût du lavage, y compris la main-d'œuvre sur les aires de dépôt, était de 3 s. 6^d (4 fr. 35) par charge. Dans les dépenses ci-dessus figurent également l'enlèvement de 125.021 charges de « récif » pour dégager les concessions de la compagnie exécutées au prix de 2 s. (2 fr. 50) par charge, ainsi que l'épuisement par les seaux du « tram » aérien de 2.325.296 gallons d'eau (10.557 mètres cubes) à raison de 1 s. 3^d (1 fr. 55) par 100 gallons ; et enfin la main-d'œuvre d'abatage, d'extraction et de dépôt sur les aires de la compagnie, de 134.701 charges de « bleu » (dont 70.000 charges extraites des travaux souterrains) au prix de 6 s. 9^d (8 fr. 40) par charge.

En résumé, le total des dépenses correspondant à l'extraction des diamants d'une charge de « bleu », y compris tous les frais de gestion et d'entretien, ainsi que l'enlè-

vement d'un cube équivalent de « récif » éboulé et un fort amortissement pour usure du matériel, s'est élevé à 16 s. environ (20 fr.), laissant un bénéfice net d'environ 13 s. 6^d (16 fr. 85) par charge, ce qui correspond à 66 pour 100 du produit total.

Mine de De Beer.

La mine de De Beer, également située sur le territoire de la ville de Kimberley, et dans la propriété de Voornitzigt, qui appartient au gouvernement, présente la même formation que la mine de Kimberley, bien que sa superficie soit d'un cinquième plus grande. Elle a une forme oblongue irrégulière, avec une saillie au sud-est, et mesure environ, à la surface du sol, 292 mètres de l'est à l'ouest, et 192 mètres du nord au sud. La roche qui encaisse la mine est d'abord un basalte jaune de 30 mètres d'épaisseur, reposant sur une couche d'argile schisteuse noire qui descend jusqu'à une profondeur moyenne de 88 mètres, niveau auquel on rencontre la roche dure ignée. A l'intérieur, le terrain diamantifère est une masse de « terrain jaune » de 30 mètres d'épaisseur à laquelle succède le « terrain bleu » sur une profondeur inconnue. Autrefois, une surface importante de concessions était recouverte par une bande d'argile schisteuse bleue ou « récif flottant » des mineurs allant du nord au sud, mais elle a été enlevée en grande partie, car on sait que le « bleu » situé au-dessous est particulièrement riche. De même que dans la mine de Kimberley, il y a une grande différence dans la richesse relative des diverses portions


MINE DE BEER'S
Section de l'Est à l'Ouest
Echelle de 300 pieds pour 1 pouce.
ROCHE BASALTIQUE
SHISTE NOIR
ROC DUR
TERRE JAUNE
POUSSIERE ROUGE
ROCHE BASALTIQUE
SHISTE NOIR
ROC DUR
TERRE BLEUE DIAMANTIFÈRE
CONCESSIONS
1 Miss Robinson
2 Puits Oat's
3 Puits terre bleue
4 Late International Cº
5 United Cº
6 Compagnie Elma
7 Schwab's Gully
8 Puits De Beers
9 Travaux ouverts De Beers
10 Niveau superieur
11 Cie Orientale
12 Niveau inférieur
13 Puits de l'United Cº

de la mine. Ainsi, au centre, se trouve un groupe de concessions riches s'étendant du nord au sud, et faisant vers le nord-est une saillie qui renferme une partie du terrain le plus riche. Quant à la portion ouest de la mine qui comprend le tiers environ du nombre total des concessions, elle restera inexploitée pendant plusieurs années, car on a reconnu que le rendement à la surface était insuffisant. Mais, par suite des fouilles de plus en plus profondes exécutées au centre de la mine, la muraille formée par le terrain jaune de l'ouest devint si haute qu'elle finit par s'écrouler, produisant, en mars 1885, le plus grand éboulement de terrain diamantifère qui ait jamais eu lieu dans aucune des mines. Instruit par l'expérience de Kimberley, le conseil de la mine de De Beer a pu prendre des mesures pour éviter toute difficulté sérieuse provenant du « récif ». Comme on n'exécutait guère de fouilles profondes que dans les sections nord et nord-est, on avait pu dans cette région adoucir les talus du bord de la mine, de façon à permettre le travail à ciel ouvert jusqu'à ces dernières années sans avoir eu beaucoup d'interruptions par suite des éboulements. Cependant, en septembre 1883, il se produisit au nord-est de la mine une chute considérable du « récif principal », bientôt suivie d'une autre de même importance, au commencement de l'année suivante, et quand, à ces obstacles, vint s'ajouter l'énorme éboulement dont nous venons de parler et qui atteignait presque un cube d'un demi-million de charges de terrain supérieur insuffisamment riche, les concessionnaires furent bien obligés de se résigner à interrompre l'exploitation à ciel ouvert, à moins

de consentir à une dépense énorme pour abattre le « récif » suivant un talus assez doux pour donner toute sécurité.

D'ailleurs, en ce qui concerne la mine de Kimberley elle-même, on se demande encore s'il ne serait pas avantageux de reprendre dans quelque temps l'enlèvement du « récif », jusqu'à ce que la mine soit entièrement débarrassée des décombres qui la gênent actuellement et qu'elle soit mise à l'abri de tout nouvel éboulement. Et, comme on a déjà exécuté près des deux tiers de ce travail improductif pour le prix de 1.800.000 liv. sterl. (45.000.000 de fr.), il semble rationnel de l'achever, ce qui n'exigerait probablement pas plus de 700.000 liv. sterl. (17.500.000 fr.), après quoi les difficultés, dangers et dépenses de l'exploitation souterraine seraient réduits au minimum. Mais, dans la mine de De Beer, les conditions sont tout à fait différentes : jusqu'à présent le travail consacré au « récif » a été relativement peu important, ce qui tient à ce que les fouilles profondes étaient limitées à une portion de la mine ; aussi la dépense totale supportée par le conseil de la mine pour enlèvement de « récif » ne dépasse-t-elle pas 150.000 liv. sterl. (3.750.000 fr.), tandis qu'il faudrait au moins 2.500.000 liv. sterl. (62.500.000 fr.) pour abattre tout le « récif » en talus doux jusqu'au niveau du rocher dur. Il est donc évident qu'il faut abandonner toute idée de lutter contre le « récif » et que l'exploitation future de la mine de De Beer doit se faire souterrainement.

C'est la conclusion à laquelle sont arrivés aujourd'hui les concessionnaires, et dans la dernière année (1885), sur les sept compagnies qui possèdent maintenant toute la

mine,il en est cinq qui ont creusé des puits pour atteindre le terrain « bleu ». Une compagnie, qui a une grande portion de l'est de la mine, exploite depuis quelques années ses concessions au moyen d'un grand puits creusé à 180 mètres en dehors du bord du « récif », et d'un tunnel qui va du puits jusque dans la mine à une profondeur de 45 mètres. Il y a deux ans, une autre compagnie, la plus grande concessionnaire de la mine, a commencé à creuser un grand puits circulaire à 300 mètres en dehors du bord nord de la mine ; ce puits devait pénétrer dans le rocher dur, mais la grande dépense que ce travail aurait occasionnée l'a fait abandonner pour le moment et remplacer par un puits incliné, creusé au bord ouest et faisant un angle de 34° avec la verticale. Ce puits, dont l'entrée est à 40 mètres en arrière des limites des concessions, traverse le rocher basaltique, le schiste argileux, pour pénétrer dans les concessions à un niveau de 60 mètres au-dessous de la surface et évite ainsi complètement le rocher dur. Sa plus grande longueur est de 195 mètres et son niveau le plus bas est à 150 mètres de la surface. On a ouvert deux séries de galeries, l'une au niveau inférieur, l'autre à 36 mètres plus haut, c'est-à-dire à 114 mètres de la surface et cette dernière communique également avec les travaux à ciel ouvert. Ce puits incliné est fortement boisé sur toute sa longueur et possède deux voies sur lesquelles circulent deux cages triangulaires. Nous pourrions donner beaucoup de détails nouveaux sur le développement du travail souterrain dans les mines de diamant, si l'espace nous le permettait. Mais il sera plus intéressant, au point

de vue financier, d'indiquer quelques données relatives au prix du travail et aux bénéfices dans la mine de De Beer.

Ici, comme à Kimberley, la surface de la mine se resserre à mesure qu'on s'approfondit, ce qui résulte de ce que les parois du rocher dur sont inclinées et forment comme un entonnoir encaissant la mine. D'après des forages récemment exécutés, on estime qu'à 90 mètres au-dessous de la surface extérieure le nombre des concessions restant dans la mine de De Beer sera réduit à moins de 400, c'est à-dire aux 2/3 du nombre primitif. La profondeur maximum atteinte dans les travaux à ciel ouvert est de 110 mètres, tandis que les travaux souterrains se développent à 160 mètres. La surface actuelle ou orifice de la mine est d'environ 15 acres (6 hectares), soit environ 2 acres de plus que l'étendue primitive des concessions. On croit que la surface totale de ces dernières, au niveau du rocher dur, ne dépassera pas beaucoup 8 acres (3 heetares 1/4). Dans l'état actuel de la mine, la profondeur est de 60 mètres — 60 concessions environ de la partie ouest n'étant pas encore entamées — et il reste à travailler une grande masse de terrain jaune. Le volume de terrain diamantifère,extrait de la mine tout entière, est d'environ 2.500.000 mètres cubes auxquels il faut ajouter environ 575.000 mètres cubes de déblais composés en majeure partie de « récif principal » et de « récif flottant ». La valeur totale des diamants produits par la mine de De Beer, de 1871 à 1885 inclus, n'est guère inférieure à 9.000.000 de liv. sterl. (225 millions de fr.), correspondant

à un poids d'environ une tonne et demie de pierres précieuses. Actuellement la mine produit pour 12.500.000 fr. environ de diamants par an.

Comme nous l'avons déjà dit, la valeur du terrain diamantifère varie beaucoup dans les différentes parties de la mine : le meilleur, dans la mine de De Beer, est absolument aussi riche que dans la mine de Kimberley.

Comme exemple de l'exploitation la plus rémunératrice, nous pouvons donner le relevé des dépenses et des bénéfices réalisés dans les six mois finissant le 30 avril 1885 par une petite compagnie, « l'Australian Gully », qui possède 11 concessions dans la portion du centre et du sud de la mine et qui exploite en outre à ciel ouvert une mine profonde, bordée à l'ouest par un haut talus de terrain jaune et à l'est par du « schiste flottant ».

La qualité des diamants retirés des mines de Kimberley et de De Beer est la même : dans les deux mines on trouve une forte proportion de diamants jaunes et tachés ; ceux de Kimberley sont plus blancs, mais ceux de De Beer sont plus gros. La valeur d'un diamant dépend à la fois de la pureté de son eau, de l'absence de défauts et de taches et de sa grosseur relative. Le plus beau diamant qu'on ait jamais trouvé dans l'Afrique du Sud est le fameux « Porter Rhodes », découvert dans la concession numéro 375, près du centre de la mine de Kimberley, le 12 février 1880. C'est un octaèdre entièrement blanc, qui pèse 150 carats et fut estimé 1.500.000 fr. Le plus gros diamant trouvé dans la mine de De Beer est un octaèdre jaune, pesant 302 carats et découvert le 27 mars 1884, à l'extrémité est de la mine.

Mine de Bultfontein

La mine de Bultfontein est située sur la ferme du même nom, à un peu moins de 4 kilomètres au sud de la mine de De Beer et à un peu plus de 4.400 mètres au sud-est de Kimberley, ces distances étant mesurées de centre en centre des mines. Elle a presque la forme d'un cercle d'environ 330 mètres de diamètre et contient plus de 1.000 concessions au niveau du sol. Par suite de l'empiètement d'une masse de schiste argileux reliée au « récif principal », on a abandonné un grand nombre de concessions à l'ouest de la mine, de sorte qu'à la fin de 1885 le nombre des concessions imposées n'était que de 886 ; une bande de « récif flottant » traverse aussi la mine de l'est à l'ouest, séparant un quart environ des concessions du nord du reste des travaux plus profonds exécutés dans le centre et au sud-est de la mine. L'ensemble de ce bloc et des concessions du nord n'est pas encore entamé. Un récent éboulement de « récif principal » a recouvert les concessions du sud jusqu'à une distance de 45 mètres du bord de la mine, en sorte que l'approfondissement se fait rapidement dans les concessions centrales restées libres. A la fin de 1885, les travaux les plus avancés atteignaient encore 90 mètres, et la profondeur moyenne de la mine était supérieure à 60 mètres. Comme on n'a pas encore commencé de travaux souterrains à Bultfontein, cette mine donnerait aujourd'hui beaucoup mieux qu'aucune des trois autres, à un spectateur non initié, l'idée exacte de ce qu'ont été les opérations pendant les dix dernières années. C'est pour cette rai–

son qu'on l'a choisie pour servir de modèle d'exploitation des mines de diamant à l'exposition Indienne et Coloniale.

Jusqu'ici on n'a encore fait aucune tentative pour régler la question du « récif » à Bultfontein, bien que certains concessionnaires aient extrait pour leur propre compte une quantité importante du schiste flottant du centre de la mine. Au-dessous du sable on trouve une ceinture de schiste argileux calcaire reposant sur un lit de rochers noirs dont la puissance n'est pas encore bien déterminée. On ne sait s'il existe au-dessous de ce dernier du rocher dur igné, mais, en supposant même qu'il en soit ainsi, la dépense nécessaire pour amener le schiste argileux à un talus assez doux pour permettre de continuer exclusivement le travail à ciel ouvert dépasserait probablement 75.000.000 de francs. Aussi paraît-il indispensable de trouver un système économique de travail souterrain pour l'exploitation ultérieure de cette mine.

Le cube extrait jusqu'à présent a été d'environ 5.160.000 mètres cubes par an, correspondant à une production totale de 25 millions de francs de diamants depuis l'ouverture de la mine jusqu'à ce jour. L'ensemble des concessions imposées est de 18 acres 1/4. La surface d'une concession dans les mines de Bultfontein et Dutoitspan est un peu moindre que dans les deux autres mines : elle est seulement de 30 × 30 pieds ou 83 mètres carrés 60.

Les bénéfices réalisés dans ces deux dernières mines sont bien moindres que ceux des mines de Voornitzigt, ce qui tient à une richesse inférieure du terrain. Le relevé ci-dessous donnera une idée des résultats obtenus dans le

meilleur terrain de Bultfontein : ce relevé s'applique aux six mois qui se terminent le 30 juin 1885.

DÉPENSES

Gages, salaires, explosifs, etc.	517.915 f.	40
Fourrages et écuries	38.200	10
Eau et combustible	145.750	50
Machines, entretien et approvisionnement	83.563	10
Frais généraux et licences, etc.	52.198	50
Diminution des monceaux de terre bleue sur les carreaux	860	»»
Balance des bénéfices	157.347	»»
	995.834 f.	60

RECETTES

Diamants vendus et trouvés	906.406 f.	55
Terrain bleu vendu	30.227	80
Augmentation de bleu sur le terrain, 16.347 charges à 2 s. 6d	51.365	60
Loyer de certaines concessions	7.834	65
	995.834 f.	60

Mine de Dutoitspan.

Cette mine tire son nom d'un « pont » ou petit lac qui est à 550 mètres environ au sud et à une distance à peu près égale de la mine de Bultfontein. Ce lac est alimenté par les eaux pluviales qui s'y réunissent, et souvent, après de fortes pluies, s'étend sur plus de 50 ou 60 acres ; il est possible alors de le parcourir en canot et d'y chasser les

canards sauvages. En ce moment, par suite de la sécheresse continue, ce lac est entièrement à sec, ainsi que celui de Blackensberg'Vley : ce dernier est un lac semblable mais plus petit, situé à 2.000 mètres environ au nord-est de la mine de Dutoitspan.

Cette mine a la forme d'un demi-cercle mesurant environ 185 mètres de large sur 685 mètres de long, la plus grande dimension étant dirigée de l'est à l'ouest. Le nombre des concessions imposées à la fin de 1885 était de 1.430, d'une surface totale de 30 acres. La plus grande profondeur atteinte à cette époque dans les travaux à ciel ouvert était d'environ 90 mètres ; mais une des compagnies située près du centre de la mine, du côté nord, a creusé dans ses concessions un puits d'environ 150 mètres et les résultats obtenus à ce niveau sont, dit-on, beaucoup plus satisfaisants que ceux du terrain plus rapproché de la surface. C'est là le seul exemple de travail souterrain qui existe actuellement à Dutoitspan, car l'impression générale est que le travail souterrain dans cette mine ne payerait pas les frais qu'il occasionnerait à cause du peu d'abondance de diamants. Toutefois, cette manière de voir peut se modifier dans l'avenir. La profondeur actuelle de la mine n'est que de 55 mètres, mais il y a encore plusieurs bancs de récif flottant et de terre sans valeur laissés presque au niveau du sol. A l'extrémité ouest, quelques « claims » sont encombrés par la chute du « récif » principal qu'on ne semble pas vouloir enlever pour le moment, bien que la terre de dessous soit reconnue de beaucoup la meilleure de la mine.

Le « récif », à Dutoitspan, est semblable à celui de Bultfontein. L'excavation totale de cette mine mesure environ 8 millions de mètres cubes, représentant une valeur brute approximative de 145.000.000 de francs.

Depuis que j'ai fait cette traduction, la mine de De Beer a absorbé, outre Kimberley-Mine (1er juin 1889), toutes les autres mines importantes à Bultfontein et à Dutoitspan pour une somme totale de 81.160.000 francs.

Je ne peux mieux faire en terminant que de résumer, *pour* 1890, quelques renseignements qui pourront être utiles en donnant l'idée du travail accompli à l'heure présente. J'y ajouterai le travail *inédit* du professeur C. Couttolenc, mon ami, sur la minéralogie de la terre diamantifère du Cap de Bonne-Espérance. Cet aperçu jettera une grande lumière sur la composition minéralogique de nos mines restées jusqu'ici un peu dans l'ombre.

Nombre d'employés :

	Blancs.	Indigènes.
De Beer	682	2.780
Kimberley	495	1.800
Dutoitspan	67	400
Bultfontein	37	300
	1.281	5.280

Gages dans les Mines :

Mécaniciens, de 150 à 175 fr. par semaine ; les mineurs, de 125 à 150 fr. par semaine ; les gardiens, de 100 à 125 fr. par semaine ; les artisans, de 150 à 175 fr. par semaine ; les indigènes employés dans les travaux souterrains, de 5 à 6 fr. 25 par jour.

Gages à la surface du sol :

Surveillants, de 87 fr. 50 à 102 fr. 50 par semaine ; employés aux machines, hommes pour assortir, de 125 à 150 fr. par semaine ; mécaniciens, 150 fr. par semaine ; indigènes (simples manœuvres), de 21 fr. 25 à 26 fr. 25 par semaine.

Les cochers, de 31 fr. 25 à 33 fr. 75 par semaine.

Moyenne de diamants contenus dans un « load » de terre bleue (soit dans 830 *kilog. de terre) :*

Kimberley......	de	1 1/4	à	1 carat 1/2.
De Beer.... . .	de	1 1/5	à	1 carat 1/3.
Dutoitspan	de	1/6	à	1/5 de carat.
Bultfontein.....	de	1/5	à	1/3 de carat.

Exportation de janvier à décembre 1889 : 2.961.894 carats 1/2 d'une valeur de 108.115.522 fr., ce qui donne la moyenne pour le carat de 36 fr. 50.

Paris, le 7 avril 1891.

Cte DE M.



PRODUCTION POUR L'ANNÉE 1889

NOM de la Mine	CUBE DE TERRE LAVÉE		POIDS de la terre lavée	POIDS du Diamant obtenu		VALEUR	PRIX moyen du Carat.	RICHESSE moyenne du Load	
	En Loads	*En mèt. cub.*	en kilogr.	*En kil.*	*En Carats*	en Francs		*En Carats*	*En mill.*
De Beer.........	746.827	339.059 5	621.706.891	191.175	947.195 c.	32.821.949 25	34 60	1 c. 1/5 à 1 c. 1/2	0 260
Kimberley-Mine.	593.290	269.353 5	491.210.570	167.307	816.135 c.	28.312.260 »	34 90	1 c. 1/4 à 1 c. 1/2	0 282
Dutoitspan......	2.461.838	1.117.671 5	2.050.711.054	92.319	450.336 c. 1/4	22.189.650 20	48 75	1/6 à 1/5	0 0375
Bultfontein......	2.008.483	911.851	1.673.066.339	110.467	541.300 c. 3/4	18.670.525 40	34 70	1/5 à 1/3	0 055



EXAMEN

DE LA

TERRE DIAMANTIFÈRE

DE LA

MINE DE « DE BEER »

PAR

C. COUTTOLENC

Professeur de physique et de chimie à l'École professionnelle de Reims

Une idée fort originale et très suggestive de M. de M. nous a permis de faire cette étude sans quitter Paris.

M. de M. a pensé qu'il y aurait intérêt à montrer comment s'opère le lavage des sables diamantifères, la façon dont on retire le diamant, et surtout la grande quantité de sable qu'il faut trier pour trouver une pierre précieuse.

Il a donc apporté du Cap de Bonne-Espérance de la terre diamantifère brute, et l'a traitée tout au long sous les yeux du public pendant toute la durée de l'Exposition universelle de 1889, dans le pavillon spécialement affecté aux mines du Cap.

Cette opération, comme il a pu le constater lui-même,

a rectifié les idées quelque peu fantaisistes de beaucoup de monde qui croyait que le diamant abondait dans le sable.

En réalité, bien que le rendement se soit accru avec la profondeur, à Kimberley, la mine la plus riche, on ne trouve que 0 gr. 282 de diamant en moyenne par «load» (1) de terre, soit pour 833 kilogrammes, et à Dutoitspan, la mine la plus pauvre, 0 gr. 035 seulement ; une aussi faible proportion ne rend l'exploitation rémunératrice que grâce au prix élevé de la gemme ; un carat représente, depuis la hausse récente, 40 à 50 francs.

Nous laisserons à regret de côté la description de l'exposition des mines du Cap, si heureusement complétée par des modèles d'appareils d'exploitation, un plan en relief de la mine de Bultfontein, de nombreuses photographies et des échantillons fort intéressants, pour ne nous occuper que de la partie minéralogique proprement dite.

J'ai pu examiner la terre brute, les sables résultant du lavage et une remarquable collection de diamants appartenant à la compagnie des mines de « De Beer ». Cette dernière collection, qui renferme des spécimens bien curieux et très intéressants, aurait mérité une description spéciale et détaillée, mais il aurait fallu du temps, des figures, et maintenant elle est devenue la propriété d'un riche amateur.

Le travail que j'entreprends n'est pas complètement nouveau : M. E. Boutan, ingénieur des mines, a publié

(1) Le *load* vaut 16 pieds cubes, environ un demi-mètre cube.

en 1885, dans les *Annales des Mines* (tome VII, 8e série), une étude très complète de la géologie de la région des mines diamantifères et, à la même époque, M. Stanislas Meunier a fait l'étude minéralogique des sables de ces mines (*Bulletin de la Société minéralogique de France*). Si j'ai repris cette question, c'est qu'elle se présentait dans des conditions nouvelles et plus favorables, puisque le sable était tout transporté et qu'avec du temps et de la patience on pouvait peut-être encore glaner après les recherches de ces savants, et de plus il devenait possible de faire l'essai chimique qui termine le présent travail pour la recherche des petits diamants.

Je ne parlerai bien entendu que de la terre de la mine de « De Beer » que j'ai entre les mains, les autres gisements, tout en étant fort analogues à celui-ci, présentent cependant des différences minéralogiques ; ainsi certaines mines ont donné des zircons blancs et colorés, De Beer n'en renferme pas.

1° TERRE DIAMANTIFÈRE

La terre diamantifère présente absolument l'aspect d'une terre, avec cailloux, sable moyen et fin, et particules impalpables. D'un toucher savonneux rappelant les composés magnésiens (talc, stéatite), elle a une couleur variable. M. Chaper, qui a eu occasion de l'observer en place, annonce que la couleur jaunâtre appartient à la couche superficielle modifiée par l'action de l'atmosphère, et que, à mesure qu'on approfondit, la nuance se fonce et devient gris verdâtre, gris bleuâtre et gris noirâtre, et

que de plus on y reconnaît plusieurs variétés résultant d'injections différentes du minerai dans la cheminée.

La terre présentée à l'exposition était pulvérulente, fragile et cet état est déjà l'indice d'une altération. Dans les profondeurs de la mine, l'extraction se fait à la dynamite (1) : au sortir de la mine, ces blocs sont arrosés et sous l'action de l'air ils se délitent et la terre prend l'aspect sous lequel elle est arrivée.

Cependant on trouve encore des fragments résistants comme au sortir de la mine, et si on prend la densité des différents produits, depuis le plus tendre jusqu'au plus dur, on voit qu'il y a altération :

Terre bleue dure	2,69
— bleue	2,59
— jaunâtre	2,44
— très tendre	2,38

Délayée dans l'eau elle donne :

1° Une boue d'aspect argileux que l'eau entraîne facilement ;

2° Du sable fin (moins de 2 millim. de diamètre) ;

3° Du sable moyen (de 2 millim. à 2 cent.) ;

4° Et des pierres (de 4 cent. et plus), quelques-unes pèsent plusieurs kilos.

Il est difficile d'indiquer, même approximativement, les proportions relatives de ces différents produits, parce

(1) Un gros diamant jaune exposé portait la trace de l'emploi d'un explosif ; un des sommets de cet octaèdre avait été fêlé par l'explosion.

que certains minéraux tendres sont plus ou moins broyés suivant l'énergie du lavage.

En opérant sur de la terre brute et en lavant à la main, j'ai obtenu, sur cinq parties de terre environ, une partie de sables restant sur le tamis, 2 millim. (seule partie intéressante pour la recherche du diamant), deux parties de sables fins et deux parties de boue. A la mine, où le lavage est fait par des laveurs mécaniques avec agitation prolongée pour délayer aussi complètement que possible les matériaux tendres, on ne trie environ que 1/8 du minerai extrait ; du reste le diamant, très résistant, ne craint pas trop le frottement énergique auquel il est soumis ; seuls quelques gemmes, exceptionnellement fragiles, peuvent en souffrir.

Les sables sont ensuite passés à des tamis de différentes grosseurs, puis examinés humides et enfin triés successivement à trois ou quatre reprises, pour permettre de recueillir absolument toutes les pierres qu'ils contiennent.

Pour le présent travail, j'ai utilisé des sables déjà triés qui, après un nouveau lavage, ont été examinés, et sur une soixantaine de kilos, j'ai obtenu environ de 5 à 600 grammes de minéraux intéressants.

Les roches m'ont été données par les cailloux ; leur détermination m'a présenté quelques difficultés, tant à cause de mon inexpérience que par suite des aspects spéciaux que revêtent certaines espèces.

Je dois des remerciements à M. Fouqué qui a bien voulu déterminer quelques échantillons, comme cela sera indiqué plus loin : il faut en effet recourir aux lames

minces pour caractériser certaines roches, et M. Fouqué a bien voulu en faire quelques préparations microscopiques.

Je signalerai aussi les travaux de M. Stanislas Meunier, de M. Boutan, et la note annexée au travail de M. Chaper par MM. Fouqué et Michel Lévy, qui m'ont facilité dans une large mesure les reconnaissances minéralogiques.

Voici successivement la liste des roches et des minéraux reconnus et caractérisés :

GISEMENTS DU CAP

Je ne referai pas, après des voyageurs qui ont pu voir de leurs yeux, la description des mines du Cap ; je ne rappellerai que très succinctement les données qui me paraissent utiles pour le présent mémoire.

Les gisements semblent avoir été amenés des profondeurs du sol par une éruption extrêmement énergique, qui aurait traversé tous les terrains et poussé jusqu'au voisinage du sol une sorte de conglomérat serpentineux renfermant la gemme précieuse.

Ces éruptions que M. Daubrée, dans des travaux récents, attribue à des dégagements gazeux, violents, instantanés et sous des pressions énormes, n'ont pas dépassé de beaucoup la surface du sol ; et, d'après les souvenirs des premiers mineurs, les mines actuellement en exploitation n'apparaissaient sur la plaine que comme de petits monticules de quelques dizaines de mètres. Cependant quelques-uns ont dû être plus élevés et entraînés par les eaux après leur formation, puisque les sables de certaines rivières des environs renferment des diamants.

Au-dessus de ces monticules se trouvent des couches de terrains stériles (une épaisseur de 20 à 30 mètres environ), puis au-dessous, la terre jaune, puis enfin, dans les profondeurs, la terre bleue.

D'après cela, la terre jaune paraît être la modification de la terre bleue sous les influences atmosphériques.

Dans ces éruptions M. Chaper croit reconnaître plusieurs injections successives de conglomérat, par suite des modifications que présentent les couleurs et la richesse des différents claims dans une même mine.

Le minerai, en arrivant ainsi, aurait entraîné des roches des profondeurs et les aurait roulées. On trouve, en effet, des fragments de roches variées parfaitement arrondis, et ayant l'aspect de cailloux de rivière ; ceci complique la question ; il paraît difficile d'admettre que dans la simple ascension du minerai, même en le supposant boueux au moment de son arrivée, ce résultat ait pu se produire.

Ce qui est nettement prouvé, c'est que le minerai arrive des profondeurs, puisque le schiste encaissant est relevé sur les bords de l'injection serpentineuse.

Depuis l'éruption, d'autres phénomènes de métamorphisme se sont produits et la présence de la calcite, certains enduits blancs de silicate de magnésie hydraté ou même de silicates variés hydratés (zéolithes) seraient ainsi expliqués. Ce sont les cheminées de ces éruptions qui sont actuellement en exploitation.

ROCHES

1. *Schistes noirs.* — Fragments plus ou moins volumineux, plus ou moins fissiles, quelques-uns sont arrondis et comme roulés. Fusibles au chalumeau avec bouillonnement en émail, gris verdâtre. Densité de 2,60.

Carbonifère. — C'est la roche la plus abondante, ce qui d'ailleurs s'explique facilement puisqu'elle forme la paroi de la mine sur une assez grande profondeur.

On y trouve de la calcite et de la pyrite, je n'y ai constaté ni grenat ni pyroxène, quelques morceaux sont peu schisteux.

2. *Schistes gris.* — Roche fissile, couleurs claires : gris, gris rosé, blanc grisâtre, fusible en émail noir. Densité, 2,48.

On ne peut constater dans aucun de ces deux schistes la présence de fossiles bien caractérisés ; seules quelques entailles parallèles paraissent provenir de quelque débris organique.

On a signalé aussi la présence de la houille dans le minerai diamantifère et j'ai bien trouvé quelques fragments de houille, mais ces fragments ont pu être introduits dans le voyage et les manipulations, en sorte que je ne puis rien affirmer sur ce point.

3. *Schiste micacé.* — Paillettes de mica bien nettes ; le mica y est brun, rarement blanc et encore ce dernier paraît-il être du mica brun altéré. Certains minéraux qui ressemblent à ces schistes micacés ne sont souvent que des mélanges de pyroxène ou d'enstatite et de mica.

4. *Schistes noirs tendres* à points brillants, noir de velours. Carbonifère (blanchit complètement à la calcination ; densité : 2,58) peu abondant dans le sable lavé mécaniquement, un peu plus fréquent dans le sable lavé à la main.

5. *Schistes variés.* — Roches schisteuses de couleur claire imprégnées d'oxyde de fer ; quelques-unes ne sont que des roches colorées par le fer, d'autres sont avec noyaux blancs de 5 à 7 millimètres dans une pâte rougeâtre.

6. *Argile* (?) — Fragment noir, aspect argileux, non schisteux, rapproché, par suite de son facies, de l'argile.

7. *Silicate de magnésie terreux.* — Fragments blancs happant fortement à la langue, rayés par l'ongle qui y laisse un trait poli et brillant, donnant avec le cobalt et par calcination une coloration rose. D'après M. Chaper, des échantillons blancs analogues ont donné à l'analyse du silicate de magnésie hydraté (M. Friedel). Quelques-uns de ces fragments ne donnent pas d'eau au tube, ou du moins une proportion très faible, mais au cobalt deviennent jaunâtres : ils pourraient être des silicates moins hydratés, et un peu ferrugineux.

8. *Amphibolite.* — A actinote trémolite ou même hornblende. Roche vert franc, dans laquelle se trouvent de grands cristaux allongés d'amphibole. Densité : 2,39.

9. *Quartzite* ou grès compact. — En fragments grisâtres rayant fortement le verre. Cassure brillante, à grains fins doués d'un vif éclat dans une pâte plus terne ; quelques fragments se rapprochent complètement du grès ordinaire.

10. *Roche blanche à zircons* (?) — Roche formée de micas et de petits cristaux rose rouge très petits (1/2 millimètre de diamètre ou même moins) unis par une pâte feldspathique ou plutôt magnésienne, dureté très faible, attaquable à l'acide chlorhydrique ; au microscope, les grains roses donnent des facettes correspondant à la cristallisation du zircon. Cet échantillon est intéressant en ce qu'il fournit les seuls cristaux à facettes du sable diamantifère autres que le diamant.

11. *Péridotite à enstatite* (détermination de M. Fouqué). — Roche verte à grands éléments cristallins. Densité : 3,02. La surface très altérée prend l'aspect de l'enstatite signalée plus loin. Il se pourrait que ce fût un fragment d'éclogite sans grenats.

12. *Éclogite*. — Roche à pyroxène, enstatite, péridot et grenat. — Il en existe un assez gros fragment qui paraît être la péridotite à enstatite, avec grenats. Ce très bel échantillon a été rapporté par M. de M. Dans le sable on trouve aussi quelques fragments dans lesquels le grenat est associé soit au péridot, soit au pyroxène, c'est ce qui m'a engagé à réunir tous ces débris sous le même nom : Éclogite. — La roche offre une partie verte plus ou moins fibreuse, plus ou moins transparente, et des grenats dont la couleur varie du rouge au violet, translucides ou transparents sans facettes cristallines et comme corrodés à la surface. Il est à croire que la majeure partie des grenats que l'on trouve dans le sable proviennent de la destruction de cette roche, et peut-être même aussi tous les minéraux verts : péridot, enstatite et les différentes variétés de

pyroxène ; et,si on trouve ces minéraux isolés dans la terre serpentineuse, on peut admettre que l'éclogite, entraînée par l'éruption serpentineuse, a été détruite depuis, et qu'elle a fourni une partie du pyroxène, ou de l'enstatite qui a formé le conglomérat serpentineux. Quelques fragments d'éclogite renferment du mica, comme l'éclogite de Nantes.

13. *Diabase* (détermination de M. Fouqué). — Diabase à olivine, à structure ophitique ; roche, gris noirâtre, dure ; densité : 2,97 ; avec lamelles vertes translucides, quelquefois orientées, indiquant un clivage soit des minéraux de la roche, soit de la roche elle-même ; très résistante, fusible, se présentant en fragments irréguliers et en nodules sphériques qui se brisent en couches concentriques.

14. *Dolérite.* — Roche schisteuse grise avec une légère teinte verte. Densité : 2,47. Pâte blanche avec points noirs, difficilement fusible ; par la chaleur les points noirs se décolorent ; raye le verre en s'écrasant, inattaquable à l'acide chlorhydrique (72 heures).

15. *Roche à Péridot.* — Roche schisteuse, vert brunâtre clair. Densité : 2,47. A la loupe on distingue des éléments variés ; fusible en verre vert, raye facilement le verre ; les parties colorées sont presque toutes aisément attaquées par l'acide chlorhydrique qui laisse une masse blanche avec quelques points noirs, dégagement d'acide carbonique. Du reste, la présence de la chaux vive est commode à constater dans la roche calcinée qui bleuit énergiquement le tournesol.

Ce qui conduit à supposer une roche imprégnée de calcite avec péridot, soluble dans l'acide chlorhydrique renfermant du feldspath et quelques autres minéraux accidentels.

16. *Limburgite* (détermination de M. Fouqué).— Roche noire à points brillants peu fusible, dure. Densité : 2,83. Limburgite riche en matières vitreuses avec quantité de cristaux d'olivine, de biotite, et grains nombreux de magnétite.

17. *Rechstein serpentineux.* — Roche verte aspect savonneux passant au vitreux, ne rayant pas le verre. Densité : 2,54 à 2,69.

18. *Serpentine* gris verdâtre. Roche avec pyroxène, tendre, fusible en écailles minces.Densité : 2,77. Différente du conglomérat typique indiqué plus loin, bien que ces roches présentent beaucoup d'analogie avec infiltration de calcite ; diallage, noyaux noirs mats ou vitreux à poussière verte (probablement de l'actinote).

19. *Serpentine* avec noyau de 3 à 5 millimètres. Roche gris verdâtre analogue à la précédente, dans laquelle se trouvent de petits rognons à surface noire lisse, vert noirâtre à l'intérieur avec texture radiée, très tendre, poussière verte, et nombreuses infiltrations de silice opale blanche rayant le verre. Densité : 2,65.

La pâte est tendre, fusible en écailles minces.

20. *Serpentine* verte avec pyroxène. Roche vert foncé à texture compacte. Densité : 2,62 ; donne de l'eau au tube, fond facilement au chalumeau, dégage de l'acide carbonique par l'acide chlorhydrique, puis soluble en laissant

des grains verts inattaqués : ce qui conduit à admettre que cette roche est une serpentine imprégnée de calcite.

21. *Pyroxène* serpentineux. Rognons, texture granulaire, vert foncé grisâtre. Densité : 2,42. Tendre, donne de l'eau au tube, fond difficilement au chalumeau, peu attaqué par l'acide chlorhydrique.

22. *Serpentine* à enduit blanc. La roche est granulaire et chaque grain est entouré d'un enduit blanc peu attaquable par l'acide chlorhydrique. Cet enduit est soit un silicate de magnésie hydraté, comme celui qui a été analysé par M. Friedel, soit de nature zéolithique.

23. *Serpentine à enstatite*. Très bel échantillon parfaitement caractérisé dont la surface est altérée. Un bloc de cette roche a été rapporté par M. de M., et, si on n'en trouve plus dans le sable, l'enstatite que l'on rencontre peut en partie provenir de la destruction postérieure de cette roche. Densité : 2,77.

24. *Conglomérat* typique. Roche serpentineuse hétérogène, à pâte noire, verdâtre foncé, verdâtre avec nuance bleue et prenant des teintes gris verdâtre et gris rougeâtre lorsqu'elle est altérée ; en même temps elle diminue beaucoup de résistance.

Elle renferme tous les minéraux indiqués dans la présente notice, même les plus tendres, ainsi que toutes les roches ; une partie de ces minéraux et de ces roches ayant déjà l'aspect roulé, elle a donc entraîné et empâté toutes les espèces examinées et serait le résultat de l'éruption serpentineuse des gîtes diamantifères.

Loin d'être uniforme, elle présente des aspects variés,

et M. Chaper signale la possiblité de reconnaître dans chaque mine plusieurs injections de serpentine.

Quelques échantillons présentent autour des minéraux empâtés des auréoles blanches formées de silicates hydratés.

La nuance bleue est la plus estimée par les mineurs parce qu'elle renferme le plus de diamants.

25. *Roche micacée.* — Roche ayant absolument l'aspect d'une granulite. Attaquée par l'acide chlorhydrique, imprégnée de calcite. Densité : 2,54.

26. Dans les cailloux blancs ne rayant pas le verre, il existe de nombreux fragments de calcaire, blanc, jaune, ou un peu plus foncé, soluble dans l'acide chlorhydrique avec vive effervescence.

A ces quelques roches on peut ajouter des fragments verts, vert bleuâtre, avec calcite, qui paraissent renfermer du pyroxène, des silicates de magnésie blancs et de la calcite en grands cristaux, puis des fragments silico-calcaires rayant le verre, attaquables en partie par l'acide chlorhydrique, jaunâtre et peu fréquents.

MINÉRAUX

1. *Grenat* (almandin et spessartin). — Fragments plus ou moins volumineux depuis la grosseur d'un œuf de pigeon.

Teinte variée depuis le rouge clair jusqu'au rouge grenat foncé, depuis le violet pâle jusqu'au violet foncé : quelques fragments sont jaune clair. Dureté : 7 ; densité moyenne : 3,53. Plus ou moins facilement fusibles en émail noir (les violets sont moins fusibles). Quelques-uns sont

assez limpides pour pouvoir être taillés et sont vendus sous le nom de « rubis du Cap ». Les autres, surtout les plus volumineux, sont remplis de givrures. Quelques-uns sont recouverts d'un enduit noir très adhérent analogue à la pâte du conglomérat ; d'autres, au contraire, d'un enduit blanc qui paraît de nature zéolithique, analogue aux imprégnations signalées dans la serpentine.

On les trouve souvent associés aux autres minéraux, comme cela sera indiqué plus loin.

Pyroxènes. Le pyroxène est assez abondant dans le sable, où il forme plusieurs variétés.

2. *Pyroxène diallage*. — Minéral vert foncé, vert émeraude, éclat vitreux vif. Dureté : 5,5 ; densité : 3,30. Cassure conchoïdale ; quelques morceaux donnent 3 clivages, 96° et 84°-85°. Il n'est pas absolument certain que ces cassures soient de véritables clivages ; il se pourrait qu'il y eût des surfaces de glissement causées par des pressions, car ces plans coupent des portions de couleur variée, et n'existent pas dans toute la masse. A peine fusible sur les bords, inattaquable par l'acide chlorhydrique.

3. *Pyroxène salite*, malacolite (M. Mallart). — Quelques fragments présentent très nettement l'aspect de la salite, d'autres diffèrent, mais l'analyse que j'en ai faite les rapproche sûrement d'un pyroxène avec magnésie, fer, chaux et alumine :

Silice	45,24
Fer	1,89
Alumine	12,36
Chaux	19,04

Magnésie.................... 20,71
Perte au rouge............... 0,76

Minéral vert, poussière verdâtre, éclat à peine vitreux, translucide. Densité : 3,25 ; dureté : 5,6. Fusible avec bouillonnement en émail vert clair, les parties voisines de la perle jaunissent par l'oxydation du fer, inattaquable à l'acide chlorhydrique. Donne trois clivages (74°-78°) et (103°-105°) deux assez nets, le troisième moins facile.

4. *Enstatite*. — L'enstatite qui se trouve aussi abondamment que le pyroxène y présente quelques variétés dans l'aspect.

I. Minéral vert, vert foncé, aspect nacré, peu translucide avec clivage 50° environ et 130°.

II. Minéral vert clair, texture fibreuse, transparent et translucide, poudre gris jaunâtre. Dureté : 5,5 ; densité : 3,30. Cassure vitreuse, à peine fusible, un peu attaquable par l'acide chlorhydrique.

III. Minéral jaune grisâtre, jaune bronzé, texture fibreuse très prononcée, à peine translucide, éclat soyeux dans une direction. Dureté faible. Fond difficilement en émail gris verdâtre, se rapproche comme aspect de la bronzite. Densité : 3,01.

5. *Péridot*. — Se présente sous deux aspects :

I. Grains isolés ; vert bouteille foncé, transparent. Dureté : 6. Peu attaquable par l'acide chlorhydrique, cassure vitreuse sans clivages.

II. Fragments plus volumineux, masse vert bouteille foncé, transparente, traversée de veines verdâtres, opaques. Densité : 3,23. Sans clivage apparent, se trouvant sous la

forme de morceaux irréguliers ou de noyaux ellipsoïdaux analogues à ceux que donne le grenat, avec les mêmes enduits ; du reste les grains isolés paraissent être les débris de la partie transparente de cette variété.

6. *Pyroxène et Péridot chromifères.* — Minéraux analogues au pyroxène et au péridot précédents, mais ayant une couleur verte plus claire, plus vive, qui diffère notablement de la teinte des minéraux simplement colorés par le protoxyde de fer. Ces minéraux renferment du chrome :

Silice	52,4
Oxyde de chrome	2,8
Alumine	0,6
Protoxyde de fer	6,5
Chaux	20,5
Magnésie	15,5
Eau	1,5
	99,8

Densité moyenne : 3,20

7. *Obsidienne.* — Minéral vitreux, transparent, brun, trouvé dans un fragment de roche volcanique.

8. *Micas bruns et blancs.* — La variété brune est assez abondante, la variété blanche est plus rare et paraît être le résultat de l'altération du mica brun. Le mica se présente en lamelles ne donnant que rarement des angles cristallins, d'autres fois il prend l'aspect fibreux ou de paillettes extrêmement petites. Densité moyenne : 2,91.

9. *Vaalite.* — Minéral d'un beau vert bleuâtre, aspect micacé dont les lames ne sont pas élastiques, qui se rap-

proche du clinochlore, et dont on a fait une variété spéciale sous le nom de Vaalite (Dana).

10. *Zéolithes*. — Dans les roches diamantifères, on a reconnu la présence de silicates alumineux hydratés, rentrant dans la famille des zéolithes.

Mésotype. — Un magnifique échantillon de ce minéral a été rapporté par M. de M. ; cristaux prismatiques isolés très nets ; il provient d'un dyke volcanique qui traverse la mine de diamant ; j'ai rattaché à la même espèce deux rognons que j'ai trouvés dans le sable : l'un d'eux était blanc verdâtre, texture radiée. Dureté voisine de 5. Ne faisant pas effervescence par l'acide chlorhydrique, très fusible ; l'autre est blanc, texture nettement cristalline, bacillaire avec clivages, ne rayant pas le verre ; M. Friedel a constaté dans la mine de Dutoitspan de la mésolite, et, comme les caractères donnés plus haut s'appliquent aussi à cette dernière espèce, il se pourrait que ce fût de la mésolite.

La faible proportion de ces minéraux ne permet pas une analyse qui en fixerait exactement la nature.

11. *Fer magnétique*. — Fragments plus ou moins volumineux, noirs, attirables à l'aimant et séparés du fer titané par ce procédé.

12. *Fer titané*. — Minéral noir, éclat vitreux vif, poussière noire. Dureté : 6,5. Densité : 4, 38. Fragile, pas de clivage, très peu attaquable par l'acide chlorhydrique, donne les réactions du titane. Plusieurs essais n'ont donné aucune trace de chrome, quelques échantillons offrent un état globulaire assez curieux : ils paraissent formés

uniquement de petites sphères de quelques dixièmes de millimètre, assez abondant et toujours en fragments peu volumineux.

13. *Pyrite.*— Pyrite jaune d'or en cubes, cubo-octaèdres et en fragments cristallins. Le schiste noir en renferme de petits filons et il est à supposer que ces échantillons en proviennent tous.

14. *Calcite.* — En fragments arrondis par le lavage, rhomboèdres de clivage, masses fibreuses. Minéral blanc, fragile, donnant une vive effervescence par l'acide chlorhydrique, translucide, transparent, assez fréquent. Existe en masses de quelques centimètres cubes dans la terre primitive, cassé et roulé par le lavage mécanique. Certains échantillons fibreux plus durs doivent être rapprochés de l'aragonite.

En même temps on trouve des grains calcaires arrondis roulés qui, à ce que je pense, n'appartiennent pas en propre à la terre diamantifère, mais ont été apportés ou mélangés postérieurement.

15. *Quartz* en grains elliptiques polis, roulés, ou en cristaux (très rare). Ce qui étonne, c'est que l'attaque chimique indiquée plus loin mettra en évidence l'existence de nombreux grains de quartz très petits (moindres de 2 millimètres) à surface inégale, ne portant pas la trace de l'eau, tandis que l'on en peut retirer de la terre en morceaux aussi volumineux que des cailloux siliceux.

16. *Silex.*—Cailloux siliceux roulés. Couleurs variées : jaune, rouge et noir ; probablement de même origine que les sables calcaires.

17. — *Hématite.* — Feuillets schisteux rouge brun provenant peut-être de l'oxydation de la pyrite.

18. *Silice opale.* — Silice hydratée, couleur blanc laiteux, rayant le verre, insoluble dans l'acide chlorhydrique.

A ces minéraux il y a lieu d'ajouter quelques échantillons très rares dont il est difficile de déterminer la nature.

Enduits. — Dans plusieurs échantillons on constate la présence d'une matière blanche de formation évidemment postérieure, formant enduit autour des fragments de roche ou même des grains de la serpentine ; ils peuvent se partager en trois variétés :

1° Enduit faisant effervescence aux acides : enduit de calcite ;

2° Enduit ne faisant pas effervescence, mais attaquable par l'acide chlorhydrique : silicates hydratés de magnésie ;

3° Enduit inattaquable aux acides : silice opale. Ce dernier est plus rare et n'a été rencontré que sur un fragment de diabase.

Un échantillon a présenté un enduit particulier : formé de lamelles de calcite et de fragments de pyroxène ou de péridot vert clair.

A la suite des minéraux je mentionnerai un certain nombre d'associations qui présentent un intérêt au point de vue de l'étude de la formation du diamant ; il n'y a pas lieu d'ajouter de description puisqu'elles se sont produites par l'association des minéraux déjà connus :

1° Grenat jaune et fer titané ;

2° Pyroxène et fer titané ;

3° Pyroxène et enstatite ;

4° Mica et pyroxène ;

5° Mica et enstatite ;

6° Mica et grenat.

De plus, dans plusieurs fragments de terre diamantifère on trouve les minéraux en place :

1° Terre diamantifère et grenat ;

2° — — fer titané ;

3° — — enstatite ;

4° — — pyroxène ;

5° — — mica et enstatite et pyroxène, etc.

Ainsi, la roche diamantifère est un conglomérat serpentineux, avec nombreux débris de roches amenées des profondeurs, mais elle ne constitue pas un produit homogène qui pourrait être considéré comme une roche au milieu de laquelle le diamant se serait formé.

Il y a là, en effet, une lacune que rien n'a pu encore combler : comment s'est formé le diamant ?

D'après les renseignements qui ont été publiés et les échantillons que j'ai pu examiner, le diamant est disséminé à travers la roche sans régularité apparente, sans être accompagné par quelques circonstances spéciales : il est toujours un accident isolé.

Au point de vue de la richesse il y a eu à la surface des gîtes de grandes variations, puis la teneur s'est régularisée et on a constaté un enrichissement régulier à partir de la surface, qui s'est bientôt arrêté, et la moyenne varie suivant la mine.

Ainsi sur 100 « loads » on retirait :

De Beer,	10 à 15 carats au début ;	115, 120 à 170 m.
Bultfontein,	8 à 12 — — —	30, 35 à 150 m.
Dutoitspan,	6 à 10 — — —	15, 35 à 100 m.

L'exploitation se fait actuellement à des profondeurs de 200 à 300 mètres, et des puits percés à 400 mètres ont montré que la serpentine avait toujours le même aspect et la même teneur en diamant : ce qui correspond de 0,3 à 6 carats par mètre. Les mines du Cap ont fourni ainsi depuis leur découverte 6 à 7.000 kilogr. de diamants.

Sur la surface de la mine, la richesse n'est pas absolument uniforme, mais cette disposition ne constitue pas de véritables VEINES très riches à côté de terrains pauvres.

On peut maintenant se demander si le diamant s'est formé en même temps que l'éruption serpentineuse, ou postérieurement, ou s'il a été amené à la surface par arrachement à une roche profonde et, chose singulière, après l'examen des documents connus, on est amené à écarter ces deux suppositions.

Tout d'abord le diamant n'est ni postérieur à la gangue, ni son contemporain ; c'est-à-dire qu'il ne paraît pas s'être produit avec la serpentine ni depuis qu'elle est en place dans la cheminée où on le recueille actuellement.

D'abord le diamant ne s'est pas formé en même temps que la roche. Il est trop visible, d'après l'examen des échantillons ci-dessus, que cette roche est un conglomérat, une brèche, un amas de débris si l'on veut, amené des profondeurs du sol, et qu'elle n'a pas pris naissance *in situ*, qu'elle a rempli un entonnoir ou une cheminée d'éruption,

ou qu'elle a été poussée, comme le supposait M. Daubrée, à travers le sol par une force énorme. De plus, le diamant ne s'est pas produit postérieurement, il est arrivé avec la roche ; ce qui le prouve, c'est qu'aucun diamant n'englobe de la terre ou un minéral quel qu'il soit ; que lui-même est quelquefois recouvert de cet enduit magnésien ou zéolithique déjà signalé pour les grenats, pour le péridot, la serpentine, etc.

A l'Exposition, on pouvait voir un diamant formé de deux octaèdres accolés, recouvert d'un enduit blanc de dureté supérieure à la calcite probablement zéolithique (je n'ai pas pu l'essayer), et qui était évidemment postérieur à la formation du cristal. Un autre diamant présentait une structure lamelleuse sur une face, et entre ses lames se trouvait un enduit blanc formé de corpuscules réguliers visibles au microscope, solubles dans l'acide chlorhydrique sans effervescence et d'une dureté assez faible.

Si donc il s'était formé postérieurement à la roche, il faudrait supposer qu'il s'est formé dans les premiers temps, puisqu'il présente les mêmes particularités que le grenat que l'on y trouve.

Mais ce qui surprendrait beaucoup dans cette dernière hypothèse, ce serait l'uniformité de sa distribution dans le gîte et l'absence complète de traînées, de druses, de géodes, et son isolement qui paraît systématique.

Tout le monde sait que si un minéral se produit après coup dans une roche, il y a des filons, des directions plus ou moins régulières de richesse et quelquefois des noyaux, des réunions de cristaux. Là, rien de semblable, le diamant

est, comme je le disais tout à l'heure, un accident isolé, rare et imprévu ; mais, de plus, j'ai pu examiner quelques échantillons de terre avec le diamant en place. Ce qui frappe, c'est que la roche n'est absolument pas modifiée par la présence de la gemme qui s'y trouve au même titre que les autres minéraux : grenats, fer titané, etc.

De plus, dans la collection des diamants de la société, il y en avait deux qui adhéraient à la terre de la mine, à de la serpentine grise. L'un d'eux surtout présentait de l'intérêt ; de la dimension d'un gros pois, il était accolé assez intimement d'un côté avec la terre, pour que, au premier aspect, on pût croire que c'était le résultat d'une cristallisation confuse faite après coup sur la serpentine : mais un examen attentif montrait que la pression seule avait pu produire ce résultat. En effet, la terre n'avait subi aucune modification apparente au contact même du diamant, il n'y avait aucune imprégnation de carbone, pas de cristaux voisins, rien enfin de ce que l'on remarque en pareil cas, et si la terre adhérait, c'était grâce à la rugosité de la surface ou à la présence de quelques cristaux accolés au principal et de la pression énorme qu'avait dû subir la serpentine dans cette ascension.

Enfin, comme dernière remarque, dans toute la collection je n'ai vu aucune association du diamant avec d'autres minéraux analogue à celles que j'ai signalées pour ces derniers ; association intime qui établit soit la simultanéité de leur formation, soit la postériorité de l'un des deux éléments.

D'un autre côté, il est difficile de supposer que, dans

son éruption violente et, forcée la serpentine ait arraché simplement le diamant à une roche profonde.

On devrait alors trouver des fragments de cette roche et peut-être des diamants adhérents à cette roche, et rien de cela n'a été constaté ; en outre, les bords de l'entonnoir ou de la cheminée devraient être beaucoup plus riches que la partie centrale, on pourrait trouver des nids. Or, d'après ce qui m'a été dit, la richesse est à peu près uniforme et les nids ne se trouvent jamais.

Il me paraît donc plus probable que le diamant est arrivé des profondeurs, déjà formé, déjà disséminé à travers la serpentine qui lui sert de gangue.

Dans l'hypothèse de l'arrachement on pourrait rapprocher des mines de diamant ce qui s'est passé au Puy en Velay, dans le ruisseau d'Expailly. On trouve, en effet, de grandes quantités de zircons et quelques corindons bleus dans le sable d'un petit ruisseau coulant sur une couche basaltique ; il y existe même des échantillons de basalte avec zircon et corindon. On pourrait donc supposer ces minéraux contemporains de la roche volcanique. Mais un examen attentif du sable du ruisseau montre qu'il renferme les éléments de roches granitiques, et M. Lacroix a pu y trouver un zircon adhérant à un granite, en sorte que l'arrachement à une roche profonde paraît certain, et ce qui le confirme ici, c'est que M. Lacroix a découvert au sud du Puy un affleurement de granite à zircons et corindons.

Les deux minéraux ont donc été arrachés à cette roche qui se prolonge dans les profondeurs du sol au-dessous du

Puy en Velay par la coulée de basalte qui a formé les collines d'Expailly.

Dans la terre diamantifère, M. Boutan signale la présence de gaz carburés en quantités de plus en plus grandes à mesure que l'on s'enfonce. Il en conclut que le diamant s'est formé dans une atmosphère de carbure d'hydrogène : cela est très vraisemblable ; mais cela ne prouverait pas encore la postériorité du diamant à la serpentine ; les raisons données plus haut subsistent donc : d'un autre côté les schistes encaissants sont carbonifères et il est possible qu'ils aient fourni ces gaz. Un fait analogue se passe à Rennes, dans la mine de Pont-Pean, le plomb argentifère est accompagné de gaz carburés et inflammables : ce qui semble prouver que les schistes anciens imprégnés de produits carburés fournissent facilement ce gaz.

Si on essaye, en dehors de là, une explication, on entre absolument dans le domaine de l'hypothèse ; on pourrait, par exemple, imaginer que le diamant a été produit dans une roche profonde, roche ne pouvant supporter le contact de l'eau ou de l'oxygène, que cette roche a été détruite dans la serpentine avant son éruption, que le diamant seul a résisté et que le tout a été ensuite refoulé dans l'entonnoir ou la cheminée volcanique où on l'exploite actuellement.

On peut rappeler à ce sujet que l'on explique la présence de l'acide borique et de l'hydrogène sulfuré dans les suffionis de Toscane, par l'existence du sulfure de bore dans les profondeurs, sulfure qui serait décomposé au contact de l'eau et qui, en cas d'éruption, ne laisserait aucune trace de son existence antérieure.

RECHERCHE DES PETITS DIAMANTS

L'extraction du diamant se fait par le délayage, lavage et tamisage du sable, puis par un triage à la main, et, comme le rendement est très faible on écarte le sable au-dessous de deux millimètres de diamètre, comme ne donnant pas en diamant la valeur du temps que l'on passerait à le trier.

Au point de vue théorique d'abord, et pratique peut-être, il était intéressant de rechercher si dans les sables fins le diamant existait encore ; pour cela j'ai employé le traitement chimique, la recherche même à la loupe étant trop pénible, et j'ai été aidé dans ce travail par M. Hubert, jeune chimiste du plus grand mérite.

Je suis parti du sable rejeté par les tamis, c'est-à-dire de moins de deux millimètres de diamètre, et, comme il fallait arriver à un résultat certain, il a été nécessaire d'agir sur une grande proportion de sable, ce qui a compliqué nécessairement les opérations.

La résistance du diamant aux réactifs au-dessous du rouge est excessive ; ainsi, bouilli plusieurs heures avec l'acide sulfurique, fondu très longtemps avec la potasse, il n'est pas attaqué et il résiste à l'acide fluorhydrique ; toutes réactions qui détruisent plus ou moins rapidement les corps qui l'accompagnent à l'exception du fer titané. A la suite de ces essais, j'ai traité 10 kilogrammes de sables fins et de boues :

1° Par un lavage à l'acide chlorhydrique concentré ;

2° Lavage à l'eau ;

3° Lavage à l'acide sulfurique bouillant ;

4° Lavage à l'eau ;

5° Fusion avec la soude caustique ;

6° Lavage à l'eau ;

7° Reprise par l'acide chlorhydrique ;

8° Lavage à l'eau.

Après ces différentes opérations, le sable était réduit à 250 grammes environ, mais le résidu renfermait encore : du quartz, un peu de mica, du pyroxène, du grenat, du fer titané, un peu de roches variées, des minéraux blancs, etc.

Il a été alors tamisé pour en séparer la poudre fine de moins de 1 millimètre de diamètre, et le reste a été passé au liquide de Klein pour séparer les minéraux plus légers ; le pyroxène surnageait en partie, le diamant, le fer titané, le grenat, une partie du pyroxène se sont réunis au fond, et le tri a eu lieu à la loupe sur une quantité relativement faible de sable. On a eu ainsi 2 diamants, l'un de 2 milligrammes, l'autre de 8. La poudre fine a de nouveau été traitée par les acides, puis enfin par l'acide fluorhydrique concentré. Repris par la potasse en dissolution, l'acide chlorhydrique lavé, etc., il n'est plus resté que quelques grammes de poussières noires renfermant presque exclusivement du fer titané.

Le triage a été fait alors au microscope, et on a mis de côté quelques morceaux (7 ou 8) brillants, dont quelques-uns examinés à la lumière polarisée n'ont pas paru agir. Essayés par résistance à l'écrasement, tous ont été broyés

sans rayer fortement le verre ; un seul morceau a résisté et a entamé profondément le verre comme le diamant lui-même ; d'après ce que je crois, les autres morceaux étaient ou du grenat pâle ou quelque parcelle ayant résisté aux attaques successives. Malheureusement, ce très petit morceau de diamant est un fragment sans forme cristalline, tandis que les deux autres étaient de petits cristaux complets.

Enfin, je tiens à signaler la trouvaille que j'y ai faite d'un diamant complètement noir, aplati, à trace de facettes courbes, de 1 à 2 milligrammes, extraordinairement dur et résistant.

Ainsi donc le sable fin peut contenir du diamant, mais en quantité extrêmement faible et rappelant au point de vue de la teneur les proportions des gemmes utilisables.

C'est-à-dire de $\frac{1}{2.000.000}$ à $\frac{1}{36.000.000}$ en admettant les chiffres donnés plus haut.

ERRATA

Page 9, ligne 13, *lire* formé *au lieu de* fermé.

Page 129, ligne 4, *lire :* Ainsi les Arabes de la Méditerranée ont-ils mis beaucoup de temps à reconnaître les bienfaits de l'occupation française ?

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS LE PRÉSENT VOLUME

1534-00. — Imp. des Orphelins-Apprentis, F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris.

